

**Heureux les
humbles & Le
moindre des
fléaux**

**Kornbluth, C.M.-
Pohl, Frederik**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

ETOILE DOUBLE

F. POHL

Heureux les humbles

Le moindre des fléaux

KORNBLUTH



Denoël

FREDERIK POHL

***Heureux
les humbles***

Traduit de l'américain par Michel Demuth

DENOËL

Titre original :

THE MIDAS PLAGUE

Couverture : Les Productions de l'Ordinaire

© by Galaxy Pub. Corp., 1954

Et pour la traduction française :

© by Éditions Denoël, 1984

19, rue de l'Université, Paris 7^e

ISBN 2-207-34007-4

L'AUTEUR

FREDERIK POHL est né à New York en 1919. Il a commencé à écrire de la science-fiction à douze ans, et à vendre à dix-sept ans (un poème, Elegy to a dead planet, paru dans Astounding). À cette époque, il fait partie des Futurians, le légendaire groupe de fans où l'on trouve aussi C.M. Kornbluth, Damon Knight, Judith Merrill, James Blish, etc. Il écrit beaucoup sous son nom ou sous divers pseudonymes, seul ou avec d'autres Futurians, avant d'assumer en 1940-41 la direction de deux magazines : Astonishing Stories et Super Science Stories. C'est le départ d'une des carrières les plus prestigieuses de la S.-F., qui le verra à diverses époques agent littéraire (après-guerre), rédacteur en chef de revues (If, Worlds of Tomorrow, et surtout, de 1961 à 1969, Galaxy, dont, mieux peut-être que tout autre écrivain, il incarne l'esprit), anthologiste (la série Star SF – dont un volume de Star Short Novels – de 1953 à 1959), directeur littéraire (chez Bantam). En tant qu'auteur, Pohl s'est d'abord imposé comme un maître de la nouvelle, avant d'écrire ses grands romans des années 70, dont La Grande Porte, qui devait remporter en 1978 tous les prix de S.-F. Il a en outre signé de nombreux textes avec son ami C.M. Kornbluth (en particulier le classique Planète à gogos) et une série de romans avec Jack Williamson. Il faut aussi mentionner son engagement politique au sein du parti démocrate américain. Pohl a écrit son autobiographie : The way the future was.

1.

Ainsi donc, ils se marièrent.

Ils faisaient un joli couple, elle avec sa traîne de trente mètres d'un blanc immaculé, lui en pantalon plissé et blouse grise froissée très chic.

C'était un petit mariage, le mieux qu'ils aient pu s'offrir. Les seuls invités étaient les proches parents et quelques amis intimes. Lorsque le pasteur eut scellé leur union, Morey embrassa son épouse et tous prirent le chemin de la réception. Il n'y avait que vingt-huit limousines en tout (mais il est vrai que vingt d'entre elles étaient occupées par les robots-traiteurs) plus trois voitures de fleurs.

« Soyez tous deux bénis », leur déclara le vieil Elon d'un ton affectueux. « Morey, vous savez que Cherry est une gentille fille. »

Il se moucha dans un carré de batiste élimé.

Les vieux se comportaient plutôt bien, se dit Morey.

Entourés de piles énormes de cadeaux, ils burent le champagne et grignotèrent un nombre impressionnant de petits canapés particulièrement délicieux. Ils écoutèrent poliment l'orchestre de quinze musiciens, et la mère de Cherry dansa même une fois avec Morey par pur sentiment, encore qu'il fût évident que la danse était très éloignée de son univers de tous les jours. Ils faisaient de leur mieux pour se mêler à l'assemblée mais, en dépit de leurs efforts, ces deux personnes d'âge mûr, avec leurs vêtements d'une simplicité austère, probablement loués, détonnaient au milieu de l'immense salle de bal de la maison de campagne de Morey, avec ses vastes tentures et ses fontaines intérieures.

Quand l'heure vint pour chacun de rentrer chez soi pour laisser les jeunes mariés commencer leur vie commune, le père de Cherry serra la main de Morey et sa mère vint l'embrasser. Mais quand ils s'éloignèrent dans leur minuscule torpédo, ils avaient une expression de réprobation.

Ce n'était pas particulièrement après Morey qu'ils en avaient, bien entendu, mais ils pensaient qu'entre riches et pauvres on ne devait pas s'épouser.

Certes, Morey et Cherry s'aimaient. Ce qui facilitait quelque peu les choses. Ils se le disaient une bonne dizaine de fois durant chacune des longues heures qu'ils passèrent ensemble dans les premiers mois de leur vie commune.

Morey prit même le temps d'accompagner son épouse dans les grands magasins et elle ne l'en aima que plus encore. Ensemble, ils

poussaient leurs caddies au long des travées immenses, sous les voûtes du supermarché, et Morey pointait au fur et à mesure leurs achats sur la liste qu'ils avaient préparée tandis que Cherry choisissait les articles. Ils s'amusaient beaucoup.

Mais cela ne dura qu'un temps.

Ils eurent leur première querelle dans le supermarché, entre l'Alimentaire Breakfast et l'Ameublement, très exactement devant le nouveau rayon de joaillerie qui venait de s'ouvrir.

Morey consulta sa liste : « Une lavallière diamant, des anneaux imitation et des pendentifs. »

Cherry protesta : « Morey, j'ai *déjà* une lavallière ! Chéri, je t'en prie ! »

Il feuilleta la liste d'un air dubitatif. La lavallière y figurait bel et bien, et aucune solution de rechange ne leur était offerte.

« Que dirais-tu d'un bracelet ? proposa-t-il d'un ton enjôleur. Regarde, ils en ont avec de très beaux rubis, par là. Ils vont très bien avec ta couleur de cheveux, chérie ! »

Il fit signe à un employé-robot qui se précipita pour présenter à Cherry la plaquette de bracelets.

Cherry prit le plus gros et le passa à son poignet.

« Magnifique ! s'exclama Morey.

— Et je n'aurai pas de lavallière ? demanda Cherry.

— Bien sûr que non. » Morey se pencha sur l'étiquette. « Cela fait exactement le même nombre de points de rationnement ! » Cherry ne paraissait nullement convaincue, et même plutôt sceptique, et il ajouta vivement : « Maintenant, nous ferions bien de passer au rayon Chaussures. Il me faut une ou deux paires d'escarpins de danse. »

Cherry n'éleva aucune objection, ni à cet instant ni plus tard, alors qu'ils en finissaient avec leurs emplettes. Quand ils se retrouvèrent dans le grand hall du rez-de-chaussée, attendant que les comptables-robots aient fait le total de leur note et que les caissiers-robots tamponnent leurs carnets de rationnement, Morey se rappela brusquement que le bracelet devait être mis à part.

« Je ne veux pas qu'on nous le livre avec les autres articles, chérie. Je veux que tu le portes tout de suite. Sincèrement, je n'ai jamais vu quelque chose qui t'aille aussi bien. »

Cherry eut l'air confuse et ravie, et Morey se sentit particulièrement satisfait de lui-même : tout le monde ne savait pas résoudre aussi habilement ces petits problèmes domestiques !

Il persista dans cette humeur sur le chemin du retour, tandis qu'Henry, leur robot de compagnie, les entretenait des dernières histoires drôles de l'usine où il avait été construit et formé. Cherry, pour le moins qu'on pût dire, ne s'était guère habituée à Henry, mais il était difficile de ne pas l'aimer. Il n'était jamais à court de

plaisanteries et de bons mots quand on avait besoin d'être distrait, et il savait se montrer sympathique quand on était déprimé. Il était inépuisable pour toutes les informations et échos dans tous les domaines possibles. Cherry alla même jusqu'à lui demander de bien vouloir leur tenir compagnie pour le dîner et elle rit aussi consciencieusement que Morey en écoutant ses anecdotes amusantes.

Mais plus tard, dans la serre, lorsqu'il les eut quittés, son rire se tarit.

Morey ne sembla pas le remarquer. Il s'appliquait à la routine de la soirée : allumer la tri-D, choisir les liqueurs, parcourir la presse du soir.

Cherry toussota et il s'interrompit.

« Très cher, lui dit-elle en hésitant, je me sens un peu nerveuse ce soir. Est-ce que nous pourrions... Je veux dire, crois-tu que nous pourrions rester à la maison et... simplement nous reposer un peu ? »

Morey la dévisagea avec une expression soucieuse. Elle était assise dans une pose languide, les yeux mi-clos.

« Tu te sens bien ? demanda-t-il.

— Parfaitement bien. Mais je préférerais ne pas sortir ce soir, chéri. Je n'en ai pas envie. »

Il s'assit et alluma une cigarette d'un geste automatique.

Une comédie commençait sur la tri-D. Il se leva pour l'éteindre et passa sur le diffuseur de musique. Des flots de violons assourdis envahirent la pièce.

« Nous avions réservé au club pour ce soir », rappela-t-il à Cherry.

Elle s'agita, mal à l'aise. « Oui, je sais...

— Et il y a aussi ces billets pour l'opéra qui me restent de la semaine dernière. Ça ne me plaît guère d'insister, chérie, tu le sais, mais nous n'en avons encore utilisé aucun.

— Mais nous pouvons aussi bien regarder les opéras à la tri-D, protesta-t-elle d'une toute petite voix.

— Mais ça n'a rien à voir, chérie... Je... eh bien, je ne voulais pas te le dire, mais Wainwright, hier au bureau, m'a dit qu'il allait au cirque, hier soir, et qu'il espérait bien nous y voir. Et nous n'y sommes pas allés. Grands dieux je me demande ce que je vais bien pouvoir lui raconter la semaine prochaine. »

Il guetta la réponse de Cherry, mais elle demeura silencieuse.

Il poursuivit calmement : « Si seulement tu pouvais faire un effort pour sortir ce soir... »

Il s'interrompit, bouche bée, car Cherry pleurait, à chaudes larmes et en silence.

Il balbutia : « Chérie... »

Puis il se précipita pour la prendre entre ses bras, mais elle le

repoussa. Il demeura, impuissant, à la regarder pleurer.

« Chérie, que se passe-t-il ? »

Il se balançait un instant sur ses talons. En fait, ce n'était pas la première fois qu'il voyait pleurer Cherry. Il y avait déjà eu en particulier cette scène poignante, quand ils s'étaient « donnés l'un à l'autre », lorsqu'ils avaient pris conscience qu'ils venaient de milieux par trop différents pour être heureux avant de se dire qu'ils devaient s'appartenir, quoi qu'il advînt... Mais c'était vraiment la première fois qu'il se sentait coupable en voyant couler les larmes de Cherry.

À vrai dire, il éprouvait bel et bien un sentiment de culpabilité à rester là, à la regarder sans dire un mot.

Finalement, il se dirigea vers le bar et prépara deux highballs particulièrement raides, laissant tomber les liqueurs qu'il avait déjà sélectionnées. Il revint auprès de Cherry, posa un verre devant elle et but une longue gorgée du sien.

Adoptant un ton totalement différent, il lui demanda à nouveau : « Chérie, que se passe-t-il ? »

Elle se frotta les yeux et le regarda. D'un ton presque maussade, elle dit : « Je suis navrée.

— Ça, je le vois bien. Écoute-moi : tu sais que nous nous aimons. Il faut donc que nous tirions cela au clair. »

Elle prit son verre et le tint un instant avant de le reposer sans même y goûter.

« Mais pourquoi, Morey ?

— Je t'en prie. Essayons. »

Elle eut un haussement d'épaules. Mais il insista, inflexible. « Tu n'es pas heureuse, n'est-ce pas ? Et c'est à cause de... oui, je sais : de tout ça... »

D'un geste ample, il montra la serre, les meubles luxueux, le tapis moelleux, toutes les machines et tous les appareils destinés à leur confort et à leur distraction et qui n'attendaient qu'un geste pour fonctionner. Et Morey, par ce geste vague, impliquait aussi les vingt-six pièces de leur demeure, leurs cinq voitures, les neufs robots...

Il formula avec peine sa question : « Ce n'est pas ce dont tu avais l'habitude, n'est-ce pas ?

— Morey, je n'y arrive pas. Tu sais que j'ai essayé, mais chez nous...

— Bon sang ! s'emporta-t-il, maintenant c'est *ici*, chez toi ! Tu n'es plus avec ton père dans votre villa de cinq pièces. Tu ne passes plus tes après-midi à bêcher le jardin ou à jouer aux cartes pour gagner des allumettes. Tu es avec moi. Je suis ton mari ! Et tu savais à quoi t'attendre. Nous en avons suffisamment parlé avant de nous marier... »

Il s'interrompit brusquement car il comprenait que les mots

étaient inutiles. Cherry s'était remise à pleurer, mais plus vraiment en silence. Elle gémit entre deux sanglots. « Chéri, tu sais que j'ai essayé. Si tu pouvais savoir à quel point ! J'ai porté tous ces vêtements ridicules ! J'ai joué à tous ces jeux idiots ! Je suis sortie autant qu'il m'a été possible ! J'ai mangé tous ces plats affreux et je suis même en train de... de grossir ! J'ai cru que je réussirais. Mais je n'en peux plus. Je ne connais rien de tout ça. Je... je t'aime, Morey, mais je crois que je deviens folle à force de vivre ainsi. Oh Morey, je n'y peux rien, *mais j'en ai assez d'être pauvre !* »

À la fin, elle cessa de pleurer et leur querelle s'apaisa. Ils s'embrassèrent et firent l'amour. Mais cette nuit-là Morey demeura éveillé, prêtant l'oreille au souffle paisible de son épouse, dans la chambre voisine, contemplant l'obscurité aussi lugubrement que tant d'autres miséreux avant lui.

Heureux les humbles car ils hériteront de la terre.

Heureux Morey, héritier de plus de biens matériels qu'il n'en pourra jamais consommer.

Morey Fry, élevé dans une pauvreté accablante, n'avait jamais connu la faim un seul jour dans sa vie, n'avait jamais manqué de tout ce qu'il pouvait désirer en ce monde pour se nourrir, se vêtir ou se loger. Car dans le monde de Morey, nul ne manquait de toutes ces choses, nul ne pouvait se le permettre.

Malthus avait eu raison – il avait eu raison à propos d'une société qui n'aurait pas disposé de machines, d'usines automatisées, d'hydroponiques, de nourriture synthétique, de centrales nucléaires, des mines sub-océaniques qui exploitaient tous les minerais... Une société qui connaissait un afflux énorme de travail...

Avec une architecture qui se dressait toujours plus haut dans le ciel tout en plongeant plus profondément encore dans le sol, qui flottait sur les eaux, à coup de pontons et de jetées, une architecture qui s'érigeait en l'espace d'une journée...

Une société avec des robots. Oui, des robots avant tout. Des robots qui creusaient, portaient, construisaient, fondaient, tissaient, cousaient, jardinaient, fabriquaient...

Les richesses qui pouvaient encore manquer à la terre étaient prises à la mer et les laboratoires développaient la suite... Les usines formaient un pipeline qui déversait en permanence de quoi vêtir, nourrir et entretenir une bonne dizaine de planètes.

Découvertes sans limites, pouvoir infini de l'atome, labeur sans trêve des robots et des hommes, marais, jungles et glaces effacés par les machines de la surface du globe, remplacés par des centres d'affaires et de fabrication, et des fusodromes.

Ce pipeline de la production déversait des richesses que nul roi, au

temps de Malthus, n'aurait pu connaître. Mais un pipeline a deux extrémités. L'énergie, le labeur et la créativité qui étaient versés dans l'une devaient bien être absorbés à l'autre...

Heureux Morey, loué entre toutes les unités de consommation économique, noyé dans le flot du pipeline nourricier, luttant bravement en homme pour manger, boire, consommer sa part de l'incessante marée de bien-être.

Mais Morey ne se sentait pas heureux, ni béni ni loué, car les vertus de la pauvreté sont surtout appréciables de loin.

Son sommeil, cette nuit-là, fut troublé par des listes de quotas et, lorsqu'il se réveilla à huit heures, le lendemain matin, les yeux rouges, l'air hagard, il était cependant résolu. Il avait pris une décision. Une existence nouvelle commençait pour lui.

Au courrier, il y avait de mauvaises nouvelles. La lettre était à l'en-tête du Bureau national de Rationnement et elle disait :

« Nous avons le regret de vous faire savoir que les articles suivants, retournés par vous selon vos quotas d'août comme étant usagés et hors d'état, ont été examinés et jugés comme ayant été insuffisamment utilisés. »

Suivait une très longue liste.

Ce qui venait après déprima particulièrement Morey.

« Le crédit concernant ces articles vous est par conséquent débité et il vous est attribué un quota de consommation supplémentaire pour le mois en cours d'un montant de 435 points dont 350 au moins devront être utilisés dans les catégories Ameublement et Textiles. »

Morey laissa tomber la lettre. Le valet la ramassa avec indifférence, la froissa et la posa sur son bureau.

C'était injuste ! D'accord, peut-être que les slips de bain et les parasols de plage n'avaient pas vraiment servi beaucoup. Encore que, se demanda-t-il avec amertume, il ne voyait pas comment utiliser des articles de natation quand il n'avait pas une minute pour nager. En tout cas, il était certain que les pantalons de randonnée avaient fait leur usage ! Il les avait portés pendant trois jours et demi. Qu'est-ce qu'ils voulaient donc ? Qu'il aille en guenilles ?

Morey décocha un regard hostile au café et au toast que le valet lui avait apportés en même temps que le courrier et sentit se raffermir sa décision. Injuste ou non, il devait jouer le jeu dans les règles. Plus pour Cherry que pour lui-même. Et le seul moyen de commencer une vie nouvelle, c'était de la commencer.

Morey allait désormais consommer pour deux.

Il appela le valet-robot.

« Remmenez ça. Je veux de la crème et du sucre avec mon café. *Beaucoup* de crème et de sucre. Et, avec le toast, je désire des œufs brouillés, des frites, du jus d'orange – non, mettez-moi un demi-

pamplemousse. Et aussi du jus d'orange, à la réflexion !

— Tout de suite, monsieur. Vous ne prendrez pas votre breakfast à neuf heures, donc ?

— Mais certainement, déclara Morey d'un ton vertueux. Avec doubles portions ! » Et, comme le robot allait refermer la porte, il ajouta : « Du beurre et de la confiture avec mon toast ! »

Il gagna la salle de bains. Il avait mis sur pied son programme et n'avait pas une seconde à perdre. Sous la douche, il s'aspergea consciencieusement d'eau de toilette par trois fois. Quand il se fut rincé, il se servit de tout : trois lotions, un talc simple, un talc parfumé plus trente secondes d'ultra-violet. Puis il se parfuma et se rinça à nouveau et se servit d'une serviette pour se sécher plutôt que d'utiliser l'air chaud. La plupart des parfums disparurent avec l'eau de rinçage mais, si jamais le Bureau de Rationnement venait à l'accuser de gaspillage, il pourrait toujours prétendre qu'il échantillonnait. En fait, le résultat n'était pas du tout décevant.

Il quitta la salle de bains dans un état d'exubérance. Cherry était éveillée et contemplait d'un air effaré le plateau que le valet venait d'apporter.

« Bonjour, chérie, dit-il timidement. Euh... »

Il l'embrassa et lui tapota la main.

« Ah ! » fit-il avec un large sourire en se tournant vers le plateau.
« J'ai faim !

— Tu ne crois pas que ça fait *vraiment beaucoup* pour deux ?

— Pour deux ? répéta-t-il d'un air autoritaire. C'est absurde, ma chérie. Je compte bien manger ça tout seul !

— Oh, Morey ! »

Le sourire d'adoration qu'elle eut à son adresse méritait au moins une dizaine de repas comme celui-là.

Ce qui, songea-t-il en achevant ses exercices du matin avec le robot-entraîneur avant de passer au *vrai* breakfast, serait le cas jour après jour pendant très, très longtemps.

Mais Morey avait pris sa décision. Tout en avalant son hareng fumé et ses crêpes arrosés de thé, il revit son programme avec Henry. Tout en ingurgitant une nouvelle bouchée, il lui dit :

« Je veux que vous preniez quelques rendez-vous pour moi dès à présent. Trois heures par semaine de gymnastique – trouvez-moi quelque chose avec des équipements pour maigrir, Henry. Je crois que je vais en avoir besoin. Il faut aussi prendre mes mesures pour de nouveaux vêtements, je porte ceux-là depuis des semaines. Et puis... voyons, le docteur, le dentiste... À propos, Henry, est-ce que je n'ai pas rendez-vous avec mes psychiatres ?

— Certainement, monsieur ! confirma Henry avec empressement. Ce matin, en fait. J'ai déjà donné ses instructions au chauffeur et

prévenu votre bureau.

— Parfait ! Eh bien, Henry, occupez-vous des autres détails.

— Oui, monsieur », dit Henry. Et il prit l'expression typique et curieusement absente qu'avaient tous les robots lorsqu'ils communiquaient entre eux par circuits Inter-Robots – C.I.R. Il fixait les derniers rendez-vous pour son maître.

Morey acheva en silence son breakfast, en paix avec le monde entier, se délectant de sa vertu. Si l'on s'y mettait vraiment, se dit-il, ce n'était pas si difficile d'être un véritable consommateur assidu. Il n'y avait que les mécontents, les incapables et les bons à rien pour ne pas se plier au monde qui les entourait. Après tout, songea-t-il avec une pitié distante, il fallait bien que quelqu'un souffre. On ne peut pas faire une omelette sans casser des œufs. Non, son devoir n'était pas d'être une espèce d'excentrique égaré qui défiait l'ordre social et se lamentait sur l'injustice mais plutôt de protéger son épouse et son foyer.

Quel dommage qu'il ne puisse pas se mettre vraiment à consommer aujourd'hui même. Mais c'était précisément le seul jour de la semaine où il devait assumer un *boulot* – quatre autres jours étant entièrement consacrés à consommer vraiment. De plus, sa séance de thérapie de groupe était également prévue pour aujourd'hui. Et il se dit que son analyse allait certainement évoluer favorablement, à présent qu'il avait résolu de faire face à ses problèmes.

Morey baignait dans une aura d'autosatisfaction quand il embrassa Cherry (qui s'était enfin levée, toute ravie et troublée par ce nouveau régime) avant de gagner sa voiture. Il remarqua à peine le petit homme au pantalon criard, avec son chapeau bosselé, qui se dissimulait à demi dans les bosquets.

« Eh, Machin ! »

La voix de l'homme n'était presque qu'un murmure.

« Hein ? Oh... Quoi ? »

L'autre promena un regard furtif autour de lui.

« Ami, écoute-moi bien, dit-il d'un ton vif. Tu m'as l'air d'un type intelligent et je pense qu'un petit peu d'aide ne te ferait pas de mal. Les temps sont durs : si tu m'aides, je t'aide. Tu veux faire une affaire avec les timbres de rations ? Six pour un. Tu m'en donnes un et je t'en donne six. La meilleure affaire de la ville. D'accord, je ne peux pas te garantir que mes timbres sont vrais, mais ils passeront, mon vieux, ils passeront très bien... »

Morey le regarda bouche bée.

« Non ! » s'exclama-t-il brusquement avant de repousser le personnage.

Maintenant, c'était au tour des margoulins, se dit-il avec amertume. Les taudis et le souci permanent du rationnement avaient

déjà suffisamment fait de mal à Cherry. Et voilà que leur quartier devenait un refuge pour les gens en marge de la loi. Bien sûr, ce n'était pas la première fois qu'un escroc vendeur de faux timbres l'approchait, mais il ne s'en était jamais encore présenté un à la porte de son domicile !

Un instant, tandis qu'il s'installait dans sa voiture, Morey pensa appeler la police. Mais le personnage aurait certainement disparu avant qu'ils n'arrivent. Et puis, après tout, il s'en était très bien tiré tout seul.

Certes, six timbres contre un, ce n'était pas une mauvaise affaire.

Mais ça risquait d'être une très mauvaise affaire si jamais il se faisait prendre.

2.

« Bonjour, Mr. Fry, dit le robot-réceptionniste d'une voix musicale. Voulez-vous entrer ? »

De son doigt d'acier, il lui désignait la porte marquée THÉRAPIE DE GROUPE.

Un jour, se promit Morey en hochant la tête, il pourrait s'offrir un analyste privé qui serait bien à lui. La thérapie de groupe permettait de soulager les pressions de la vie moderne, et sans elle il aurait pu se retrouver au niveau de la populace hystérique, mêlé aux émeutes de rationnement, ou bien encore dangereusement antisocial comme les fabricants de faux timbres. Mais la touche personnelle manquait. À vrai dire, songeait-il, ce qui aurait dû être une affaire privée devenait une démonstration publique. C'était comme de vivre heureux en ménage avec toute cette population de robots omniprésents dans la maison...

Morey se sentit brusquement gagné par la panique. Comment une telle pensée lui était-elle venue ? Il était encore sous le coup de l'émotion quand il pénétra dans la pièce où l'attendait le groupe auquel il avait été confié.

Ils étaient onze : quatre freudiens, deux reichiens, deux jungiens, un gestaltiste, un thérapeute de choc, plus l'aîné, un sullivaniste plutôt paisible. Au niveau de la technique et de la profession de foi, il existait des différences individuelles parmi les membres des groupes majeurs eux-mêmes, mais Morey n'avait jamais vraiment été capable de les distinguer. Cependant, il connaissait assez bien leurs noms.

« Bonjour, docteurs. Qu'avons-nous aujourd'hui ? »

— Bonjour, fit Semmelweiss d'un ton morose. Pour la première fois, vous arrivez aujourd'hui avec l'air contrarié, alors que notre programme prévoit un psychodrame. Dr Fairless, pourrions-nous modifier quelque peu ce programme ? Fry est à l'évidence en état de stress. C'est le moment de creuser pour voir ce que nous pouvons trouver. Nous pouvons remettre notre psychodrame à la prochaine séance, qu'en dites-vous ? »

Fairless hocha son vieux crâne harmonieusement chauve.

« Désolé, docteur. Si cela ne tenait qu'à moi, bien sûr... mais vous connaissez les règlements.

— Les règlements, les règlements ! s'emporta Semmelweiss. À quoi bon ? Nous avons ici un patient qui se trouve dans un état d'anxiété aigu tel que je n'en ai peut-être jamais vu – et croyez-moi,

j'en ai vu beaucoup – et nous n'en tenons pas compte parce que les *règlements* disent que nous ne devons pas en tenir compte. Est-ce une attitude professionnelle ? Est-ce ainsi que nous comptons guérir notre patient ? »

D'un ton glacé, le petit Blaine déclara : « Si je puis me permettre, docteur Semmelweiss, on connaît un certain nombre de traitements qui ont réussi sans qu'il ait été nécessaire de s'écarter des règles. Moi-même, en fait...

— Vous-même ! se moqua Semmelweiss. Vous n'avez jamais traité seul un patient. Quand vous déciderez-vous à quitter le groupe, Blaine ?

— Docteur Fairless ! protesta Blaine d'un ton furibond, je ne pense pas que je doive supporter ce genre d'attaque personnelle. Parce que Semmelweiss est l'aîné du groupe et qu'il a quelques patients privés une fois par semaine, il considère que...

— Messieurs, fit Fairless d'un ton apaisant, je vous en prie, passons à notre travail. Mr. Fry a besoin de notre aide et il n'est pas là pour nous voir nous disputer.

— Excusez-moi, dit Semmelweiss d'un ton sec. Mais je fais appel contre le règlement arbitraire et mécanique de la présidence. »

Fairless inclina la tête. « Nous sommes tous en faveur de ce règlement ? Neuf... Vous êtes donc seul à vous y opposer, docteur Semmelweiss. Nous allons donc passer au psychodrame, si le greffier veut bien nous donner lecture des notes et commentaires de la dernière séance. »

Sprogue, un jeune subalterne replet, feuilleta les pages de son registre et déclama d'une voix chantante :

« Séance du 24 mai. Sujet : Morey Fry. Étaient présents les docteurs Fairless, Bileck, Semmelweiss, Carrado, Weber... »

Fairless l'interrompit avec aménité.

« La dernière page seulement, je vous prie, docteur Sprogue.

— Euh... oui. Après une pause de dix minutes pour des rorschachs supplémentaires et un électro-encéphalogramme, le groupe s'est mis d'accord pour une série d'associations de mots. Les résultats ont été ensuite classés et comparés avec les schémas standards de déviation. Il a été ainsi déterminé que les traumatismes majeurs du patient sont dus, respectivement à... »

Morey sentit que son attention diminuait. La thérapie était bonne, tout le monde savait cela, mais il lui arrivait parfois de la trouver plutôt morne. Mais sans la thérapie, bien sûr, nul ne pouvait dire ce qui se serait passé. Morey devait s'avouer que cela lui avait certainement fait du bien. Au moins, il n'avait pas mis le feu à la maison avant d'appeler les robots-pompiers, comme Newell, dans le même bloc que lui, lorsque sa sœur aînée avait divorcé pour revenir

vivre avec lui en apportant son quota de rationnement avec elle, bien entendu. Non, Morey n'avait même pas éprouvé la *tentation* de se livrer à des actes aussi extravagants que *détruire ou gaspiller des choses*. Ou alors seulement un peu, s'avouait-il parfois, c'est-à-dire très très rarement. Mais il n'y avait vraiment pas de quoi s'alarmer. Il était parfaitement sain.

Il leva brusquement les yeux, surpris. Tous les docteurs étaient tournés vers lui.

« Mr. Fry, répéta Fairless. Voulez-vous gagner votre place ?

— Bien sûr ! fit précipitamment Morey. Euh... où cela ? »

Semmelweiss se mit à rire.

« Je vous l'avais bien dit. Aucune importance, Morey, vous n'avez pas manqué grand-chose. Nous allons passer en revue une des scènes importantes de votre existence, celle dont vous nous avez parlé la dernière fois. Vous vous souvenez ? Vous aviez quatorze ans, nous avez-vous dit. C'était Noël et votre mère vous avait fait une promesse. »

Morey déglutit nerveusement.

« Oui, je m'en souviens, dit-il à contrecœur. Bon, très bien. Je m'installe où ?

— Ici même, dit Fairless. Vous êtes vous, Carrado est votre mère et je suis votre père. Les docteurs qui ne participent pas à cette séance voudraient-ils bien se reculer un peu ? Très bien. À présent, Morey, c'est le matin de Noël. Joyeux Noël, Morey !

— Joyeux Noël, fit Morey, à demi convaincu. Euh... papa chéri, où il est le... le petit chien que maman m'avait promis ?

— Un petit chien ! s'exclama Fairless avec emphase. Mais ta mère et moi, nous avons mieux qu'un petit chien pour toi. Regarde un peu sous l'arbre, là-bas... C'est *un robot* ! Oui, Morey, un robot pour toi, rien que pour toi. Un vrai robot de trente-huit tubes totalement automatique ! Allez, Morey, va lui parler. Il s'appelle Henry. Vas-y, mon petit. »

Morey éprouva brusquement un picotement bizarre dans l'arête du nez. Il protesta nerveusement : « Mais... je... je ne voulais pas de robot !

— Mais bien sûr que si, intervint Carrado. Allez, va mon enfant. Va jouer avec ton joli robot.

— Je déteste les robots ! » lança Morey avec violence.

Il promena les yeux autour de lui, sur les lambris gris de la pièce, sur les visages des docteurs, et ajouta d'un air de défi : « Vous m'entendez, vous tous ? *Je déteste toujours les robots* ! »

Le silence ne persista qu'une seconde, puis les questions commencèrent.

Une demi-heure passa avant que le réceptionniste entre pour

annoncer que le temps s'était écoulé et que la séance était finie.

Durant cette demi-heure, Morey avait fini par dominer son tremblement, et sa fureur s'était dissipée, mais il se rappelait ce qu'il avait oublié durant treize années.

Il détestait les robots.

Le plus surprenant n'était pas que le petit Morey ait détesté les robots. C'était que les Émeutes robotiques, le dernier sursaut de la chair contre le métal, le combat à mort entre l'humanité et ses héritiers..., n'avaient jamais eu lieu. Le petit garçon avait haï profondément les robots, mais l'homme qu'il était devenu avait travaillé avec eux main dans la main.

Et pourtant, toujours, le nouveau travailleur, le concurrent sur le marché de l'emploi s'était immédiatement et inévitablement trouvé rejeté du mauvais côté de la loi. Ainsi les vagues avaient déferlé les unes après les autres : les Irlandais, les Noirs, les Juifs, les Italiens. On les avait enfermés dans leurs ghettos, ils y avaient été enkystés et ils avaient fermenté jusqu'à l'explosion, jusqu'à ce que le bourgeonnement des générations les rende indistincts du reste de la population.

Pour les robots, cet apaisement génétique était loin d'être en vue. Et le conflit ne s'était pas produit. Les circuits de feed-back qui commandaient l'artillerie antiaérienne, restructurés, repensés, trouvèrent leur usage dans une nouvelle sorte de machine, avec un éventail miraculeux de leviers et de cames, cent mille pièces et assemblages divers, une source d'énergie permanente et destructible.

Le premier robot quitta en cliquetant sa chaîne d'assemblage.

Sa mission était sa propre destruction. Mais les restes de son corps témoin amenèrent la création d'une centaine de robots améliorés qui se mirent au travail. Et en produisirent des centaines d'autres jusqu'à ce que des millions d'autres leur succèdent.

Et les émeutes n'éclataient toujours pas.

Car les robots avaient apporté avec eux un cadeau dont le nom était : « Abondance ».

Et lorsque le cadeau eut révélé ses tares cachées, le temps des Émeutes robotiques était passé. L'abondance est une drogue à accoutumance. On ne peut pas en diminuer la dose. On peut la couper complètement, d'un seul coup. Mais les convulsions qui suivent peuvent vous détériorer irrémédiablement l'organisme.

Le drogué est obsédé par sa poudre blanche. Il ne la déteste pas – pas plus qu'il ne déteste celui qui la lui vend. Et si Morey le petit garçon pouvait haïr le robot qui l'avait privé de son petit chien, Morey l'homme était parfaitement conscient du fait que les robots étaient à la fois ses amis et ses serviteurs.

Mais le petit Morey était toujours dans l'homme – et il n'avait jamais été convaincu.

3.

D'ordinaire, Morey accueillait avec plaisir sa journée de travail. Une fois par semaine, il *faisait* quelque chose et c'était un merveilleux dérivatif à la mortelle routine de la consommation. Et c'est avec un sentiment de soulagement qu'il entra dans la salle de dessin de la Bradmoor Amusements Company.

Mais, alors même qu'il échangeait sa tenue de ville pour sa blouse de dessinateur, Howland, du service des Fournitures, s'approcha de lui d'un air entendu.

« Wainwright t'a fait chercher, chuchota-t-il. Tu ferais bien d'aller le voir. »

Morey le remercia nerveusement et suivit son conseil. Le bureau de Wainwright avait les dimensions d'une cabine téléphonique et il était aussi nu que la banquise antarctique. Chaque fois que Morey y entrait, il éprouvait un pincement d'envie. Rendez-vous compte : un bureau sans rien dessus – pas la moindre pendule-calendrier, aucune machine à dicter, pas de trace de pots remplis de stylos de toutes les couleurs !

Il se glissa péniblement dans la pièce et prit place pendant que Wainwright parlait au téléphone. Il passa en revue les diverses raisons pour lesquelles Wainwright pouvait désirer le voir en personne plutôt que de l'appeler au téléphone ou de lui adresser quelques mots en traversant la salle.

En fait, il existait quelques bonnes raisons.

Wainwright raccrocha et Morey se redressa. « Vous m'avez fait demander ? »

Dans un monde peuplé de personnes replètes, Wainwright était d'une maigreur aristocratique. En tant que superviseur général du département de Création et de Développement de la Bradmoor Amusements Company, il se trouvait au niveau supérieur parmi les plus prospères.

« Certainement, fit-il d'un ton sec. Fry, qu'est-ce qui vous arrive, bon sang ? »

— Je... je ne vois pas ce que vous voulez dire, Mr. Wainwright, balbutia Morey, rayant mentalement de sa liste les meilleures raisons.

— Je m'en doute, poursuivit Wainwright d'un air méprisant. Ce n'est pas faute de vous l'avoir dit, mais vous ne voulez rien savoir. Remontons à la semaine dernière. Pour quelle raison vous avais-je convoqué ?

— À propos de mon carnet de rationnement, dit Morey, pitoyable. Écoutez, Mr. Wainwright, je sais que je suis un peu en retard mais...

— Mais rien ! Quel effet croyez-vous que cela fasse sur le comité, Fry ? Ils ont reçu une plainte du Bureau de Rationnement à votre propos. Bien entendu, ils me l'ont transmise. Et naturellement, je vous la transmets. Mais la question que je vous pose est la suivante : que comptez-vous faire ? Bon sang, mon vieux, regardez ces chiffres : textiles, 51 pour cent ! Alimentation, 67 pour cent ! Distractions et amusements, 30 pour cent ! Il y a des mois que vous n'avez pas atteint la moyenne ! »

Morey fixait la carte d'un air misérable.

« Nous... Je veux dire ma femme et moi... nous en avons parlé hier soir, Mr. Wainwright. Et, croyez-moi, nous allons faire de notre mieux. Nous allons nous y mettre et... nous allons améliorer ça », acheva-t-il d'une voix mourante.

Wainwright hocha la tête et, pour la première fois, une note de sympathie perça dans sa voix.

« Votre épouse... c'est la fille du juge Elon, n'est-ce pas ? Une bonne famille. J'ai rencontré le juge plusieurs fois. » Puis, d'un ton bourru, il ajouta : « Néanmoins, Fry, je vous avertis. Peu m'importe la manière dont vous allez vous y prendre pour redresser cette situation, *mais je ne veux pas que le comité m'en parle à nouveau !*

— Non, monsieur.

— Très bien. Vous avez terminé la schématique du nouveau K-50 ? »

Morey se redressa. « Je viens de terminer, monsieur ! Je passe la première section sur bande aujourd'hui même ! J'en suis très heureux, Mr. Wainwright, je peux le dire en toute honnêteté. J'ai maintenant plus de dix-huit mille éléments mobiles à l'intérieur, sans compter...

— Bien. Bien. » Wainwright contempla la surface nue de son bureau. « Alors, vous vous y remettez. Et à propos de notre problème, améliorez-moi ça. Vous le pouvez, Fry. Consommer est le devoir de tous. Ne l'oubliez jamais. »

Howland suivit Morey quand il quitta la salle de dessin pour se rendre dans les ateliers d'un blanc immaculé.

« Tu as passé un mauvais quart d'heure ? » demanda-t-il, plein de sollicitude. Morey répondit par un vague grognement : cela ne regardait pas Howland.

Tout en procédant aux réglages sur le panneau de programmation, Howland jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Morey étudiait les matrices en silence. Puis il entreprit la lecture des bandes répertoire, effectua les comparaisons avec les schémas et programma enfin les instructions sur le clavier. Howland ne le dérangerait pas tandis qu'il achevait les préparatifs et passait une première bande-test. Cela

marchait à la perfection. Morey s'éloigna un instant afin d'allumer une cigarette pour célébrer l'événement avant d'appuyer sur la touche *départ*.

« Vas-y, l'encouragea Howland. Je ne partirai pas tant que ça ne sera pas passé en fabrication. »

Morey, avec un sourire, appuya sur la touche. Le panneau s'illumina et un *bip* très faible commença à donner le décompte du temps. C'était tout. À l'autre bout de la chaîne de trois cents mètres, Morey le savait, les convoyeurs et les classeurs automatiques manipulaient les bobines de cuivre et les lingots d'acier, mesuraient la poudre de plastique et les colorants, formant la matrice complexe des milliers de composants individuels du nouveau Spin-a-game K-50. Dans la salle de programmation où ils se trouvaient, rien n'était visible. Bradmoor possédait une usine ultra-moderne. Au stade de la fabrication, les robots avaient été remplacés par des machines qui se guidaient elles-mêmes.

Morey consulta sa montre et releva le minutage de départ pendant que Howland vérifiait le programme de débit de produits bruts de Morey.

« Ça marche ! » annonça-t-il d'un air solennel en lui donnant une grande claque dans le dos. « Il faut fêter ça. C'est ton premier plan, non ?

— Oui. En tout cas, le premier que j'aie fait tout seul. » Howland était déjà dans son placard privé, où il gardait une bouteille pour les cas d'urgence. Il remplit leurs verres. « À Morey Fry ! Notre dessinateur préféré, avec l'expression de notre satisfaction ! »

Morey but. Cela passait plutôt bien. Il avait consciencieusement consommé sa ration d'alcools depuis des années mais sans jamais dépasser le minimum. L'alcool n'était pas une expérience nouvelle pour lui, mais ce premier verre le réconforta. Un frisson agréable parcourut son palais, sa gorge, et parut combler le vide qu'il ressentait dans sa poitrine. Il sentit une douce chaleur monter en lui. Howland, qui voulait se montrer aimable, ne cessait de le complimenter sur ses plans de fabrication et lui versa un deuxième petit verre que Morey accepta sans protester.

Howland but et déclara : « Tu te demandes peut-être pourquoi cela me fait autant plaisir, Morey Fry. Eh bien, je vais te le dire.

— Dis-le, fit Morey en souriant.

— Voilà. » Howland hocha la tête. « C'est parce que je suis heureux, Morey. Ma femme m'a quitté hier soir. »

Morey fut choqué par cette nouvelle autant que pouvait l'être un jeune marié apprenant la faillite d'une union.

« Quel mal... je veux dire : vraiment ?

— Oui, elle a quitté mes lits et elle est partie avec cinq robots, et

j'en suis bien heureux. » Howland emplit à nouveau leurs deux verres. « Les femmes... On ne peut pas vivre sans elles, pas plus qu'on ne peut vivre avec. On commence par leur courir après, en soupirant, en haletant... Tu aimes la poésie ? »

La question surprit Morey et il répondit prudemment : « Oui, une certaine poésie...

— *Combien de temps encore mon amour – verrai-je ces murs sur nos jardins, combien de jours ? – Les roses sur ton vert gazon – et dans le mien le lis en pâmoison.* Ça te plaît ? Je l'ai écrit pour Jocelyn – ma femme – quand nous sommes sortis pour la première fois ensemble.

— C'est très joli.

— Elle ne m'a plus parlé pendant deux jours. » Howland finit son verre. « Elle a son caractère. En tout cas, je l'ai vraiment chassée comme un tigre. Et je l'ai eue. *Wow !* »

Morey but une longue gorgée et demanda : « Qu'est-ce que tu entends par *wow* !

— *Wow !* fit Howland en pointant un doigt sur lui. Voilà ce que je veux dire ! *Wow !* On s'est mariés et je l'ai emmenée chez moi, dans cette turne où je vivais. Et *wow !* on a eu un même, et *wow !* on a eu des petits ennuis avec le Bureau de Rationnement – oh ! rien de bien sérieux ! juste une embrouille, évidemment – et *wow !* on a eu aussi des disputes.

« Des disputes à propos de tout. Elle commençait à m'asticoter, comme ça, et naturellement je lui répondais, et *paf !* c'était parti. Le budget, le budget, toujours le budget ! Je crois que j'en crèverais d'entendre encore une fois ce mot-là. Morey, tu es un homme marié, toi aussi. Tu sais comment c'est. Dis-moi la vérité : est-ce que tu n'as pas eu envie d'éclater quand tu l'as prise en train de te tromper sur le budget ?

— Me tromper sur le budget ? répéta Morey, décontenancé. Mais comment ?

— Oh ! de bien des façons. En te faisant des portions plus grosses que les siennes. En prenant quelques chemises de plus pour toi sur son allocation vestimentaire. Tu vois...

— Non, je ne vois pas ! s'écria Morey. Jamais Cherry ne ferait une chose pareille ! »

Howland le regarda d'un œil glauque durant une interminable seconde. « Bien sûr que non, dit-il enfin. Buvons encore un verre. »

Morey se sentait froissé tout en tendant son verre. Cherry n'était pas du genre à le tromper. Sûrement pas. Elle était jolie, elle l'aimait – oui, c'était une fille splendide qui venait d'une très bonne famille. Jamais elle n'oserait et elle ne saurait même pas comment s'y prendre.

Howland débitait comme une psalmodie : « Plus de budget. Plus de dispute. Plus de "avec papa ça n'était jamais comme ça". Plus de

critiques. Plus de rations spéciales pour le ménage. Plus de ... Morey, ça te dirait d'aller faire un tour et de boire quelques petits verres ? Je connais un endroit où...

— Désolé, Howland, mais il faut que je retourne au bureau, tu sais. »

Howland se mit à rire et leva sa montre. Morey se pencha tant bien que mal et entendit sonner l'heure. Avant quelques minutes, le bureau allait fermer.

« Oh... je n'ai pas vu passer le temps, fit-il. Mais je te remercie ; Howland, je ne peux pas. Ma femme m'attend.

— Ça, j'en suis certain, ricana Howland. Tu ne risques pas de la surprendre en train de manger ses rations *plus* les tiennes ce soir !

— Howland ! fit sèchement Morey.

— Oh ! excuse-moi, excuse-moi ! » Howland agita la main. « Je n'attaquais pas ta femme, bien sûr. Je pense que Jocelyn m'a rendu aigri. Mais je te jure, Morey, que cet endroit te plairait. Ça s'appelle *Chez Uncle Piggotty*. C'est dans la vieille ville. On y rencontre des gens dingues. Je crois que tu les aimerais bien. La semaine dernière, ils ont fait une ou deux nuits pour les couples – je veux dire, Morey, comprends-moi. Je n'y vais pas souvent, en fait, je suis arrivé là par hasard et... »

Morey le coupa d'un ton ferme.

« Merci, Howland. Il faut que je rentre. Ma femme m'attend. C'est gentil de ta part de m'inviter. Allez, bonsoir. À bientôt. »

Il s'éloigna à grands pas, se retourna sur le seuil pour saluer poliment Howland et se cogna le visage contre l'embrasure. Mais une sorte d'insensibilité agréable semblait avoir gagné toute sa peau et ce ne fut qu'en percevant les paroles sympathiques d'Henry qu'il prit conscience du filet de sang qui coulait sur son menton.

« Une petite égratignure, déclara-t-il avec dignité. Rien qu'une toute petite... Faut pas t'en faire pour ça... Henry. Et maintenant tu fermes ta vilaine gueule. Il faut que je réfléchisse. »

Il dormit durant tout le trajet jusqu'à chez lui.

C'était pire qu'une gueule de bois. Une tête en bois, ça devait être ça. Vous avez bu quelques verres, vous avez dormi un peu et vous commencez à vous remettre quand il a fallu vous réveiller et vous mettre à fonctionner. L'état qui s'ensuit présente les pires syndromes de la gueule de bois et de l'intoxication. Votre tête cogne, vous avez dans la bouche un goût qui n'est pas sans rappeler le sol d'une fosse aux ours, mais vous n'êtes certainement pas dessoûlé.

Il existe un remède, se dit Morey. Et il proposa d'une voix pâteuse : « Buvons un cocktail, chérie. »

Cherry fut ravie de prendre un cocktail avec lui avant le dîner.

Cherry était une fille merveilleuse, absolument merveilleuse, pensa-t-il avec amour. Merveilleuse, merveilleuse.

Il prit conscience qu'il balançait la tête au rythme de ses pensées et le mouvement lui fit cligner des yeux.

Cherry se précipita vers lui et posa la main sur sa tempe.

« Ça te fait mal, chéri ? demanda-t-elle avec sollicitude. Là où tu t'es cogné ? »

Morey la dévisagea attentivement, mais l'expression de Cherry était toute de sincérité et d'adoration.

« Juste un peu, dit-il bravement. Ce n'est rien. »

Le maître d'hôtel leur servit les cocktails et se retira. Cherry leva son verre. Morey prit le sien, aspira une gorgée et faillit le lâcher. Il serra les dents, luttant contre le feu dans ses entrailles, et s'efforça d'avaler.

Il éprouva de la surprise et de la reconnaissance : ça n'était pas reparti. Après un instant, cette curieuse impression de chaleur qu'il avait déjà éprouvée revint. Il finit son verre et en demanda un autre. Il tenta même de sourire, et fort bizarrement, il garda la tête droite.

Un autre verre et l'affaire fut faite. Morey se sentait à présent heureux et détendu, et en tout cas il n'était plus ivre. Ils allèrent dîner d'excellente humeur, bavardèrent gaiement avec Henry. Morey trouva même le temps d'avoir une pensée pleine de compassion pour ce pauvre Howland, qui n'avait pas su réussir son mariage, alors que le mariage était manifestement la base de rapports si faciles, si bénéfiques pour l'une et l'autre partie, si chaleureux et réconfortants...

Il sursauta : « Quoi ? »

Cherry répétait : « Quel drôle de petit homme, chéri. C'est vraiment le truc le plus habile dont j'aie entendu parler. Tu vois, il était très nerveux, tu comprends... Il n'arrêtait pas de regarder la porte, comme s'il s'attendait à voir entrer quelqu'un. C'était idiot, bien sûr. Je ne vois pas pourquoi ses amis seraient venus *chez nous* pour le voir. »

D'une voix tendue, Morey demanda : « *S'il te plaît*, chérie ! Qu'est-ce que tu viens de raconter à propos de ces timbres de rationnement ? »

— Mais je te l'ai dit, chéri ! Tu venais juste de partir, ce matin. Ce drôle de petit homme s'est présenté à la porte. Le majordome m'a dit qu'il refusait de lui donner son nom. Alors, je suis venue lui parler. Je me disais que c'était peut-être un voisin, et tu sais que pour rien au monde je ne voudrais me montrer impolie avec un voisin qui aurait besoin de quelque chose, même si le voisinage était...

— Les timbres de rationnement ! gémit Morey. T'ai-je bien entendu dire qu'il vendait de faux timbres de rationnement ? »

Cherry perdit un peu de son assurance.

« Eh bien... je pense qu'ils sont faux, d'une certaine façon. Si j'ai

bien compris ce qu'il m'a expliqué, ils ne sont pas vraiment officiels. Mais c'était quatre pour un, chéri. Quatre de ses timbres contre un des nôtres. Alors j'ai pris quelques timbres dans notre livre de maison et...

— Combien ? » gronda Morey.

Cherry battit des cils. « Eh bien... à peu près deux semaines de quota, fit-elle d'un ton mourant. Qu'y a-t-il de mal à ça, chéri ? »

Morey ferma les yeux avec une expression écœurée.

« Deux semaines de quota, répéta-t-il. À quatre pour un. Tu n'as même pas eu droit au taux normal...

— Mais comment pouvais-je savoir ? gémit Cherry. Je n'ai jamais eu affaire à ce genre de chose quand j'étais à la maison ! Je ne connais rien de tous ces taudis, ces histoires d'émeutes alimentaires, et tous ces affreux robots et ces petits bonshommes dégoûtants qui viennent sonner à la porte ! »

Morey la contempla avec un visage de pierre. Elle s'était remise à pleurer mais rien ne pouvait plus pénétrer l'armure dans laquelle son cœur était soudain enfermé.

Henry émit un son qui, chez un humain, aurait pu passer pour un toussotement poli annonçant une déclaration, mais Morey le cloua sur place d'un regard glacé.

D'une voix lasse et sinistre qui couvrait à peine les sanglots de Cherry, il débita : « Laisse-moi t'expliquer ce que tu as fait. En supposant, au mieux, que ces timbres soient des imitations de qualité moyenne, c'est-à-dire que nous ne soyons pas obligés de nous en débarrasser immédiatement avant qu'on les trouve en notre possession, en supposant cela, nous disposons approximativement de deux mois de faux timbres. Au cas où tu l'ignorerais, ces livres de rationnement qui nous sont accordés ne sont pas purement ornementaux. Ils doivent être présentés une fois par mois afin de prouver que nous avons rempli notre quota mensuel de consommation.

« À cette occasion, ils sont vérifiés. Je veux dire que le livret est ouvert au moins une fois. Et un nombre important est examiné un peu plus minutieusement par les inspecteurs, un certain pourcentage est soumis à des tests par ultra-violets, infrarouges, rayons X, radio-isotopes, chromatographie, décolorations, fumigation, ou tout autre satané moyen conçu par l'homme. » La voix de Morey atteignit un crescendo tremblotant. « À supposer que nous nous en sortions, avec un peu de chance si nous utilisons ces timbres, nous ne pourrions jamais – je dis bien : *nous ne pourrions jamais* – passer plus d'un ou deux faux sur dix timbres authentiques sinon plus.

« Ce qui veut dire, Cherry, que tu n'as pas acheté une provision de deux mois, *mais de deux ans* de timbres faux. Mais puisque ces choses, encore que tu ne l'aies certainement jamais remarqué, portent une

date de péremption, nous n'avons probablement pas une seule chance au monde de pouvoir espérer en utiliser la moitié. » Lorsqu'il repoussa sa chaise et se dressa au-dessus d'elle, il hurlait. « De plus, dès maintenant, je veux dire *dès cette seconde*, il va falloir utiliser les timbres que tu as cédés, ce qui veut dire que, au mieux, nous allons être en double ration pendant deux semaines, si ce n'est plus.

« Pour ne rien dire de l'ultime détail de cette sinistre affaire dans laquelle tu nous as plongés, détail auquel tu ne sembles pas avoir songé un instant, à savoir que les faux timbres *sont illégaux* ! Cherry, je suis pauvre, je vis dans un taudis, et je le sais. Il me faudra attendre encore longtemps avant de devenir riche, aussi riche, respecté et puissant que ton père dont je finis par être considérablement fatigué d'entendre parler. Mais aussi pauvre que je sois, je peux cependant te dire ceci : jusqu'à présent, coûte que coûte, j'ai toujours été *honnête*. »

Cherry ne pleurait plus. Quand Morey eut terminé, elle demeura là, à le regarder, blême, les yeux secs. Et Morey avait épuisé sa colère : en lui, il n'y avait plus la moindre violence.

Il fixa sur elle un regard désolé, puis, sans un mot, il quitta la maison.

Le mariage ! pensa-t-il en sortant.

4.

Il marcha durant des heures, sans savoir où il allait.

Il fut ramené à la conscience par une sensation qu'il n'avait pas éprouvée depuis une bonne dizaine d'années. Non, comprit-il brusquement, ce n'était pas à cause des dernières séquelles de sa gueule de bois qu'il éprouvait cette impression étrange au niveau de l'estomac. Il avait faim – réellement faim.

Il regarda autour de lui. Il était dans la vieille ville, à des kilomètres de chez lui, plongé dans la foule du bas peuple. Le quartier où il se trouvait était rempli d'atroces taudis tels qu'il n'en avait jamais vu. Des pagodes chinoises voisinaient avec des imitations rococo des chapelles de Versailles. Pas la moindre façade qui ne fût défigurée par des décorations, pas une demeure qui n'eût son enseigne lumineuse ou ses projecteurs.

Il aperçut un établissement de restauration archi-décoré et éblouissant à l'enseigne de *Billie's Budget Busy Bee* et traversa la rue en louvoyant dans le flot incessant de la circulation. Cet endroit minable n'avait pas grand-chose à voir avec un restaurant, mais Morey, en cet instant, n'y attachait guère d'importance. Il se trouva un siège sous un palmier en pot, aussi loin que possible des grandes fontaines et de l'ensemble musical robotique. Il commanda au hasard, sans même prêter attention au prix des rations. Tandis que le maître d'hôtel s'éloignait en glissant silencieusement, Morey s'aperçut avec désarroi qu'il était venu sans livret de rationnement. Il ne put s'empêcher de gémir : il était trop tard pour repartir sans ennui. Mais après tout, pensa-t-il avec défi, quelle différence cela faisait-il de prendre un repas sans livret de rationnement ?

En mangeant, il se sentit un peu mieux. Il finit ses *profiteroles au chocolat*^[1] sans même laisser dans son assiette le tiers autorisé par la tradition. Il demanda sa note et le robot-caissier tendit la main en un geste automatique pour prendre son livret de rationnement. Superbe, Morey déclara laconiquement : « Pas de timbres de rationnement. »

Les robots-caissiers n'étaient pas équipés pour montrer leur surprise, mais celui-là essaya cependant. L'homme qui faisait la queue immédiatement derrière Morey retint bruyamment son souffle et grommela plus discrètement quelque chose à propos des faux pauvres. Morey prit cela comme un compliment et il se sentit à nouveau de bonne humeur en quittant le restaurant.

D'assez bonne humeur pour retourner auprès de Cherry ? Il

soupesa la question durant une seconde. Mais il n'avait pas l'intention de prétendre qu'il s'était trompé et Cherry, certainement, n'était nullement prête à admettre ses fautes.

Et puis, se dit-il sombrement, elle devait dormir à cette heure. C'était un des côtés pénibles de Cherry : elle n'avait jamais le moindre mal à trouver le sommeil. Elle ne consommait jamais son quota de pilules somnifères, bien que Morey lui en eût déjà parlé plusieurs fois. Mais bien sûr, se rappela-t-il, il s'était montré si courtois, plein de tact ainsi qu'il convenait à un jeune marié, qu'elle n'avait probablement pas compris qu'il lui adressait un reproche. Eh bien, il allait y mettre un terme !

Morey Fry était maintenant un homme vrai, qui ne portait d'autre collier que le sien. Et il marchait d'un air déterminé dans les rues de la vieille ville.

« Eh, Joe, tu as envie de passer un bon moment ? »

Incrédule, Morey regarda le petit homme.

« Encore vous ! » gronda-t-il.

L'autre parut d'abord sincèrement surpris, puis une lueur apparut dans son regard.

« Oh ! oui, je vois, fit-il. Ce matin, non ? » Il émit un gloussement de commisération. « Quel dommage que vous n'ayez pas voulu faire affaire avec moi. Mais votre femme a été plus avisée. Je dois dire que vous m'aviez un peu énervé, mon vieux et, naturellement, j'ai augmenté mon prix.

— Espèce de rat ! Vous avez osé tromper ma pauvre épouse innocente ! On va aller ensemble jusqu'au poste du quartier pour tirer ça au clair.

— Vraiment ? fit le petit homme en plissant les lèvres.

— Absolument ! insista Morey en secouant la tête. Et je peux vous dire que... »

Il s'interrompit au milieu de sa menace parce qu'une main énorme venait de se refermer sur son épaule.

Le propriétaire de la main était tout aussi énorme, d'ailleurs. Il déclara d'une voix douce et pondérée : « Ce monsieur t'importune, Sam ?

— Non, pas jusqu'à présent, dit le petit homme. Mais il en serait bien capable, aussi ne t'éloigne pas trop. »

Morey échappa à l'étreinte de l'autre. « N'essayez pas de m'intimider, dit-il. Je vais vous conduire à la police. »

Sam secoua la tête d'un air incrédule. « Vous voulez dire que vous avez l'intention de faire appel à la police pour ça ?

— Certainement ! »

Sam soupira. « Walter, que penses-tu de ça ? Traiter sa femme comme ça. Une dame aussi charmante.

— Mais de quoi diable parlez-vous ? demanda Morey, touché au vif.

— Mais de votre épouse, poursuivit Sam. Certes, je ne suis pas marié moi-même. Mais il me semble que si je l'étais, je ne ferais pas appel à la police alors que ma femme se trouve impliquée dans une activité criminelle, quelle qu'elle soit. Non, vraiment, je pense que j'essaierais de résoudre le problème par moi-même. Écoutez... pourquoi n'en discutez-vous pas avec elle ? Essayez de lui montrer son erreur et...

— Une minute ! s'exclama Morey. Vous avez l'intention de mêler ma femme à tout ça ? »

Le petit homme leva les mains en un geste d'impuissance.

« Ce n'est pas moi qui la mêle à tout ça, mon gros. Elle y est déjà mêlée d'elle-même. Pour commettre un crime, il faut être deux. Peut-être que je vends. Ça, je ne peux pas le nier. Mais après tout, je ne pourrais guère vendre s'il n'y avait personne pour acheter, non ? »

Morey le dévisagea d'un air lugubre. Puis il jeta un bref regard spéculateur à l'adresse du grand Walter. Mais Walter était toujours aussi immense, donc la question était réglée. La violence était exclue. La police était exclue, ce qui ne l'incitait pas trop à jouer sa chance en reprenant l'accrochage avec le petit homme.

« Bien, dit Sam, je vois que vous avez repris vos esprits. Maintenant, vieux, pour en revenir à ma question de départ, qu'est-ce que vous diriez d'un peu de bon temps ? Vous m'avez l'air plutôt intelligent et je crois que ça vous plairait de découvrir un endroit que je connais dans le quartier.

— Alors, vous faites aussi le rabatteur. Vous êtes plutôt doué.

— Je le reconnais. Les timbres, la nuit, ce n'est plus ça. Je m'en suis aperçu. Les gens pensent plutôt à s'amuser. Et croyez-moi, dans ce rayon je peux leur montrer pas mal de choses. Cet endroit dont je vous parle, par exemple. *Uncle Piggotty*. Ça n'a rien d'ordinaire. N'est-ce pas, Walter ?

— Oh ! pour ça, je suis d'accord ! » grommela Walter.

Mais Morey écoutait à peine.

« *Uncle Piggotty*, hein ? fit-il.

— Exact », fit Sam.

Morey fronça les sourcils durant un instant, car une idée venait de lui venir. *Uncle Piggotty*... Ça ressemblait au nom de cet endroit dont Howland lui avait parlé à l'usine. Ça pouvait être intéressant.

Il en était encore à réfléchir quand Sam le prit d'un côté et Walter de l'autre, avec sa main énorme. Et Morey s'aperçut qu'il marchait sans effort.

« Ça va vous plaire, lui promit Sam d'un ton rassurant. Vous ne m'en voulez plus pour ce matin, vieux ? Bien sûr que non. De toute

façon, quand vous aurez eu un aperçu de *Piggotty*, vous oublierez votre colère. C'est assez spécial. Je jure sur ce qu'il me paie pour lui ramener des clients que je ne le ferais pas *si je n'y croyais pas*.

— On danse, Jack ? » lança une hôtesse par-dessus le brouhaha ambiant. Elle leva ses jupons à volants à hauteur de cheville et esquissa une figure de danse compliquée.

« Mon nom est Morey ! cria Morey en réponse. Et je n'ai pas envie de danser, merci ! »

La fille haussa les épaules, fronça les sourcils à l'adresse de Sam et s'éloigna en dansant.

Sam fit signe au barman.

« La première tournée est pour nous, dit-il à Morey. Mais ensuite, on ne vous embêtera plus. À moins que vous n'ayez besoin de nous, bien sûr. L'endroit vous plaît ? »

Morey hésita, mais Sam poursuivit sans attendre : « Oui, c'est chouette ! » Il prit le verre que le barman lui tendait. « À bientôt. »

Et il disparut avec le grand type. Morey les chercha un instant du regard, puis abandonna. Il était là, autant en profiter. Il commanda un verre avant de jeter un regard autour de lui.

Uncle Piggotty était un bouge de troisième ordre qui se donnait partiellement des airs de country-club à l'usage de l'élite. Le bar, par exemple, semblait fait de simples planches clouées mais, sous la surface, Morey devinait les couches complexes de contre-plastique. Au premier regard, les tentures étaient de pure toile d'emballage alors qu'elles étaient tissées dans une fibre synthétique complexe. Le même schéma se répétait dans tout l'établissement.

Il y avait une attraction en cours, qui ne semblait guère attirer le public. Morey prêta un instant l'oreille aux propos du maître de cérémonie et en conclut que l'argument du spectacle était plus qu'à moitié vulgaire. Il y avait une troupe de filles plutôt mornes, en pantalon plissé et corsage transparent. L'une d'elles, il en était certain, était l'hôtesse qui l'avait interpellé un moment auparavant.

Tout près de lui, un homme qui se trouvait en compagnie d'une femme d'âge moyen déclamait :

Frappe le roc monstrueux, mon vieux !

Frappe le tube qui se dresse et sois heureux !

Frappe la colline corrompue...

Il s'interrompit :

« Eh, Morey ! Qu'est-ce que tu fais là ? »

Morey le reconnut à la seconde où il se retourna.

« Hello, Howland. Euh... il se trouvait que j'avais ma soirée libre

et... je me suis dit... »

Howland ricana.

« Je pense que ta femme est plus libérale que ne l'était la mienne. Tu prends un verre, mon garçon.

— Non, merci, je viens d'en finir un. »

Avec un regard féroce à l'adresse de Morey, la femme intervint : « Ne t'arrête pas, Everett. C'est un de tes plus beaux poèmes.

— Oh ! mais Morey a déjà entendu mes œuvres ! dit Howland. Morey, je voudrais te présenter une jeune personne très jolie et très douée. Tanaquil Bigelow. Morey travaille avec moi au bureau, Tan.

— Je m'en serais doutée », dit Tanaquil Bigelow d'une voix glacée, et Morey retira la main qu'il venait de lui tendre.

La conversation s'arrêta là, bloquée, la femme figée, Howland aussi absent que décontracté, et Morey se demandant si, après tout, il avait eu une aussi bonne idée que cela. Comme la cellule optique du barman se posait sur lui, il commanda une tournée qu'il fit mettre courtoisement sur le livret de rationnement de Howland. Quand les consommations furent servies, à l'instant précis où Morey décidait que son idée, à l'évidence, n'était pas bonne du tout, la femme se dégela brusquement.

« Vous avez l'air d'un type qui *réfléchit*, Morey, déclara-t-elle abruptement. Et j'aimerais bien parler à ce genre d'homme. Franchement, Morey, je dois avouer que je ne me montre pas très patiente avec ces hommes stupides et repus qui travaillent toute la journée avant de s'empiffrer chaque soir, qui courent les rues en consommant comme des fous. Parce que je me demande où ça peut bien les mener, hein ? Je vois que vous comprenez. On est tous là à consommer comme des dingues, depuis le jour de notre naissance jusqu'à notre mort. Et la faute à qui sinon aux robots ? »

Une trace discrète d'inquiétude apparut sur le visage serein de Howland. « Tan, dit-il doucement, Morey ne s'intéresse peut-être pas à la politique... »

La politique, songea Morey. Ça, c'était au moins un indice. Tandis que la femme lui parlait, il avait éprouvé comme un vertige, l'impression d'être une bille dans une des machines à jeux qu'il concevait, comme celle qu'il avait dessinée aujourd'hui même. La conversation de la femme, justement, pouvait sans doute lui amener quelques idées d'obstacles, de courbes et de pièges.

À demi sincère, il dit : « Non, je vous en prie, miss Bigelow, continuez. Cela m'intéresse beaucoup. »

Elle lui sourit puis, soudain, son expression devint menaçante, presque effrayante. Morey tiqua mais il était évident qu'elle n'en avait pas après lui.

« Les robots ! grinça-t-elle. Ils sont censés travailler pour nous,

non ? Ah ! Mais c'est nous qui sommes leurs esclaves, à chaque moment de nos misérables existences. Des esclaves ! Morey, est-ce que cela vous dirait de vous joindre à nous et d'être libre ? »

Morey chercha refuge dans son verre. De sa main libre, il fit ce qu'il considérait être un geste expressif. Pour exprimer quoi, il n'aurait su le dire vraiment, car il était complètement perdu. Mais la femme parut satisfaite.

« Saviez-vous que les trois quarts des gens de ce pays ont eu une dépression nerveuse dans une limite de temps de cinq ans et quatre mois en moyenne ? demanda-t-elle d'un ton accusateur. Que plus de la moitié d'entre eux sont en traitement psychiatrique pour diverses psychoses ? Je ne parle pas de névroses banales, comme celle de mon mari, ou de Howland, ou la vôtre, mais de vraies psychoses. Comme la mienne. Vous saviez cela ? Est-ce que vous saviez aussi que la population compte 40 pour cent de maniaco-dépressifs, 31 pour cent de schizoïdes, que 38 autres pour cent souffrent de divers troubles psychiques non déterminés et que 24...

— Une minute, Tan, intervint Howland. Ça nous fait beaucoup trop de pour cent. Tu devrais recommencer.

— Oh ! laisse tomber, dit-elle d'un air maussade. J'aimerais que mon mari soit là. Il sait le dire bien mieux que moi. » Elle but son verre. « Puisque vous vous êtes détachés de l'hameçon, dit-elle à Morey sur un ton agressif, qu'est-ce que vous diriez de remettre ça ? Sur mon livret, cette fois. »

Morey accepta. Dans l'état où il se trouvait, c'était la plus simple chose à faire. Ensuite, ils burent une autre tournée sur le livret de Howland.

Autant qu'il pût en juger, la femme, son mari, et peut-être Howland également devaient faire partie d'une sorte de groupe anti-robots. Morey avait entendu parler de ce genre d'organisation. Ils avaient un statut semi-légal, on ne les reconnaissait pas, on ne les interdisait pas non plus. Mais jamais encore il n'avait rencontré un de leurs membres. Se souvenant de la haine qu'il avait si douloureusement mise au jour durant la séance de psychodrame, il en vint à se demander avec angoisse s'il n'avait pas eu sa place dans une telle organisation. Mais, en dépit des questions qu'il posait, il n'arrivait pas à définir vraiment les grandes lignes de l'organisation.

La femme renonça finalement à les lui expliquer et partit en quête de son époux tandis que Morey et Howland prenaient encore un verre en écoutant deux ivrognes qui n'en finissaient pas de discuter pour savoir qui offrait la dernière tournée. Ils se trouvaient pour l'heure au stade Alphonse-Gaston de l'ébriété. Au matin, ils le regretteraient, car chacun d'eux faisait des acrobaties pour laisser l'autre payer les points de rationnement. Morey en vint à s'inquiéter à propos des siens.

Howland, il en était certain, devait prendre une bonne part de ses consommations à son compte. Ça l'aidait à oublier son livret, bien sûr.

La femme revint en compagnie du grand type que Morey avait rencontré avec Sam, le faussaire, le rabatteur de la vieille ville.

« Le monde est petit, hein ? tonna Walter Bigelow en broyant brièvement la main de Morey. Eh bien, monsieur, ma femme m'a dit à quel point vous étiez intéressé par les motivations philosophiques de notre mouvement et j'aimerais en discuter plus avant avec vous. Mais pour commencer, monsieur, avez-vous réfléchi au principe de Dualité ?

— Non, mais... fit Morey.

— Parfait », dit Bigelow avec courtoisie. Puis, il toussota avant de déclamer :

*« Les Han, les enfants de Cathay les premiers la contemplèrent
Aussi ardente qu'une éruption solaire.
En garçon et fille ils la partagèrent
En une spirale double d'aveuglante lumière :
Yang
Et Yin. »*

Bigelow eut un haussement d'épaules déprédateur et déclara : « Ce n'est que la première strophe. Je ne sais pas si vous avez bien saisi.

— Ma foi, non, avoua Morey.

— Alors, deuxième strophe, annonça Bigelow d'un ton ferme.

*Hegel quand il vint la vit aussi clairement
Et ce Chacal de Marx s'en approcha pour un temps.
Il la regarda par-dessus son épaule
Et puis la bascula, pôle par-dessus pôle.
Yang
Et Yin. »*

Un silence expectatif suivit. Morey balbutia enfin : « Je... euh...

— Vous avez tout pigé, hein ? s'exclama l'épouse de Bigelow. Oh ! si seulement tous les autres pouvaient voir aussi clairement que vous ! Le péril robotique et le salut robotique ! Surabondance et famine ! Toujours la dualité ! »

Bigelow tapota l'épaule de Morey.

« La strophe suivante est encore plus claire. Très bien écrite aussi. Je ne devrais pas dire ça, mais elle est de Howland autant que de moi. Il m'aide pour les rimes. » Morey regarda Howland mais ce dernier avait détourné les yeux.

« Troisième strophe, annonça Bigelow. Elle est difficile parce qu'elle est longue, aussi écoutez bien.

*Sur la balance de l'aveugle Justice, indifférents,
Un plateau monte et l'autre descend. »*

Il s'interrompit : « Howland ? Est-ce que tu es sûr de ce vers ? J'accroche toujours. Bon, je continue :

*A et B additionnés valent moins
Mais ils sont complémentaires néanmoins.
Et voici notre dualité
Jusque dans l'électricité.
Suivez le courant dans son mystère.
Sinus de phase, ligne de terre.
Le sauvage sinus danse, saute et pique
Mais à des chiffres seuls le zéro s'applique
Sinusoïde, balances et choses non citées
Partagent tous la réciprocité.
Mâle et femelle, lumière, obscurité
Voici les nombres de l'Arche de Noé !
Yang
Et Yin !*

— Mon chéri ! s'écria la femme de Bigelow, jamais tu n'as fait mieux ! »

Quelques applaudissements éclatèrent et Morey prit conscience, pour la première fois, qu'une bonne moitié de l'assistance s'était tue pour les écouter. Apparemment, Bigelow était ici un personnage connu.

D'une voix faible, Morey dit : « Je n'ai jamais rien entendu de pareil. »

Il se tourna d'un air hésitant vers Howland qui lança vivement : « À boire ! Il nous faut à boire ! »

Ils mirent les consommations sur le livret de Bigelow.

Morey prit Howland à part et lui demanda : « Écoute, sois franc. Est-ce que tous ces gens sont dingues ?

— Non, certainement pas, fit Howland, l'air vexé.

— Mais ce poème, est-ce qu'il signifie quelque chose ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire de dualité ? »

Howland haussa les épaules. « Si cela a un sens pour eux, c'est que ça en a un. Ce sont des philosophes, Morey. Ils savent lire dans les choses. Tu ne peux pas savoir quel privilège c'est pour moi de me

trouver en rapport avec eux. »

Ils burent encore un verre. Sur le compte de Howland, bien sûr.

Morey entraîna Walter Bigelow dans un coin tranquille et lui demanda : « Ne parlons pas de dualité pour l'instant, mais de ce que vous avez dit à propos des robots... »

Bigelow le regarda avec des yeux ronds.

« Vous n'avez pas compris le poème ? »

— Bien sûr que si. Mais résumez cela pour moi en termes simples pour que je puisse expliquer à ma femme. »

Bigelow prit un air radieux.

« Eh bien, dit-il, cela concerne la dichotomie des robots. C'est comme dans l'histoire du moulin à sel que voulait le petit garçon : il moulait du sel, il moulait du sel, il moulait du sel, encore et encore. Le garçon voulait du sel, mais pas autant. Whitehead explique cela très clairement... »

Ils burent encore un verre sur le livret de Bigelow.

Morey fit signe à Tanaquil Bigelow de les rejoindre. D'une voix embrouillée, il lança : « Écoutez, Mrs. Walter Tanaquil Bigelow. La femme à la main de fer. Écoutez. »

Elle sourit avec fierté et rétorqua d'un air rêveur : « Tanaquil. La femme aux cheveux châains. »

Morey secoua vigoureusement la tête.

« Laissons tomber les cheveux. Et la poésie. Écoutez. Je veux que vous m'expliquiez en termes *précis et élémentaires* ce qui ne va pas dans le monde d'aujourd'hui.

— Il n'y a pas assez de cheveux châains !

— Laissez tomber les cheveux !

— D'accord, fit-elle d'un ton conciliant. Il y a trop de robots. Trop de robots qui fabriquent trop de tout !

— Ah ! J'y suis ! s'exclama Morey d'un ton triomphant. Il faut nous débarrasser des robots !

— Oh ! Non ! Non ! Non ! Nous n'aurions plus rien à manger. Tout est mécanisé. Nous ne pouvons pas nous débarrasser d'eux, nous ne pouvons pas ralentir la production – ralentir c'est mourir et s'arrêter c'est mourir plus vite encore. Non, le principe de dualité clarifie tous ces...

— Non ! la coupa Morey, brutalement. Que devons-nous *faire* ?

— Faire ? Je vais vous le dire, si c'est ce que vous voulez. Je peux vous le dire.

— Alors, dites-le.

— Ce que nous devrions faire c'est... » Tanaquil eut un hoquet accompagné d'un regard de consternation distingué, « c'est boire un autre verre. »

Ils burent donc un autre verre. Bien sûr, par galanterie, il la laissa régler. Mais le barman se querella sans la moindre galanterie avec elle à propos des points de rationnement qui lui étaient dus.

5.

Morey n'était pas un grand buveur, mais il fit tout son possible. Vraiment.

Bien sûr, il en paya le prix. Un peu avant que ses membres lui refusent tout mouvement, son esprit cessa de fonctionner. Ce fut le trou noir. Ou presque, car tout ce qu'il retint de cette soirée, ce fut un kaléidoscope de lieux, de choses et de gens. Howland, saoul comme un cochon, ignoblement saoul, avait pensé Morey en le regardant depuis le plancher. Les Bigelow, aussi. Et son épouse, Cherry, amusée et pleine de sollicitude. Le plus bizarre c'est qu'Henry était là, lui aussi.

C'était vraiment très très difficile à reconstituer. Morey consacra toute une douloureuse matinée de gueule de bois à cette entreprise. Pour une raison ou pour une autre, il était convaincu qu'il devait reconstituer cette soirée, que c'était *important*. Mais il n'arrivait même pas à retrouver pour quelle raison c'était aussi important, et finalement il abandonna en se disant qu'il avait trouvé le secret de la dualité ou bien que l'argumentation remarquable de Tanaquil était irréfutable.

Néanmoins, il avait une certitude : le lendemain matin, il s'était réveillé dans son lit, sans avoir le moindre souvenir de la manière dont il y était arrivé. Il ne se rappelait pas grand-chose, du moins pas grand-chose qui pût correspondre à l'ordre chronologique à la suite des dizaines de verres qu'il avait bus jusqu'au moment où, avec Howland, fraternellement enlacés, ils avaient composé un nouveau poème sur la dualité et sur le rythme d'une vieille marche, poème qu'ils avaient déclamé dans le brouhaha du bar :

*La dualité sera chez toi tout à l'heure
Planquée dans ton réfrigérateur.
Ta maison est chauffée mais aussi isolée
Et il faut réfrigérer pour te régaler.
Y a du givre sur tes serpentins de fréon
Et le nickel-chrome bout à gros bouillons.
Chaleur en froid, est-ce que tu vois l'image ?
Froid en chaud, mais c'est ça le topo !
C'est ce que dit le grand gribouillage sacré,
La dualité de l'éternité :
Yang
Et Yin.*

En tout cas, sur le moment, cela avait eu un sens.

Ainsi donc, si l'alcool avait ouvert les yeux de Morey quant à l'existence de la dualité, l'alcool était peut-être ce qu'il lui fallait. Car il y avait une dualité.

Appelons ça une dichotomie, à supposer que le terme soit plus élégant. Une sorte de lutte à deux fourchons, une épreuve opposant deux coureurs infatigables dans une course immortelle. Prenons le réfrigérateur dans la maison. Prenons l'air froid, la bulle d'air chaud qui est la maison, la bulle d'air refroidi qui est le réfrigérateur, et la bulle momentanée d'air chaud qui le dégivre. Si vous le voulez bien, appelons la chaleur Yang, et le froid Yin. Yang domine Yin. Et puis Yin devient Yang. Et Yang devient Yin. Et ensuite...

Prenons d'autres noms. Appelons Yin une bouche. Et disons que Yang est la main.

Si la main s'arrête, la bouche est affamée. Si la bouche s'arrête, la main mourra. La main, Yang, va plus vite.

Mais Yin ne doit pas se laisser distancer.

Alors appelons Yang un robot.

Et rappelons-nous qu'un pipeline a deux extrémités.

Pareil en cela à tous ceux qui ne font la noce qu'une ou deux fois dans leur existence, Morey redouta les conséquences – et s'aperçut à sa grande surprise qu'il n'y en avait aucune.

Cherry le surprit beaucoup.

« Qu'est-ce que tu étais drôle, fit-elle en pouffant. Et aussi, je dois le dire sincèrement : tellement *romantique*. »

D'une main tremblante, il prit sa tasse et but son café.

Au bureau, il fut accueilli par de grands cris enthousiastes et tout le monde vint lui donner des claques joyeuses dans le dos.

« Howland nous a dit que tu vivais sur un grand pied maintenant, hein ? Eh ! écoutez ce que Morey a fait : il a fait la noce toute la nuit en ville *et il n'avait même pas son livret !* »

Ils racontaient tous à peu près la même chose en même temps.

Pour eux, il avait fait quelque chose de sensationnel.

Mais tout semblait se passer pour le mieux. Certes, Cherry avait changé, elle n'aimait toujours pas sortir le soir et Morey ne la vit jamais en train de se forcer pour déguster un plat qu'elle ne trouvait pas à son goût ou pour jouer si elle n'en avait pas envie. Mais, alors qu'il passait quelques instants maussades dans la resserre un certain après-midi, il s'aperçut avec incrédulité et ravissement qu'ils étaient largement en avance sur leurs quotas. Pour certains articles, en fait, ils étaient même *à court*. Une allocation d'un mois et ils prenaient encore de l'avance !

Ce n'était pas à cause des faux timbres, car il avait fini par les découvrir derrière une bouilloire et il les avait tranquillement brûlés.

Il essaya d'imaginer divers moyens de complimenter Cherry, mais la prudence prévalut : elle était particulièrement susceptible sur ce sujet et mieux valait laisser les choses ainsi.

Et la vertu pouvait être récompensée.

Wainwright le convoqua et l'accueillit tout sourire.

« J'ai de grandes nouvelles pour vous, Morey ! Ici, nous avons tous apprécié votre travail et nous avons pu vous le prouver de façon plus tangible que les simples compliments ! Je ne voulais rien vous dire avant que ce ne soit définitif mais... votre statut a été réexaminé par le Bureau de Rationnement et de Classification. Vous n'appartenez plus à la Classe Quatre Moins, Morey ! »

D'un ton mal assuré, Morey demanda, n'osant espérer : « Je suis dans la Classe Quatre, à présent ? »

— Dans la Cinq, Morey. *Dans la Classe Cinq* ! Quand nous faisons quelque chose, nous le faisons bien. Nous avons demandé un passe-droit spécial et nous l'avons eu. Vous avez sauté une classe. » Il eut l'honnêteté d'ajouter : « Ce n'est pas seulement à cause de notre appui, d'ailleurs. Vos récentes et magnifiques performances de consommation y sont pour beaucoup. Je savais que vous y arriveriez ! »

Morey dut s'asseoir. Le reste du discours de Wainwright lui échappa, mais c'était sans grande importance. Il finit par réussir à s'enfuir du bureau en semant ses collègues qui voulaient le féliciter, et trouva un téléphone.

Tout comme lui, Cherry, extasiée, resta sans voix.

« Oh chéri ! fut tout ce qu'elle put dire.

— Mais je n'y serais pas arrivé sans toi, balbutia-t-il. Wainwright lui-même me l'a dit. Il a dit que sans la façon dont nous – eh bien, la façon dont tu t'es occupé des rations, jamais le Bureau ne serait intervenu. Je voulais t'en parler, chérie, mais je ne voyais pas comment le faire. Mais cela me fait tant plaisir. Je... Allô ? » Il y eut un curieux silence à l'autre bout du fil. « Allô ? répéta Morey d'un ton inquiet.

— Morey Fry », dit la voix de Cherry, à la fois vibrante et basse. « Tu es méchant. J'aurais aimé que tu ne gâches pas les bonnes nouvelles. »

Et elle raccrocha.

Morey resta pantois devant le téléphone.

Howland surgit en riant.

« Les femmes, dit-il. Faut pas essayer de les comprendre. En tout cas, félicitations, Morey.

— Merci », marmonna Morey.

Howland toussota et ajouta : « Euh... à propos, Morey, maintenant que te voilà avec le gratin, si je puis dire, ne... enfin... j'aimerais mieux que tu ne dises rien à Wainwright... par exemple sur ce qu'on a

pu raconter pendant que...

— Excuse-moi », dit Morey sans même l'écouter, et il s'éloigna.

Sa première réaction fut de rappeler Cherry, de courir jusque chez lui pour voir ce qui lui arrivait. Encore qu'il n'eût guère de doute sur ce dernier point. Il l'avait blessée.

Mais sa montre sonna pour lui rappeler que l'heure de son rendez-vous psychiatrique hebdomadaire était venue.

Il soupira. La journée donne et la journée reprend. Louée soit la journée qui ne donne que de bonnes choses.

Si cela est possible.

6.

La séance se passa très mal. Comme la plupart des précédentes, songea Morey. De plus en plus souvent, il avait été écarté des conciliabules des docteurs. Ils tâtonnaient, frappaient à l'aveuglette, et cela n'avait plus rien à voir avec cette chirurgie psychique si précise qu'il avait connue. Non, quelque chose avait mal tourné.

Exact, confirma Semmelweiss quand la séance fut ajournée. Dès que les autres furent partis, il fit asseoir Morey pour un entretien privé. Il prenait sur son temps personnel mais il ne demandait rien sur son taux de rations. Ce qui donnait la mesure de l'importance du problème à Morey.

« Morey, commença Semmelweiss, vous faites un repli.

— Je ne le fais pas exprès, dit Morey avec sincérité.

— Qui peut savoir ce que vous faites “exprès” ? Une part de vous “fait exprès”. Nous avons creusé très loin et nous avons trouvé certaines choses très importantes. Mais quelque chose m'échappe. Je n'arrive pas à mettre le doigt dessus. Explorer l'esprit, Morey, voyez-vous, c'est comme d'envoyer des éclaireurs en territoire cannibale. Vous ne pouvez pas voir les cannibales avant qu'il soit trop tard. Mais si vous avez envoyé un de vos éclaireurs à travers la jungle et qu'il ne reparaît pas de l'autre côté, cela signifie qu'il a rencontré un obstacle. Dans notre cas, nous appellerons cet obstacle “cannibales”. Dans le cas de l'esprit humain, ce sera un “trauma”. Ce qu'est ce trauma, quel effet il peut avoir sur le comportement, il nous faut le découvrir dès lors que nous connaissons son existence. »

Morey acquiesça. Tout cela était familier et il ne voyait pas à quoi Semmelweiss voulait en venir.

Semmelweiss soupira. « L'ennui, dans la guérison des traumatismes, dans le fait de pénétrer dans les blocs psychiques pour soulager les inhibitions, l'ennui qui est notre lot à tous, psychiatres, c'est qu'en vérité nous ne pouvons pas le faire très bien. Un homme inhibé est sous l'effet d'une tension. Cette tension, nous essayons de la soulager. Mais si nous y parvenons totalement, si nous le laissons sans la moindre inhibition, nous nous retrouvons avec un hors-la-loi, Morey. Socialement, les inhibitions sont souvent nécessaires. Supposons, par exemple, un homme moyen qui ne soit pas inhibé contre le gaspillage délibéré. Cela peut exister, sous savez. Supposons qu'au lieu de consommer son quota de rationnement habituel, consciencieusement, en homme responsable, il se livre à des actes tels que mettre le feu à

sa maison et à tout ce qui s'y trouve ou jeter son allocation alimentaire dans le fleuve.

« Lorsque seuls des individus se livrent à ce genre d'acte, nous pouvons traiter les individus. Mais si cela se produit à une échelle massive, Morey, ça peut signifier la fin de la société telle que nous la connaissons. Songez à tous les actes antisociaux que rapportent les journaux. Un homme bat sa femme ; une femme devient une harpie ; un enfant brise des vitres ; un mari se lance dans le marché noir des faux timbres. Tous ces actes nous ramènent à une faiblesse de base dans les défenses de l'esprit contre le phénomène antisocial le plus important : l'incapacité de consommer.

— Mais ce n'est pas juste, docteur ! s'emporta Morey. Cela remonte à des semaines ! Nous nous sommes vus depuis. Je viens d'être récompensé par le Bureau. En fait, je...

— Pourquoi cette violence, Morey ? demanda calmement le docteur. Je ne faisais qu'une remarque d'ordre général.

— Mais il est normal de réagir quand on s'estime accusé. »

Semmelweiss haussa les épaules.

« D'abord, premièrement et avant tout, *nous n'accusons jamais* nos patients de quoi que ce soit. Nous essayons de vous aider à découvrir certaines choses. » Il alluma la cigarette de fin de séance. « Pensez-y, je vous en prie. Nous nous reverrons la semaine prochaine. »

7.

Cherry avait un air lointain et elle l'embrassa distraitement.

« J'ai appelé maman et je lui ai appris les bonnes nouvelles, dit-elle. Elle m'a promis de venir avec papa pour fêter cela.

— Formidable, fit Morey. Chérie, qu'ai-je pu te dire de mal au téléphone ?

— Ils seront là vers six heures.

— D'accord. Mais que t'ai-je dit ? Qu'y a-t-il donc à propos des rations ? Si tu es aussi sensible, je promets que je ne t'en reparlerai plus jamais.

— Je suis sensible, Morey.

— Je suis navré, fit-il d'un air désespéré, je voulais seulement... »

Puis il lui vint une meilleure idée. Il l'embrassa.

Cherry demeura d'abord passive, mais pas longtemps. Ensuite, elle le repoussa doucement en riant.

« Laisse-moi m'habiller pour le dîner.

— Certainement, mais je voulais seulement... »

Elle lui posa un doigt sur les lèvres.

Il la laissa s'éclipser. Il se sentait à présent moins tendu et il alla flâner dans la bibliothèque. Les journaux du soir l'y attendaient. Vertueux, il s'assit et entreprit de les parcourir en bon ordre. Il était dans le *World-Telegram-Sunpost-and-News* quand il sonna Henry.

Il avait achevé la lecture de la rubrique théâtrale du *Times-Herald-Tribune-Mirror* avant que le robot se manifeste.

« Bonsoir, dit-il poliment.

— Pourquoi vous a-t-il fallu si longtemps ? demanda Morey. Et où sont donc tous les robots ? »

Les robots ne balbutient pas, mais Henry fit cependant une pause avant de répondre.

« Ils sont en bas, monsieur. Vous aviez besoin d'eux pour quelque chose ?

— Eh bien, non. Mais je ne les voyais plus. Voulez-vous me verser un verre. »

Henry hésita.

« Scotch, monsieur ?

— Avant le dîner ? Donnez-moi un manhattan.

— Nous n'avons plus de vermouth, monsieur.

— Plus de vermouth ? Voulez-vous me dire comment c'est possible ?

— Nous sommes à court, monsieur.

— Ça c'est vraiment ridicule ! lança Morey. Nous n'avons jamais été à court d'alcools de toute notre vie et vous le savez parfaitement. Grands dieux, nous avons juste reçu notre allocation l'autre jour et je suis bien certain... »

Il s'interrompit. Une lueur horrifiée apparut dans ses yeux tandis qu'il regardait Henry.

« Vous êtes bien certain de quoi, monsieur ? » demanda le robot.

Morey déglutit avec peine. « Henry... Ai-je... ai-je fait quelque chose que je n'aurais pas dû faire ?

— Je ne saurais le dire avec certitude, monsieur. Ce n'est pas à moi de vous indiquer ce que vous devez faire et ne pas faire.

— Bien sûr que non », admit Morey.

Il se tenait, rigide, le regard perdu, et il se souvenait. Et ce dont il se souvenait n'avait rien de particulièrement plaisant.

« Henry, dit-il enfin, venez. Nous descendons. Maintenant ! »

C'était à cause de la remarque de Tanaquil Bigelow à propos des robots. *Trop de robots – qui fabriquent trop de tout.*

L'idée était semée. Et elle avait germé quand Morey était rentré chez lui. Plus qu'un peu éméché, un peu moins inhibé que d'ordinaire, il avait vu le problème avec plus de clarté et la réponse lui était apparue à l'évidence.

Il regarda autour de lui, gagné par le désarroi. Ses propres robots, obéissant à ses propres ordres, qu'il leur avait donnés des semaines auparavant...

« C'est exactement ce que vous nous avez dit de faire, monsieur », fit Henry.

Morey émit un gémissement. Il observait une scène inouïe et il sentit des frissons monter au long de son échine.

Le maître d'hôtel-robot était là, absorbé dans sa tâche, son visage de cuivre sans la moindre expression. Il avait revêtu la propre tenue de golf de Morey, ses knickers et ses chaussures. Avec solennité, il frappait la balle qui rebondissait contre le mur, il la ramassait, la remettait en place sur le tee, levait son club, frappait, et ainsi de suite. Son club était un de ceux de Morey. Et il continuerait jusqu'à ce que la balle soit déformée et remplacée, jusqu'à ce que les manches des clubs soient tordus, jusqu'à ce que les fines coutures des vêtements commencent à se détendre et à se défaire.

— Mon dieu ! fit Morey d'une voix creuse.

Les servantes-robots étaient là, elles aussi. Elles portaient les meilleurs vêtements de Cherry, ses chaussures les plus fines, et elles allaient et venaient, elles tournaient, se dressaient sur la pointe des pieds, se penchaient, s'asseyaient. Quant aux robots-cuisiniers et aux

robots-serveurs, ils étaient lancés dans des festins dionysiaques.

Morey déglutit et dit : « Vous... vous avez fait cela tous les jours, sans arrêt. C'est pour ça que les quotas ont été remplis.

— Oui, monsieur. Nous avons fait ce que vous nous aviez dit. »

Morey devait absolument s'asseoir. L'un des serveurs-robots se précipita avec une chaise qui avait été amenée des étages.

Gaspillage.

Morey éprouva le mot entre ses lèvres.

Gaspillage.

On ne devait jamais gaspiller les choses. Il fallait les *utiliser*. Si nécessaire, on pouvait aller jusqu'à la limite de la dépression, mais il fallait les utiliser. Pour cela, chaque souffle devenait un fardeau et chaque heure pouvait être une torture jusqu'à ce que, par une consommation diligente ou par le mérite de vos occupations, vous soyez promu à la classe immédiatement supérieure, ce qui vous permettait de consommer un peu moins frénétiquement. Mais nul ne devait délibérément détruire ou jeter. Il fallait *consommer*.

Quand le Bureau apprendra ça..., songea Morey avec terreur.

Mais jusqu'à présent, se dit-il, il ne l'avait pas appris. Et il lui faudrait peut-être un certain temps avant d'être au courant, car les humains, après tout, ne pénétraient jamais dans les quartiers des robots. Il n'existait aucune loi contre, ni même une coutume sacrosainte. Mais ils n'avaient aucune raison de le faire. Lorsqu'il se produisait une panne, ce qui n'était pas fréquent, les robots d'entretien ou les escouades de réparation arrivaient sur les lieux et faisaient le nécessaire. Généralement, les humains concernés ignoraient ce qui s'était passé parce que les robots utilisaient leurs propres Circuits Inter-Robots et que le processus était presque automatique.

D'un ton de reproche, Morey déclara :

« Henry, vous auriez dû me le dire – enfin, me rappeler tout ça...

— Mais monsieur, vous m'avez ordonné : "n'en parlez à personne !" Et c'était un ordre direct.

— Mmff... Eh bien, continuez comme ça. Je... il faut que je remonte. Il vaudrait mieux que les autres robots s'occupent du dîner. »

Il s'éloigna, mal à l'aise.

Le dîner destiné à célébrer sa promotion n'alla pas sans problèmes. Morey aimait bien les parents de Cherry. Le vieil Elon, après la période d'inquisition auquel tout père digne de ce nom soumettait le prétendant de sa fille, avait fait tous ses efforts pour s'adapter. Ses beaux-parents montraient un certain talent à ne pas se mêler de leurs affaires, à ne pas faire remarquer leur statut social tout en donnant un petit coup de pouce à leur budget – une fois par semaine au moins, ils venaient faire un grand repas à la maison, et plus d'une fois Mrs. Elon avait retailé certaines des nouvelles robes de

sa fille pour les porter. Elle allait même jusqu'à lui prendre certains de ses bijoux de grande valeur.

Pour le mariage et les cadeaux, ils avaient su se montrer merveilleux. Les parents de Morey n'avaient guère accepté qu'un service en argent ou quelques pièces en cristal. Les Elon, eux, avaient été éblouissants : ils avaient accepté une voiture, une vasque pour leur jardin et un mobilier complet pour leur living-room ! Bien sûr, ils pouvaient se le permettre – ils devaient consommer si peu que ce n'était pas un très grand effort que d'accepter des présents de cet ordre. Mais sans leur aide, Morey devait l'admettre, les premiers mois de leur ménage auraient été encore plus difficiles qu'ils ne l'étaient.

Mais ce soir-là, il était difficile à Morey d'aimer qui que ce fût. Il ne répondait que par monosyllabes et il émit un vague grognement lorsqu'Elon proposa un toast à sa promotion et à son brillant avenir. Il était préoccupé.

Et à juste titre. En cherchant aussi loin qu'il pouvait, au plus profond de ses souvenirs, il ne parvenait pas à savoir quel pouvait être le châtiment pour ce qu'il avait fait. Mais il éprouvait le sentiment certain et douloureux que des ennuis l'attendaient.

Il retourna tant et tant le problème que cela finit par développer une sorte d'anesthésie. Après le dîner, quand il se retrouva devant un cognac au salon, en compagnie de son beau-père, il se remit plus ou moins à fonctionner.

Elon, pour la première fois depuis que Morey le connaissait, lui offrit l'un de ses cigares et dit :

« Vous êtes un Cinq, à présent. Vous pouvez vous permettre de fumer les cigares d'un autre, non ?

— Oui », fit Morey, morose.

Un instant de silence s'installa entre eux. Puis Elon, aussi pointilleux qu'un robot-compagnon, toussota et insista.

« C'est depuis la Classe Cinq que j'ai connu mes plus hautes moyennes, se souvint-il avec à-propos. Ça, on peut dire que consommer ça fait suer son homme. Les dossiers s'empilaient à mon cabinet et on ne pouvait pas s'en occuper parce que les points de rationnement s'empilaient eux aussi. Et, bien sûr, c'est la consommation qui passe avant tout. C'est le premier devoir du citoyen. Maman et moi, on a eu notre part de soucis, mais quand on tient à la réussite d'un ménage et à son rang de citoyen, on fait ce qu'il faut faire, non ? »

Morey réprima un frisson et parvint à acquiescer.

« Ce qu'il y a de mieux, quand on grimpe les échelons, poursuivit Elon, comme s'il avait reçu une réponse satisfaisante, c'est que l'on consacre moins de temps à consommer, que l'on apporte plus d'attention au travail. Le travail, c'est le luxe le plus important au

monde. J'aimerais avoir encore autant de vigueur que les jeunes comme vous. Je passe cinq jours par semaine à la cour et c'est vraiment le maximum que je puisse faire. J'arrivais à six il fut un temps et c'était la première fois que j'arrivais vraiment à me détendre dans ma vie, mais le docteur m'a obligé à diminuer. Il m'a dit qu'on ne devait pas abuser des plaisirs. Mais vous allez maintenant travailler deux jours par semaine, hein ? »

Morey réussit à acquiescer une fois encore.

Elon tira une longue bouffée de son cigare. Il avait le regard pétillant tandis qu'il étudiait Morey. Il était visiblement intrigué et Morey, dans le demi-brouillard où il était, eut quand même conscience de l'instant précis où Elon tira une fausse conclusion.

« Mais... tout se passe bien entre Cherry et vous ? demanda-t-il d'un ton diplomatique.

— Oh, très bien ! Ça ne pourrait aller mieux !

— Bien, bien ! » Elon changea de sujet avec un effort presque audible. « Puisque je parlais de la cour... Nous avons eu une affaire intéressante, l'autre jour. Un jeune gars – je dirais un ou deux ans de moins que vous – nous est arrivé avec une poursuite pour Quatre-vingt-dix-sept. Vous savez ce que ça signifie ? Effraction et viol.

— Effraction et viol, répéta Morey, intéressé malgré lui. Effraction et viol de quoi ?

— De propriété. Ce sont des termes anciens. On en trouve plein dans les textes de loi. Ça signifiait à l'origine voler des choses. Et cela a conservé le même sens, à ce que j'ai découvert.

— Vous voulez dire... qu'il a *volé* quelque chose ? demanda Morey, incrédule.

— Exactement. Il a *volé*. C'est l'affaire la plus bizarre devant laquelle je me sois trouvé. J'en ai discuté récemment avec sa horde d'avocats. On dirait que pour lui aussi c'était nouveau. À ce qu'il semble, il avait une petite amie. Plutôt jolie mais, comment dire, replète. Elle s'intéressait beaucoup à l'art.

— Mais il n'y a rien de mal à ça, remarqua Morey.

— Et il n'y avait pas de problème avec elle non plus. Elle n'a rien fait de mal. Mais elle ne l'aimait pas vraiment. Elle ne voulait pas l'épouser. Alors le gars s'est demandé comment il pourrait lui faire changer d'idée et... est-ce que vous connaissez ce grand Mondrian du musée ?

— Je n'y ai jamais mis les pieds, confessa Morey, plutôt embarrassé.

— Hum... Vous devriez le faire un de ces jours, mon garçon. Enfin, quoi qu'il en soit, à l'heure de la fermeture, il s'est glissé à l'intérieur du musée et il a volé le tableau. Oui, vraiment : *il l'a volé*. Il l'a pris pour l'offrir à la fille. »

Morey secoua la tête, confondu.

« Je n'ai jamais rien entendu de pareil de toute ma vie.

— Comme la plupart des gens. Et la fille n'en a pas voulu, je dois ajouter. Elle a eu peur quand il lui a amené le tableau. Je pense que c'est elle qui a alerté la police. En tout cas, quelqu'un l'a fait. Il leur a fallu trois heures pour le retrouver, alors même qu'ils savaient qu'il devait être accroché au mur. Un gars assez pauvre... Maison de quarante-deux pièces...

— Mais est-ce qu'il existait une *loi* contre ça ? demanda Morey. Je veux dire : c'est comme si l'on faisait une loi qui interdise de respirer...

— Oui, bien sûr qu'il en existait une. Une très vieille loi, évidemment. Le gars a été rétrogradé de deux Classes. Ça aurait pu être plus grave mais, mon Dieu, il n'était déjà que de Classe Trois.

— Ouais, fit Morey d'un ton pensif en passant la langue sur ses lèvres. Dites-moi, papa...

— Mmm ? »

Morey s'éclaircit la gorge.

« Euh... je me demandais... quelle peine encourt-on... par exemple pour mésusage de rationnement... ce genre de chose... »

Elon eut un haussement de sourcils exceptionnel.

« Mésusage ?

— Eh bien, mettons que j'aie mon allocation d'alcools, par exemple, et qu'au lieu de la boire, eh bien... que je la jette dans l'évier ou... »

Il n'acheva pas sa phrase. Elon fronçait les sourcils. Il dit enfin : « C'est bizarre, mais je n'ai pas l'esprit aussi large que je le croyais. Je ne sais pas pourquoi, mais je ne trouve pas ça amusant.

— Excusez-moi, croassa Morey. Je suis désolé. »

Il l'était vraiment.

8.

Il se pouvait que ce fût malhonnête mais il se sentait très bien au fur et à mesure que les jours passaient sans que nul ne perçe son secret. Cherry était heureuse. Wainwright ne perdait pas une occasion de lui donner une claque amicale dans le dos et le salaire du péché semblait être fait de prospérité et de joie.

Il n'y eut qu'un mauvais moment, lorsque Morey rentra pour découvrir Cherry en train de superviser une équipe de robots-déménageurs. Leur nouvelle maison, prévue pour sa nouvelle Classe, était prête et ils étaient censés s'y installer dès le lendemain. Mais Cherry n'était pas allée dans le sous-sol et Morey fit nettoyer par les robots d'entretien les dernières traces de leurs activités avant que les déménageurs n'arrivent sur les lieux.

Au goût de Morey, leur nouvelle demeure était d'un luxe inouï.

Elle ne comportait que quinze pièces. Très habilement, Morey avait conservé un robot de plus que ne l'exigeait le statut d'un Classe Cinq et, en échange, il avait eu droit à une déduction de compensation sur le volume habitable.

Mais les quartiers des robots étaient moins isolés que dans leur ancienne maison, ce qui était un désavantage. Plus d'une fois, Cherry, en se pelotonnant contre lui dans l'intimité délicieuse de leur lit unique, dans leur unique chambre, lui dit avec un zeste de curiosité :

« J'aimerais bien qu'ils arrêtent de faire ce bruit. »

Morey lui avait promis d'en parler à Henry dès le matin. Mais il n'y avait rien qu'il pût dire à Henry, bien sûr, à moins qu'il ne lui ordonne de stopper cette consommation de vingt-quatre heures sur vingt-quatre qui leur assurait une avance permanente sur leur quota inexorable de rationnement, une avance suffisante, jamais excessive.

Cherry se montrait curieuse, de temps en temps, à propos des activités des robots, mais il n'y avait que peu de chances qu'elle en vienne à deviner la réalité. Pour une fois, son éducation profitait à Morey : elle connaissait si peu de choses sur l'affreux train-train de la consommation qui était le lot des classes inférieures qu'elle avait à peine conscience qu'ils avaient moins à consommer.

Et il arrivait à Morey, parfois, de se détendre un peu.

Il mit au point plusieurs nouvelles activités ingénieuses pour les robots et ils obéirent poliment et sans émotion.

Morey était en train de réussir.

Tout n'était pas rose. Il eut un moment d'inquiétude quand le

rapport d'examen trimestriel arriva au courrier. C'était la date à laquelle le Bureau de Rationnement inspectait le degré d'usure des articles retournés et Morey commença à transpirer. Les vêtements, les meubles et les objets domestiques que les robots avaient utilisés pour lui étaient tous pratiquement en lambeaux et en miettes. L'important, c'était que cela semble plausible. Personne n'aurait continué de porter un pantalon avec un trou au genou comme l'avait fait Henry jusqu'à ce que Morey l'arrête. Le Bureau allait-il le questionner ?

Pis encore : y avait-il quelque chose dans la *manière* dont les robots usaient les choses qui pouvait révéler toute l'affaire au grand jour ? Quelque particularité de leur anatomie, par exemple ? Qui expliquerait l'apparition d'un trou dans un tissu à un endroit où c'était impossible pour un humain ? Une tension sur telle ou telle couture qui n'aurait pu exister normalement ?

C'était angoissant. Mais il était vain de s'angoisser. Quand il lut le rapport, Morey eut un long soupir de soulagement. *Il n'y avait pas un seul article refusé !*

Morey était en train de réussir. Son plan était en train de réussir !

À l'homme qui avait réussi vinrent les récompenses du succès. En rentrant à la maison un soir après une dure journée de travail, Morey vit avec inquiétude une voiture garée dans son allée. C'était une toute petite deux-places telle qu'en possédaient les fonctionnaires de haut rang et les gens très à l'aise.

En cet instant précis, à cet endroit précis, Morey apprit la première moitié de la leçon du déprédateur : tout ce qui est différent est dangereux. Mal à l'aise, il s'approcha, redoutant que quelque administrateur du Bureau de Rationnement fût venu lui poser des questions.

Il trouva une Cherry rayonnante.

« Mr. Porfirio est journaliste et il veut écrire un article sur toi dans la page consacrée aux "Consommateurs à l'honneur" ! Morey, si tu savais ce que je suis fière !

— J'en suis heureux, merci, dit Morey d'un ton morne. Bonjour ! »

Porfirio lui serra la main avec enthousiasme.

« Je ne suis pas exactement journaliste, précisa-t-il. En fait, j'appartiens à Trans-Vidéo Press. Nous sommes un service d'informations. Nous fournissons des articles et des nouvelles à 4 700 journaux. » Il ajouta avec suffisance : « Tous appartenant à la liste de consommation obligatoire de la Classe Un à la Classe Six. Nous avons un supplément du dimanche pour l'information du consommateur et nous aimons bien... comment dirais-je : récompenser ceux qui le méritent. Mr. Fry, vous avez établi un record enviable. Et nous aimerions en faire part à nos lecteurs.

— Hum, fit Morey. Passons dans le salon.

— Oh, non ! s'exclama Cherry. Je veux entendre. Il est tellement modeste, Mr. Porfirio. Vous ne devineriez jamais quel genre d'homme il est rien qu'en l'écoutant parler. Voyez-vous, je suis son épouse et pourtant je peux jurer que je n'arrive pas à savoir comment il fait pour consommer autant. Il est tout simplement...

— Voulez-vous prendre un verre, Mr. Porfirio ? proposa Morey, envers et contre tous les usages. Rye ? Bourbon ? Gin-tonic ? Brandy Alexander ? Un manha... Je veux dire : qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? »

Il prit conscience qu'il bredouillait comme un crétin.

« Ce que vous aurez, dit le journaliste. Du rye, ce sera très bien. Mr. Fry, j'ai remarqué que votre maison est particulièrement bien agencée et votre épouse m'a dit que votre maison de campagne est tout aussi agréable. Dès que je suis entré, je me suis dit : "Quelle belle maison ! Il n'y a pas un meuble qui ne soit pas absolument nécessaire. Ça pourrait être de Classe Six ou même Sept." Et Mrs. Fry m'assure que votre autre maison est encore plus nue.

— Vraiment ? fit Morey d'un ton vif. Eh bien, laissez-moi vous dire, Mr. Porfirio, que j'ai dépensé jusqu'à la moindre miette de mon allocation ameublement ! Je ne sais pas où vous voulez en venir mais...

— Oh ! je n'avais pas l'intention de faire la moindre allusion *de ce genre* ! J'ai seulement besoin que vous me donniez quelques informations que je puisse retransmettre à nos lecteurs. Vous comprenez, disons pour essayer de les aider à faire aussi bien que vous. *Comment* avez-vous fait ? »

Morey sentit sa gorge se serrer.

« Nous... euh... on ne se relâche pas, voyez-vous. On trime, c'est tout. »

Porfirio approuva d'un air admiratif.

« On trime, c'est ça, répéta-t-il en sortant une feuille de papier pliée de sa poche pour prendre des notes.

— Entendez-vous par là, poursuivit-il, que n'importe qui pourrait réussir aussi bien que vous simplement en s'y mettant – en se fixant un plan, par exemple, et en s'y maintenant de façon stricte ?

— Oui, c'est cela, fit Morey.

— En d'autres termes, cela consiste à faire ce que vous devez faire tous les jours ?

— Exactement. Je tiens le budget du ménage – j'ai plus d'expérience que mon épouse, voyez-vous – mais il n'y a aucune raison *a priori* pour qu'une femme n'y arrive pas.

— Le budget, nota Porfirio d'un air approuvateur. Oui, c'est aussi notre politique. »

L'interview ne fut pas aussi terrifiante que Morey l'avait craint, pas même quand Porfirio, avec tact, attira son attention sur la taille particulièrement fine de Cherry. « Il y a tant de ménagères, Mr. Fry, qui ont de la difficulté à... eh bien, à ne pas être un peu replètes » et Morey dut inventer des heures passées sur les machines à maigrir tandis que Cherry le regardait avec perplexité sans toutefois l'interrompre.

Mais de cette interview Morey tira la deuxième moitié de la leçon du déprédateur. Dès que Porfirio fut parti, il se précipita vers Cherry et lui déclara d'un ton plus que ferme :

« À propos de ces exercices, chérie... Il faut nous y mettre. Je ne sais pas si tu t'en es aperçue, mais tu commences à prendre un tout petit peu de poids, et ni toi ni moi nous ne voudrions que ça s'aggrave, n'est-ce pas ? »

Durant les longues séances de cheval mécanique aussi pénibles qu'inutiles qui suivirent, Morey eut plus d'une occasion de réfléchir à la leçon. Les trésors volés sont moins doux quand on n'ose pas en jouir au grand jour.

Mais il avait honnêtement acquis certains de ses biens.

Le nouveau Bradmoor K-50 Spin-a-Game, par exemple, était bien à lui. Il l'avait conçu et dessiné et il était un homme heureux, car ses efforts avaient été utiles au plus haut niveau social : ils avaient accru la consommation.

Le Spin-a-Game était une machine absolument parfaite pour cela.

« Remarquable », avait déclaré Wainwright quand la machine pilote avait passé les premiers tests. « Je savais bien qu'on ne m'avait pas surnommé le Chasseur-de-têtes pour rien ! J'étais sûr que vous y arriveriez, mon garçon ! »

Howland lui-même avait débordé de compliments. Il avait assisté aux essais tout en grignotant une assiette de petits fours (il n'était encore que Classe Trois) et, quand ils avaient été terminés, il s'était exclamé :

« C'est une merveille, Morey ! Cet altérateur de séries, sensationnel ! Je n'ai jamais vu un tel bijou de mécanique ! »

Morey sentit ses joues s'empourprer.

Quand Wainwright se fut retiré dans un sillage de louanges, Morey tapota affectueusement la machine en admirant l'éclat de sa carcasse polychrome. L'apparence d'une machine, Wainwright le lui avait seriné souvent, était aussi importante que sa fonction.

« Mon garçon, il faut qu'ils aient *envie* de jouer avec ! Et ils ne joueront pas si elle n'accroche pas leur regard ! »

En conséquence, toute la série des K-50 était caractérisée par d'éblouissants arcs-en-ciel, des flots de musique et des parfums entêtants qui s'insinuaient dans les narines du passant.

Morey avait puisé généreusement dans les chefs-d'œuvre du design : la machine à sous, le flipper, le juke-box. On plaçait son livret de ration dans la trappe, et on tournait les volants pour sélectionner le jeu auquel on désirait jouer contre la machine. Ensuite, on enfonçait des boutons, on faisait tourner des cadrans : il y avait 325 façons différentes pour l'esprit humain de s'exercer contre l'esprit magnétique de la machine.

Et de perdre. Il n'existait qu'une chance de gagner, mais les statistiques mécaniques étaient inexorables : à long terme, on ne pouvait que perdre.

Ce qui voulait dire qu'en jouant un timbre-ration de dix points – correspondant, peut-être à trois repas de six plats – vous aviez une chance statistique de recevoir huit points en retour. Vous pouviez aussi toucher le jackpot et recevoir mille points et être ainsi exempté d'un freezer complet de steaks, de rôtis et de plats de légumes préparés. Mais c'était rare. Les probabilités étaient contre vous : vous deviez perdre et ne rien recevoir.

Rien. C'est-à-dire rien par rapport aux timbres joués. Mais l'attrait de la machine, dû pour une grande part à Morey, c'était que, gagnant ou perdant, on recevait *toujours* une tablette de chewing-gum aux hormones et aux antibiotiques, bourrée de vitamines et enrobée de sucre. On jouait une partie, on perdait ou non sa mise, on prenait sa tablette, on la mâchouillait et on jouait encore une fois. La partie finie, le sucre était dissous, le chewing-gum n'avait plus de goût et on recommençait.

« C'est ce qui a plu aux types du B N R., lui confia Howland. Ils ont pris un relevé des schémas et il se pourrait qu'ils installent ça *sur toutes les autres machines* ! Ça, je dois dire que tu es le chouchou ! »

C'était la première fois que Morey entendait parler d'une intervention du B N R. C'était une information importante et une bonne nouvelle. Il s'excusa un instant et alla appeler Cherry. Il réussit à la joindre chez sa mère où elle passait la soirée. Elle se montra gentille et aussi enthousiaste qu'il convenait. Lorsque Morey rejoignit Howland, il était d'excellente humeur.

« Un verre ? proposa Howland d'un air hésitant.

— Avec plaisir », dit Morey.

Il songea qu'il pouvait se permettre de boire tout ce que lui proposait Howland. Pauvre gars ! Perdu dans les sables mouvants de la consommation des Classe Trois. C'était parfaitement normal, si on était un peu plus à l'aise que lui, de l'aider un peu de temps à autre.

Aussi lorsque Howland, apprenant que Cherry avait fait de Morey un célibataire pour la soirée, lui proposa de retourner chez *Uncle Piggotty*, Morey hésita à peine.

9.

Les Bigelow se montrèrent ravis de le retrouver. Morey s'interrogea brièvement sur le fait de savoir s'ils avaient un domicile à eux. En tout cas, ils n'y passaient guère de temps.

Mais ils avaient bel et bien un domicile, car lorsque Morey déclara d'un air vertueux qu'il était juste venu prendre un verre avant le dîner et que Howland leur apprit qu'il était libre pour toute la soirée, ils s'emparèrent de lui et l'entraînèrent chez eux.

Tanaquil Bigelow s'excusa d'un ton hautain.

« Je suppose que Mr. Morey n'est guère accoutumé à ce genre de maison », fit-elle remarquer à son mari par-dessus l'épaule de Morey. « Mais, c'est là que nous vivons. »

Morey émit un commentaire poli. En vérité, ce qu'il voyait lui donnait presque la nausée. C'était un immense hôtel particulier, aussi voyant que récent, plus grand encore que l'ex-demeure de Morey, bourré à craquer de sofas profonds, de pianos, de fauteuils d'acajou massif, de combinés tri-D, de salons, de chambres, de boudoirs et de nurseries.

Morey fut surpris par les nurseries : il ne lui était jamais venu à l'esprit que les Bigelow pouvaient avoir des enfants. Mais ils en avaient deux. Ils n'avaient que cinq et huit ans mais ils étaient encore debout quand ils arrivèrent. Un bataillon de nurses-robots s'occupait d'eux et ils jouaient avec un véritable zoo d'animaux en peluche et tout un réseau de trains modèle réduit.

« Si vous saviez à quel point Tony et Dick sont agréables, confia Tanaquil à Morey. Ils consomment bien plus que leur ration. Walter dit que chaque famille devrait avoir droit à deux ou trois enfants au moins pour, disons, aider le ménage. Walter est tellement intelligent pour ces choses-là. C'est un vrai plaisir de l'écouter discuter. Vous avez entendu son poème, Morey ? Celui qu'il appelle *La Dualité de...* »

Morey s'empressa de lui confirmer qu'il l'avait déjà entendu. Il se préparait à passer une soirée morose. Les Bigelow s'étaient montrés excentriques et drôles à l'*Uncle Piggotty*. Sur leur terrain, ils étaient excentriques mais abominablement ennuyeux.

Ils burent une première tournée de cocktails, puis une autre, et les Bigelow parurent moins ennuyeux. Évidemment, le dîner fut atroce. Morey, en tant que nouveau riche, était assez snob à propos de sa table presque spartiate. Mais il sut conserver ses bonnes manières et goûta, d'un air concentré et sombre, à toutes les copieuses protéines, à

toutes les opulentes marinades. Les vins puis les liqueurs l'aidèrent cependant à venir à bout de son repas sans ruiner sa soirée ni détruire son système digestif.

Ensuite, dans leur grand salon décoré, les Bigelow se montrèrent d'excellente compagnie. Tanaquil, d'accord avec leurs enfants, consulta leurs livrets de rationnement et revint en annonçant qu'ils avaient droit à un petit numéro de robots-danseurs, puis à un concert de musique pour cordes par un quatuor-robot. Morey s'attendit à pis, mais il découvrit qu'il prenait plaisir au spectacle et il en tira une étrange leçon : lorsqu'on n'était pas *obligé* de les regarder, les robots pouvaient être drôles !

« Bonne nuit, mes chéris », dit Tanaquil Bigelow d'un ton ferme quand le numéro de danse fut fini. Naturellement, les garçons protestèrent, mais ils se retirèrent néanmoins. Il s'était écoulé quelques minutes à peine quand l'un d'eux revint en courant et agrippa Morey avec sa petite main.

Morey le regarda, décontenancé. Il n'avait pas l'habitude des enfants et demanda : « Euh... Tony, que se passe-t-il ? »

— Mon nom c'est Dick. Donne-moi un autographe. »

Il tendit à Morey un bloc décoré et un stylo incrusté de pierreries très vulgaire.

Morey, ahuri, signa et l'enfant repartit en courant. Il le suivit d'un regard pensif. Tanaquil Bigelow éclata de rire.

« Il a lu l'article de Porfirio. Dick *adore* Porfirio. Il lit sa rubrique tous les jours. C'est un gosse très intellectuel, je dois dire. Il a toujours le nez dans un livre quand je ne suis pas là pour l'obliger à jouer avec ses trains ou à regarder la tri-D.

— En tout cas, c'est un bon papier », dit Walter – avec un rien d'envie, songea Morey. « Je suis sûr que vous allez être élu Consommateur de l'Année. » Il soupira. « J'aurais bien aimé dépasser les quotas comme vous, mais on dirait que c'est impossible. On mange, on joue, on consomme comme des dingues, et régulièrement, à la fin du mois, on est en retard sur ceci ou cela. On dirait que les choses s'entassent, et le Bureau nous envoie un avertissement, il m'appelle et je me retrouve avec quelques centaines de points d'amende et encore plus bas qu'avant.

— Il ne faut pas t'en faire pour ça, dit Tanaquil d'un air résolu. Consommer, ça n'est pas tout dans l'existence. Tu as ton travail. »

Bigelow approuva et versa un autre verre à Morey. Mais un autre verre, ce n'était pas précisément ce qu'il fallait à Morey. Il était assis au centre d'une superbe auréole rose qui devait moins à l'alcool qu'au sentiment profond de félicité qu'il éprouvait à l'égard du monde.

Il déclara brusquement : « Écoutez. »

Bigelow leva les yeux de son verre : « Hein ? fit-il.

— Si je vous confie un secret, est-ce que vous pouvez le garder pour vous ?

— Eh bien, oui, je le pense, Morey », grommela Walter.

Mais sa femme intervint d'un ton net et définitif.

« Mais bien sûr, Morey ! Certainement ! Qu'est-ce donc ? »

Morey remarqua que ses yeux étaient soudain très brillants et cela l'intrigua une seconde avant qu'il décide de ne pas s'en soucier.

« À propos de ce papier, dit-il. Je... je ne suis pas vraiment un superconsommateur, vous savez... En fait... »

Tout à coup, leurs regards étaient braqués sur lui. Pour un instant d'hésitation douloureux, Morey se demanda s'il ne ferait pas mieux de se taire. Un secret partagé par deux personnes est déjà compromis et il n'existe plus si trois personnes le connaissent. Pourtant...

« Voilà, dit-il d'un ton décidé. Vous vous souvenez de notre discussion à l'*Uncle Piggotty* ? Eh bien, en rentrant chez moi, je suis descendu chez mes robots et c'est alors que... »

Il continua.

À la fin, Tanaquil Bigelow s'exclama d'un air triomphant : « Je le savais ! »

Walter la regarda avec une désapprobation très modérée avant de déclarer laconiquement :

« Ce que vous avez fait est bien, Morey. C'est formidable. Avec l'assentiment de Dieu, vous avez prononcé une sentence de mort à l'encontre de la société telle que nous la connaissons. Les générations à venir vénéreront le nom de Morey Fry. »

Il vint solennellement serrer la main de Morey.

« Qu'est-ce que... qu'est-ce que j'ai fait ? » demanda Morey, abasourdi.

Walter hocha la tête. C'était comme un adieu. Il se tourna vers son épouse.

« Tanaquil, il faut que nous ayons une réunion d'urgence.

— Bien sûr, Walter, fit-elle d'un ton fervent.

— Et Morey devra être présent. Oui, Morey, il le faut. Impossible de vous défilier. Vous devez rencontrer la Fraternité. Tu es d'accord, Howland ? »

Howland toussota d'un air gêné. Il acquiesça vaguement et prit un autre verre.

« Mais de quoi parlez-vous ? demanda Morey. Howland, est-ce que tu ne peux pas m'expliquer ? »

Howland tourna son verre entre ses doigts. « Eh bien, dit-il enfin, c'est comme te l'a expliqué Tan l'autre soir. Certains d'entre nous... je veux dire, ceux qui ont un peu d'éducation politique ont créé un petit groupe qui...

— Un *petit groupe* ! s'exclama Tanaquil Bigelow. Howland, il

m'arrive souvent de me demander si tu as vraiment compris le sens de notre action ! Morey, cela concerne tout le monde, je dis bien *tout le monde* ! Rien que dans la vieille ville, nous sommes dix-huit ! Mais il y en a combien d'autres dans le monde : des milliers ! Morey, je savais que vous étiez bien parti. Je l'ai dit à Walter le lendemain même de cette soirée où nous vous avons rencontré. Je lui ai dit : "Walter, écoute bien ce que je te dis. Morey arrivera sûrement à quelque chose." Mais je dois avouer que je n'aurais jamais cru que ce serait aussi *énorme* ! Non mais, vous imaginez : tout un monde de consommateurs, dressés comme un seul homme, hurlant le nom de Morey Fry, combattant le Bureau de Rationnement avec les propres armes du Bureau – les robots. Quelle poésie dans la justice ! »

Bigelow approuva avec enthousiasme.

« Chérie, il faut que tu appelles *Uncle Piggotty*. Essaie de savoir si nous pouvons rassembler immédiatement un quorum. Pendant ce temps, Morey et moi, nous descendons. Allez, Morey : il faut que ce nouveau monde commence ! »

Morey demeurait cloué sur place, bouche bée.

« Bigelow, parvint-il enfin à murmurer, voulez-vous dire par là que vous avez l'intention de répandre cette idée à l'usage de je ne sais quelle organisation subversive ?

— Subversive ? répéta Bigelow d'un ton rude. Mon très cher ami, tous les esprits créatifs sont subversifs, qu'ils soient isolés ou qu'ils se rassemblent, comme dans la Fraternité des Hommes libres. Je n'aime pas trop...

— Peu importe ce que vous n'aimez pas trop, coupa Morey. Vous allez convoquer une assemblée de cette Fraternité, n'est-ce pas, et vous voulez que je leur répète *moi-même* ce que je viens de vous confier. N'est-ce pas ?

— Eh bien... oui. »

Morey se leva.

« J'aimerais dire que c'était une bonne soirée, mais ce n'était pas le cas. Bonne nuit ! »

Il se rua vers la porte avant qu'ils aient pu l'arrêter.

Lorsqu'il se retrouva seul dans la rue, cependant, il perdit un peu de sa résolution. Il héla un robotaxi et lui demanda de le promener un peu dans le parc, selon la tradition, pour réfléchir un peu.

Il était parti, d'accord, mais cela n'empêcherait certainement pas Bigelow de réaliser son programme. À présent, certaines bribes de conversations entendues à l'*Uncle Piggotty*, entre Bigelow et son épouse, lui revenaient et il se maudit lui-même. Toutes les allusions qu'ils avaient faites à propos de leurs activités et de la politique auraient dû suffire à le mettre sur ses gardes. Toutes ces absurdités sur la dualité l'avaient distrait de ce qui était évident : ils appartenaient à

une organisation subversive.

Il consulta sa montre. Il était tard, mais pas trop tard. Cherry devait encore être chez ses parents.

Il se pencha vers le chauffeur-robot et lui donna leur adresse. Il avait l'impression d'entamer un traitement de piqûres : on sait que ça va vous guérir, mais ça fait quand même mal.

10.

« Et voilà, monsieur, déclara Morey avec fermeté. Je sais que je me suis comporté comme un idiot et je suis prêt à accepter les conséquences. »

Le vieil Elon se frotta la joue d'un air pensif.

« Hmm », fit-il.

Depuis un bon moment, Cherry et sa mère n'avaient plus rien à dire. Elles étaient assises côte à côte sur un sofa, les écoutant avec une expression d'incrédulité douloureuse.

« Excusez-moi, dit soudain Elon. Il faut que je donne un coup de fil. »

Il ne s'absenta qu'un bref instant. Lorsqu'il revint, il lança à son épouse : « Du café. Nous allons en avoir besoin. Nous avons un petit problème.

— Est-ce que vous croyez..., commença Morey. Je veux dire : que devrions-nous faire ? »

Elon eut un haussement d'épaules, puis, de façon surprenante, il sourit brusquement.

« Qu'est-ce que vous pourriez bien faire, hein ? Laissez-moi vous dire que vous avez déjà fait pas mal. Buvez un petit café. Je viens d'appeler Jim, mon assistant. Il sera là dans une minute. Il faut d'abord écouter ce qu'il a à nous dire. »

Cherry vint s'asseoir à côté de Morey. Elle se contenta de dire brièvement : « Ne t'en fais pas. »

Pour Morey, en cet instant, ces paroles furent les plus importantes au monde. Il posa sa main sur la sienne avec un profond sentiment de soulagement. Bon Dieu ! se dit-il, pourquoi donc devrais-je m'en faire ? Le pire qui puisse m'arriver c'est d'être rétrogradé de quelques Classes. Et alors ?...

Il grimaça malgré lui. Il venait de se rappeler ce qu'il avait vécu quand il était Classe Un.

L'assistant d'Elon arriva enfin. C'était un robot plutôt petit à la carrosserie bosselée avec des enjoliveurs de cuivre ternis. Elon l'entraîna un instant à l'écart pour une brève conversation avant de le présenter à Morey.

« C'est bien ce que je pensais, dit-il d'un ton satisfait. Aucun précédent. Aucune interdiction légale. Par conséquent, aucun crime.

— Grâce au ciel ! » s'exclama Morey, éperdu de soulagement.

Elon hocha la tête. « Ils vous condamneront peut-être à un

reconditionnement et il n'est pas certain qu'on vous maintienne en Classe Cinq. Ils considéreront sans doute cela comme un comportement asocial. Qu'en pensez-vous ? »

Déconcerté, Morey fit : « Oh ! » puis fronça brièvement les sourcils et regarda Elon bien en face.

« D'accord, papa. Si c'est ce qui m'attend, il va falloir que je me soigne.

— Façon de parler, acquiesça Elon. Maintenant, rentrez et reposez-vous. Demain matin, à la première heure, allez voir le Bureau de Rationnement. Racontez-leur votre histoire du début à la fin. Je crois qu'ils ne seront pas trop durs avec vous. » Elon hésita. « Du moins je l'espère. »

Le condamné prit un copieux petit déjeuner.

Il le fallait. En se réveillant, ce matin-là, Morey avait eu la pénible certitude qu'il allait devoir consommer trois fois sa ration habituelle, et ce pour très très longtemps.

Il embrassa Cherry et, en silence, entreprit le long trajet vers le Bureau de Rationnement. Il n'avait même pas accepté qu'Henry l'accompagne.

Au Bureau, il défila devant toute une série de robots-réceptionnistes et, finalement, il fut mis en présence d'un jeune homme quelque peu pincé du nom de Hachette.

« Je m'appelle Morey Fry, lui dit-il. Je... je suis venu vous entretenir de certaines... certaines choses que j'ai faites et qui...

— Mais certainement, Mr. Fry, dit Hachette. Je vais vous conduire auprès de Mr. Newman.

— Mais vous ne voulez pas savoir ce que j'ai fait ? »

Hachette sourit.

« Qu'est-ce qui vous fait donc croire que nous l'ignorons ? » lui demanda-t-il avant de sortir.

Ce fut la Surprise Numéro Un.

Newman lui expliqua. Il sourit et secoua tristement la tête. « C'est chaque fois pareil. Les gens ne se soucient même pas de comprendre le monde qui les entoure. Écoutez, fiston, c'est quoi un robot pour vous ?

— Euh ? fit Morey.

— Je veux dire : comment croyez-vous qu'il fonctionne ? Vous pensez que c'est une espèce d'homme avec une peau d'acier et des câbles à la place des nerfs ?

— Non... Je veux dire : c'est une machine, évidemment. Ça n'est pas *humain*. »

Le visage de Newman s'illumina.

« Parfait ! C'est une machine. Ça n'a ni chair, ni sang, ni entrailles. Ça n'a pas de cerveau non plus. Oh, bien sûr... », il leva la main, « les

robots sont dotés d'une certaine intelligence. Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Mais une machine électronique pensante, Mr. Fry, occupe presque autant d'espace que la maison où vous habitez. Il le faut. Les robots n'emportent pas leur cerveau avec eux : ils sont trop lourds et trop volumineux.

— Mais alors, comment pensent-ils ?

— Avec leurs cerveaux, bien entendu.

— Mais vous venez juste de dire...

— J'ai seulement dit qu'ils ne les *emportaient pas* avec eux. Tous les robots sont constamment en rapport radio avec le Contrôle principal par leurs circuits C.I.R., les Circuits Inter-Robots. Le Contrôle principal répond et les robots agissent.

— Je vois, fit Morey. C'est très intéressant mais...

— Vous ne voyez toujours pas, dit Newman. Je vais vous expliquer. Les robots reçoivent leurs informations du Contrôle principal, mais celui-ci reçoit nécessairement des informations des robots, comprenez-vous ?

— Oh ! » fit Morey. Puis il ajouta, un ton plus haut : « Oui, vous voulez dire que mes robots ont... »

Les mots lui échappaient.

Newman hocha la tête d'un air satisfait.

« C'est ainsi que toutes les informations de ce genre nous parviennent. Voyez-vous, Mr. Fry, si vous n'étiez pas venu aujourd'hui, nous vous aurions probablement envoyé chercher sous peu. »

Ce fut la Surprise Numéro Deux. Morey la supporta courageusement. Après tout, se dit-il, ça ne changeait rien à rien.

« Quoi qu'il en soit, monsieur, dit-il, je suis là. Et je suis venu de ma propre volonté. Je me suis servi de mes robots pour consommer mes propres quotas de rationnement et...

— Sans nul doute, approuva Newman.

— Et je suis prêt à signer des aveux à cet effet quand vous l'exigerez. J'ignore quelle sera ma punition mais je l'accepterai. Je suis coupable et je le reconnais. »

Newman le regarda avec des yeux immenses.

« Coupable ? répéta-t-il. Une punition ? »

Surpris, Morey hésita.

« Eh bien... oui. Je ne nie rien.

— Punition ! » répéta encore Newman d'un ton rêveur.

Et il se mit à rire. En vérité, se dit Morey, il riait vraiment trop fort. Rien ne prêtait à rire dans la situation où il se trouvait. Encore que, se dit-il, toute cette situation fût en train de devenir totalement incompréhensible.

Newman essuya ses larmes.

« Désolé, mais c'était plus fort que moi. Des punitions pour ça ! Écoutez, Mr. Fry, laissez-moi vous rassurer à ce sujet. À votre place, je ne m'attendrais à aucun châtement. Dès que les premiers rapports concernant ce que vous aviez fait avec vos robots nous sont parvenus, nous vous avons fait surveiller par une équipe spéciale et nous avons adressé un rapport au quartier général. Nous y avons ajouté certaines... euh... recommandations et, ma foi, je dirai brièvement que nous avons reçu hier les réponses que nous attendions.

« Mr. Fry, le Bureau national de Rationnement a été particulièrement heureux d'apprendre votre contribution au problème de la distribution. En attendant une étude ultérieure, un premier programme d'essai a été adopté afin que des unités de robots-consommateurs soient mises en œuvre dans tout le pays, et ce selon votre programme. Punition, Mr. Fry ? Mais vous êtes un héros ! »

Mais un héros avait des responsabilités. On fit rapidement comprendre à Morey quelles étaient les siennes. On lui accorda la permission de retourner auprès de Cherry pour la rassurer, de faire une parade triomphale dans son vieux bureau, puis on l'expédia à Washington pour interrogatoire. Lorsqu'il arriva, le Bureau national de Rationnement était plongé dans une activité frénétique.

« C'est le travail le plus important que nous ayons jamais accompli, lui dit un haut fonctionnaire. Je ne serais pas surpris, d'ailleurs, que ce soit le dernier ! Oui, nous avons bel et bien l'intention de nous mettre à la retraite et pour ça il faut que tout marche bien !

— Si je puis faire quelque chose pour vous aider, fit Morey, hésitant.

— Mais vous l'avez déjà fait, Mr. Fry. Vous nous avez donné l'impulsion qui nous manquait. Voyez-vous, elle était à notre portée, mais c'est toujours l'histoire de l'arbre qui cache la forêt, si vous voyez ce que je veux dire. Écoutez, la rhétorique n'est pas mon fort mais ce qui se passe en ce moment est la plus formidable aventure que l'humanité ait vécue depuis des siècles, et je ne trouve pas mes mots. Permettez-moi de vous montrer ce que nous avons fait. »

Morey fit le tour des lieux en compagnie de divers autres fonctionnaires du Bureau de Rationnement et de personnages dont il avait lu les noms dans de nombreux journaux.

« C'est un cycle fermé, comprenez-vous », lui dit-on alors qu'ils se trouvaient devant une salle où des robots-consommateurs s'activaient sur un chargement de chaussures. « Rien n'est perdu en permanence. Si vous désirez une voiture, vous aurez une des plus récentes et des meilleures. Sinon, c'est un robot qui conduira votre voiture jusqu'à ce qu'elle puisse être retournée pour qu'on en construise une autre l'année suivante. Nous ne perdons pas les métaux – ils sont récupérés.

Ce que nous perdons, c'est un peu d'énergie et de travail. Le soleil et l'atome nous donnent toute l'énergie dont nous pouvons avoir besoin, et le robot le travail. Ce qui s'applique, bien entendu, à tous les produits.

— Mais que viennent faire les robots ? demanda Morey.

— Je vous demande pardon ? » demanda d'un air perplexe un personnage qui comptait parmi les plus importants du pays.

Un instant, Morey se trouva très embarrassé. Son analyse l'avait conditionné contre le gaspillage et il se trouvait à l'évidence devant un acte manifeste de destruction de biens, quel que fût le jargon scientifique employé pour définir cela.

« Si le consommateur utilise les choses à seule fin de les utiliser », dit-il d'un ton incertain, conscient du danger qu'il courait, « nous pourrions aussi bien nous servir de machines à user plutôt que de robots. Après tout, pourquoi les *gaspiller* ainsi ? »

Tous se regardèrent d'un air peiné.

« Mais c'est précisément ce que *vous* avez fait, fit remarquer quelqu'un avec un accent vaguement menaçant.

— Ah, non ! protesta Morey. Je leur ai adjoint des circuits de satisfaction. C'est un peu mon métier, vous comprenez. Des circuits réglables, bien sûr...

— Des circuits de satisfaction ? Réglables ?

— Eh bien, oui. Si le robot ne tire aucune satisfaction du fait d'utiliser les choses...

— Mais c'est absurde ! Les robots ne sont pas humains ! Comment vous arrangez-vous pour qu'ils éprouvent de la satisfaction ? Et avec un réglage en prime ! »

Morey s'expliqua. C'était hautement technique et il lui fallut de grandes feuilles de papier pour tracer des diagrammes particulièrement compliqués. Mais il y avait dans le groupe des gens qui s'y connaissaient et ils se montrèrent vite plus excités qu'auparavant.

En pleine extase scientifique, l'un d'eux s'écria : « Merveilleux ! Cela tient compte de tous les arguments, aussi bien moraux, que légaux ou psychologiques !

— Mais lesquels ? demanda l'homme du Bureau national. Et comment ?

— Expliquez-lui, Mr. Fry. »

Morey essaya sans y parvenir. Cependant, il pouvait leur *montrer* comment fonctionnait son principe. Le labo du Bureau national fut alors mis à sa disposition, avec un nombre d'assistants bien supérieur à celui qu'il avait eu sous ses ordres, et ils construisirent des circuits de satisfaction pour une équipe de robots qui travaillaient dans une usine de chapeaux.

Morey put alors faire sa démonstration. Les robots confectionnaient des chapeaux de tous les modèles. À la fin de la journée, il régla les circuits et les robots se mirent à essayer les chapeaux, à se quereller à leur propos, arrivant chacun triomphalement avec des modèles de plus en plus variés et de plus en plus grands. Bien sûr, on ne lisait pas le moindre plaisir, la moindre fierté sur leurs visages de métal, mais tout était évident dans la *manière* qu'ils avaient de porter les chapeaux, dans leur attitude de possession agressive... et dans leur travail de plus en plus rapide, intense et *fervent* pour produire encore plus de chapeaux... qu'ils devraient porter.

« Vous voyez ? s'écria un ingénieur, ravi. On peut les régler de façon qu'ils aient *envie* de porter des chapeaux, pour qu'ils leur aillent et qu'ils les usent jusqu'à ce qu'ils tombent en charpie. Et ils ne font pas cela uniquement pour les porter : les chapeaux sont un *stimulant* pour eux !

— Mais comment pourrions-nous continuer à produire des chapeaux, encore et toujours des chapeaux ? » demanda l'homme du Bureau de Rationnement d'un air perplexe. « La civilisation ne repose pas que sur les chapeaux.

— Mais, dit modestement Morey, là est la beauté de la chose. Regardez. »

Des robots-livreurs venaient d'arriver avec des bataillons de gants et il modifia les réglages du circuit. Les robots de la manufacture de chapeaux se portèrent alors sur les gants avec la même passion qu'ils avaient manifestée à l'égard des chapeaux.

« Et cela peut s'adapter à tout ce que nous – ou les robots – produisons, commenta Morey. Depuis les épingles jusqu'aux yachts. Mais le point essentiel est que la demande peut être ajustée en fonction de la pléthore dans les diverses industries et que les robots montrent leur appréciation en travaillant plus intensément. » Il hésita. « C'est ce que j'ai fait pour mes robots-serviteurs. C'est une question de feed-back, voyez-vous. La satisfaction engendre le travail – et un travail *amélioré* –, ce qui signifie plus de produits, qu'ils pourront être amenés à désirer, ce qui signifie incitation au travail, et ainsi de suite...

— Un cycle fermé », murmura l'homme du Bureau de Rationnement, admiratif. « Un cycle *vraiment* fermé ! »

Et ainsi les lois inexorables de l'offre et de la demande étaient-elles répétées. L'humanité n'était plus entravée par un approvisionnement inadéquat ou noyée par la surproduction. C'était tout ce dont le genre humain avait besoin. Tout ce dont la société n'avait pas besoin passait dans la panse insatiable – et réglable – du robot. Rien n'était gaspillé.

Car un pipeline avait deux extrémités.

On remercia Morey, on le complimenta, on le récompensa, il eut droit à une parade en ville et on le renvoya chez lui en avion. Le Bureau de Rationnement s'était liquidé.

Cherry l'attendait à l'aéroport. Tout au long du trajet jusqu'à la maison, ils ne cessèrent de bavarder.

Dans leur living, ils mirent un dernier point au baiser qu'ils avaient commencé. C'est alors que Cherry éclata de rire.

« Est-ce que je t'ai dit que c'est fini avec Bradmoor ? dit Morey. À partir de maintenant, je suis conseiller auprès du Bureau. *Et*, ajouta-t-il en ménageant ses effets, je suis aussi dès à présent Classe Huit !

— Seigneur ! » s'exclama Cherry avec une telle adoration que Morey fut ramené à un peu plus d'honnêteté et ajouta :

« Évidemment, si ce qu'ils disent à Washington est vrai, les Classes ne signifieront plus grand-chose très bientôt. Mais c'est quand même une distinction.

— Certainement. Tu te rends compte, papa n'est que Classe Huit et il est juge depuis je ne sais combien d'années. »

Morey plissa les lèvres.

« Tout le monde ne peut pas avoir autant de chance, commenta-t-il, généreusement. Bien sûr, les Classes auront encore une certaine importance. Un Classe Un aura tant à consommer dans l'année, un Classe Deux un petit peu moins, et ainsi de suite. Mais dans chaque Classe, chacun aura l'aide des robots, tu comprends, pour consommer. Tel que ça se présente, des robots fac-similés vont...

— Je sais, chéri ! le coupa Cherry. Chaque famille aura droit à un duplicata robot de chaque membre de la famille.

— Oh ! fit Morey, un peu ennuyé. Comment sais-tu cela ?

— Les nôtres sont arrivés hier. Le représentant du Bureau a dit que nous étions parmi les premiers – parce que c'était ton idée, bien sûr. Ils n'ont pas encore été activés. Je les ai laissés dans la Chambre Verte. Tu veux les voir ?

— Mais bien sûr ! » s'exclama Morey avec ardeur.

Il se précipita sur les pas de Cherry, anxieux de contempler le résultat final de ses recherches. Les robots étaient là, immobiles comme des statues, attendant d'être activés pour vaquer à leurs tâches.

« Le tien est plutôt joli, dit-il galamment. Mais... est-ce que celui-là c'est moi ? »

Il inspecta le visage de chrome de la machine d'un air soupçonneux.

« Plus ou moins, à ce qu'a dit l'homme du Bureau, fit Cherry. Mais tu ne remarques rien d'autre ? »

Morey se pencha un peu plus en avant pour examiner minutieusement le robot.

« Ma foi non... Il louche un peu, on dirait, et ça ne me plaît pas tellement. Mais... Oh ! tu veux dire ça ! »

Il venait de découvrir un robot plus petit, à demi dissimulé entre les deux. Il ne faisait pas plus de soixante centimètres de haut, il avait une grosse tête, un ventre rond, des petits bras. En fait, se dit Morey, il ressemble vraiment à...

« Mon Dieu ! » Il se retourna, ébahi. « Tu veux dire que...

— Eh ! oui », fit Cherry, en rougissant légèrement.

Morey la prit entre ses bras.

« Chérie ! Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? »

C.M. KORNBLUTH

***Le moindre
des fléaux***

Traduit de l'américain par Michel Deutsch

DENOËL

Titre original :

TWO DOOMS

© by Mercury Press, Inc., 1958 – by Condé Nast Publ., 1972

Et pour la traduction française :

© Nouvelles Editions Opta, 1963

(paru dans *Fiction*, n° 111, février 1963)

© by Editions Denoël, 1984

19, rue de l'Université, Paris 7^e

ISBN 2-207-34007-4

L'AUTEUR

CYRIL M. KORNBLUTH (le M. est l'initiale du prénom de sa femme Mary) est né à New York en 1923. Il fait partie, comme Frederik Pohl, James Blish, Isaac Asimov et bien d'autres, du célèbre groupe de fans des Futurians. Dès l'âge de quinze ans, il écrit énormément, utilisant jusqu'à dix-huit pseudonymes. Il fait ses études à l'université de Chicago, sert dans l'infanterie pendant la Seconde Guerre mondiale, où il participe à la campagne des Ardennes. Libéré, il entame une carrière journalistique à l'agence Trans-Radio Press de Chicago, poste qu'il quittera en 1951 pour se remettre à écrire à plein temps.

Auteur de plusieurs romans sous sa seule signature (Le Syndic), Kornbluth a aussi écrit en collaboration avec Frederik Pohl (Planète à gogos, grand classique de la S.-F. satirique) et avec Judith Merrill (sous le pseudonyme de Cyril Judd). Mais c'est dans le domaine de la nouvelle qu'il a donné le meilleur d'une œuvre marquée par la noirceur et l'ironie la plus cinglante. Kornbluth fut terrassé par une crise cardiaque sur un quai de gare, en 1958, à l'âge de trente-cinq ans.

*Pourquoi aurions-nous la délicatesse de
laisser un arrogant morceau de chair
nous menacer, et se constituer à la fois
notre juge et notre bourreau ?
Shakespeare, Cymbeline*

1.

On était en mai. Il s'en fallait de cinq semaines que ce ne fût l'été, mais la chaleur était de jour en jour plus insupportable sous les toits de tôle ondulée des installations de Los Alamos où se poursuivaient les recherches dans le cadre du projet Manhattan. Depuis neuf mois qu'il se trouvait dans ce désert, le Dr Edward Royland avait fondu de huit kilos. Et il était pourtant déjà du genre maigrichon. Chaque après-midi, regardant la colonne de mercure du thermomètre grimper lentement vers son maximum, il se demandait s'il n'avait pas commis une erreur qu'il regretterait le reste de sa vie en acceptant de travailler dans ce laboratoire plutôt que de laisser le bureau de recrutement disposer librement de sa carcasse. De Saïpan à Bruxelles, ses camarades de l'université de Chicago collectionnaient médailles et blessures prestigieuses. Un de ses anciens condisciples, un mathématicien de tout premier plan nommé Hatfield, ne s'occuperait plus jamais de mathématiques : il était tombé en flammes au-dessus de Lille lors d'une sortie de la 8^e escadrille de l'U.S. Air Force.

« Et toi, papa, qu'est-ce que tu faisais pendant la guerre ?

— C'est un peu difficile à expliquer, mes petits. Il y avait cet absurde projet de bombe atomique qui n'a jamais rien donné et ils ont envoyé une foule de types dans cet endroit épouvantable du Nouveau-Mexique. On mettait sur pied des tas d'hypothèses, on faisait des calculs, on tripotait de l'uranium et un certain nombre d'entre nous ont eu des brûlures radioactives. Et puis la guerre a fini et on nous a réexpédiés chez nous. »

La perspective d'avoir à fournir ce genre de réponse ne réjouissait pas Edward Royland. La chaleur lui irritait les aisselles tandis qu'il attendait avec impatience que la section « Calculs » lui fit parvenir les résultats chiffrés relatifs à la Phase 56c, pour employer le puéril nom de code que l'on avait attribué au problème du Temps d'Assemblage des Éléments. La Phase 56c était le domaine personnel de Royland. Il avait pour supérieur Rotschmidt, qui dirigeait le PROGRAMME III (armes nouvelles) et qui dépendait directement lui-même du grand patron, Oppenheimer. De temps à autre surgissait un certain général Groves et, un jour, Royland avait aperçu par une fenêtre le vénérable Henry

Stimson, sous-secrétaire d'État à la Défense, arpentant à pas lents l'allée poussiéreuse, appuyé sur sa canne et entouré de toute une cohorte de jeunes officiers d'état-major. C'était là tout ce que Royland avait jamais vu de la guerre.

Le laboratoire ! Le mot avait évoqué en lui l'idée prometteuse et rafraîchissante d'un travail intense, sans doute, mais tranquille. Or, tous les matins à sept heures, le « sifflet d'Oppie » le jetait au bas du lit qu'il occupait dans un dortoir ; il devait se battre pour prendre sa douche et se raser au milieu d'une cohue de trente-sept autres célibataires parlant huit langues différentes, avalait rapidement un mauvais petit déjeuner à la cafétéria et gagnait son « bureau » dans la zone interdite que protégeait un réseau de barbelés – un box cloisonné, plus petit, plus chaud et plus bruyant que les autres, où le vacarme des conversations, des machines à écrire et des machines à calculer le submergeait.

Dans ces conditions, il ne pouvait pas faire du bon travail, se disait-il. En outre, se voir strictement limité à la Phase 56c ne lui plaisait guère. Mais sous doute avait-il plus de chance que le malheureux Hatfield !

Les conditions... Elles impliquaient de bien étranges méthodes de travail ! Au lieu de disposer d'un analyseur différentiel digne de ce nom, il fallait se contenter d'une marée humaine de jeunes filles qui pianotaient sur des machines à calculer de bureau en hurlant : « Banzai ! » De vulgaires machines à additionner qu'elles surchargeaient d'équations différentielles ! Royland songeait avec envie à la colossale, à l'admirable calculatrice analogique de Conant, au MIT. C'était sans doute le mystérieux « Laboratoire Radiations » qui s'en servait. Royland suspectait celui-ci de ne pas avoir plus affaire avec les radiations que la section « Projet Manhattan » avec Manhattan. Et l'on prétendait que le monde allait trembler sur sa base lors de la mise en service imminente d'une nouvelle machine auprès de laquelle l'engin du MIT lui-même ferait figure d'antiquité – un instrument à numération binaire, bourré de tubes et de relais fonctionnant à la vitesse de l'éclair et qui remplaçaient les cames et leurs tranquilles révolutions, les tiges délicates, les élégants tracés de la machine de Conant. Cela ne lui plairait pas, songeait Royland ; cela lui plairait encore moins que les petites secrétaires rejetant les mèches de cheveux qui retombaient sur leur front baigné de sueur sans cesser de faire cliqueter les touches.

Royland essuya son propre front à l'aide d'un mouchoir trempé et consulta tour à tour sa montre et le thermomètre. 17 h 15, disait la première ; 39° 2, annonçait le second.

Il pensa vaguement à abandonner, à commettre ce qu'il fallait d'erreurs pour être congédié et remis à la disposition de l'autorité

militaire. Mais non : il fallait qu'il songeât à sa carrière d'après-guerre. Pourtant, Teller, une des huiles du projet, n'y avait pas été par quatre chemins, lui : il avait tant et si bien divagué dans son travail que Oppenheimer l'avait laissé partir. À présent, il travaillait à Berkeley avec Lawrence sur quelque chose qui, d'après les bruits qui couraient, avait déjà englouti deux cent cinquante millions de dollars.

Une jeune fille en kaki entra après avoir frappé à la porte. « De la part de la section Calculs. Si vous voulez bien collationner et signer... » Royland compta les douze pages du document, parapha le bon de décharge et se plongeait pendant une demi-heure dans la lecture des feuillets couverts d'équations.

Quand il se renversa en arrière contre le dossier de sa chaise, la sueur lui coulait dans les yeux. Mais il ne s'en apercevait pas. Pas plus qu'il ne s'apercevait du léger tremblement qui agitait ses mains. La Phase 56c était arrivée à son terme. Finie. Réglée. Liquidée. Mission remplie avec succès. Il avait la réponse à la question posée : Peut-on assembler une masse critique de lingots d'uranium 235 en un temps physiquement admissible ?

La réponse était : Oui.

Royland n'était ni un Wheatstone ni un Kelvin ; c'était un théoricien. Il aimait les chiffres pour eux-mêmes et ne se passionnait pas pour les montages électriques, les plaques de mica, les bouts de graphite qui donneraient chair au verdict des chiffres, le transformeraient en un prodige technique. Néanmoins, il était immédiatement capable d'imaginer la bombe atomique efficace à laquelle la Phase 56c ouvrait la voie. On dispose de tant de microsecondes pour obtenir la masse critique sans que la matière fissile se vaporise ; on les utilise pour réunir les charges auxiliaires ; la méthode économise des tas de microsecondes et cela ne peut pratiquement pas rater. Ensuite, c'est le Grand Boum.

Le sifflet d'Oppie retentit : c'était l'heure de la fermeture des bureaux. Il devrait évidemment aller dire ça à Rotschmidt qui lui enverrait probablement de grandes claques dans le dos et sortirait la longue bouteille de Bols des grandes occasions. Après quoi, Rotschmidt se rendrait auprès d'Oppenheimer. Avant le coucher du soleil, le projet serait modifié. Le PROGRAMME I, le PROGRAMME II, le PROGRAMME IV et le PROGRAMME V seraient supprimés et tous ceux qui y avaient travaillé seraient affectés au PROGRAMME III. Celui qui avait payé ! Une fièvre nouvelle animerait l'entreprise. Il y avait trois mois que l'on s'enlisait. La Phase 56c était la première bonne nouvelle depuis ce laps de temps. Ce n'avait été qu'impasse sur impasse. Lors de sa dernière inspection, le général Groves avait affiché une mine sinistre et pessimiste.

Les tiroirs claquaient dans le bâtiment surchauffé ; des portes se

fermaient à grand bruit ; dans le couloir, quelqu'un éclata d'un rire tendu. « ... *aber was kann Man tun ?* » lança une voix impatiente. « À quoi vas-tu donc penser, pauvre imbécile ! » murmura Royland.

Mais il le savait bien – il pensait au Grand Boum, au Grand Boum dévastateur, à la torture. La torture judiciaire d'antan, d'une si inconcevable cruauté en fonction des critères d'aujourd'hui – corps écartelés, broyés, brûlés, doigts et jambes enfoncés d'éclisses... Et pourtant, l'antique question prenait soin de ne pas attenter à l'intégrité de la part la plus sensible de l'être, les organes génitaux, quoique leur mutilation, voire la menace de leur mutilation, eût rapidement mené à de copieuses confessions. Il fallait être plus ou moins fou pour martyriser quelqu'un de la sorte : un homme sain d'esprit n'eût même pas songé à ce que ce fût possible.

Un MP portant les galons de caporal entrebâilla la porte de Royland.

« C'est l'heure, professeur !

— D'accord. »

Machinalement, Royland ferma ses tiroirs et ses classeurs à clé, verrouilla la fenêtre et déposa sa corbeille à papiers dans le couloir. Sa porte se referma avec un déclic. Une journée de plus, un dollar de plus.

Peut-être le projet Manhattan tout entier était-il en pleine débâcle. Il arrivait de temps en temps qu'ils en liquident un. La bourde colossale de Berkeley en avait administré la preuve. Et il manquait deux physiciens, à présent, dans son dortoir ; leurs alcôves demeuraient vides depuis qu'ils avaient été affectés à des recherches sur les sous-marins sous l'égide du MIT. Groves n'avait pas eu l'air du tout content la dernière fois qu'il était venu ; comment cela réagit-il, un général ? Un sursis de trois mois, et puis... le couperet ? Peut-être que Stimson perdrait patience et couperait les crédits placés à fonds perdus, supprimerait purement la section de recherches ?

Peut-être que Roosevelt dirait, lors d'une réunion de cabinet : « À propos, Henry, qu'est-il donc advenu de... », et ce serait la fin si le secrétaire d'État à la Défense pouvait seulement répondre : « Les savants font preuve d'optimisme quant au succès final, monsieur le Président, mais il ne semble pas que, jusqu'à maintenant, quelque chose de concret... »

Royland franchit les barbelés de la zone de sécurité sous le regard scrutateur d'un lieutenant de la Military Police et s'engagea le long de la rue bordée de baraquements qui menait au parc automobile de la compagnie d'entretien. Il voulait prendre une jeep ; il voulait rouler longtemps dans le désert à l'heure du crépuscule ; il voulait manger des *frijoles* et des aubergines en compagnie de son vieil ami Charles Miller Nahataspe, l'homme-médecine de la réserve hopi dont le

territoire était voisin. L'anthropologie était le dada de Royland ; il avait envie de s'enivrer un peu d'anthropologie dans l'espoir que cela lui éclaircirait les idées.

2.

Nahataspe l'accueillit avec hospitalité dans sa hutte. Les milliers de rides qui lui creusaient le visage étaient autant de sourires. « Vous voulez que je joue les informateurs à votre intention ? » demanda-t-il avec humour. Il avait été à Carlisle aux alentours de 1880 et, depuis, il ne prenait plus l'homme blanc au sérieux ; il admettait que la physique était amusante mais l'anthropologie culturelle était pour lui une inépuisable source de plaisanteries.

« Qu'y a-t-il pour votre service, mon cher Edward ? Avez-vous envie d'une bonne histoire bien scandaleuse sur l'homosexualité institutionnelle chez les tribus hopi ? D'une grillade de chien pour dîner ? Asseyez-vous donc sur la couverture.

— Que sont devenues vos chaises ? Et ce drôle de portrait de McKinley ? Et... et tout le reste ? »

À part les marmites qui bouillaient sur le foyer de pierres, la hutte était en effet totalement nue.

« Oh ! » répondit l'Indien avec insouciance, « je me suis débarrassé de tout cela. On finit par se lasser des choses. »

Royland avait l'impression de comprendre ce que voulait dire Nahataspe : celui-ci croyait à sa fin prochaine et les Hopi ne tiennent pas à être encombrés de possessions terrestres à l'heure de leur mort. Mais la courtoisie interdisait que l'on abordât ce sujet de conversation.

Le vieil homme dévisagea son hôte :

« Bah ! Vous, vous pouvez parler. Ne vous gênez pas.

— Ça ne va pas ? s'enquit timidement Royland.

— Ça va terriblement mal. Il y a un serpent qui me dévore le foie. Il s'y est installé et il le mange. Mais vous-même, vous avez rudement mauvaise mine. »

Le conditionnement au secret, durement appris, joua et Royland éluda la question.

« Vous ne pensez pas à un serpent au sens littéral du terme, n'est-ce pas, Charles ?

— Bien sûr que si ! » Nahataspe se versa une écuelle de ragoût fumant et souffla dessus. « Que voulez-vous qu'un innocent enfant de la nature sache des bactéries, des virus, des toxines et des néoplasmes ? Que voulez-vous que je sache de la médecine casse-ciel ? »

Royland lui décocha un regard acéré : l'air un peu narquois,

l'Indien était en train de manger.

« Avez-vous eu vent de rumeurs sur cette médecine casse-ciel ? »

— Pas des rumeurs, Edward. Des rêves. » Du menton, il désigna la direction du laboratoire. « Vous ne devriez pas tant rêver, là-bas. Il y a des rêves qui s'échappent. »

Royland, sans répondre, prit à son tour un peu de ragoût. C'était bon, bien meilleur que ce que l'on vous donnait à la cafétéria et il n'avait aucun besoin de s'interroger sur l'origine de la viande qui cuisait dans la marmite...

« Ce ne sont que des gamineries, Edward », dit le Hopi d'une voix consolante. « Nous avons une triste histoire dans les légendes de chez nous : celle d'un crapaud à cornes qui avait mangé de l'astragale et se prenait pour le Dieu du Ciel. Il se mit en colère et essaya de casser le ciel. Comme il n'y parvint pas, il alla se cacher au fond de son trou, tellement il avait honte de rencontrer les autres animaux face à face, et il mourut. Mais les autres ne surent jamais qu'il avait tenté de casser le ciel ! »

Sans réfléchir, Royland demanda : « Vous n'avez pas d'histoires à propos de quelqu'un qui a réussi à casser le ciel ? »

Ses mains tremblaient à nouveau et il y avait presque une touche d'hystérie dans sa voix. Oppie et toute la bande allaient casser le ciel, flanquer un coup de pied dans les parties vives de l'humanité, libérer un monstre avide de proies qui rôderait nuit et jour, se posterait à l'affût derrière toutes les fenêtres et il n'y aurait pas un homme sain d'esprit de par le monde qui ne vivrait dans la terreur, qui n'aurait mortellement peur pour sa propre vie et pour la vie de ses frères de race. Avec la Phase 56c, c'était réglé comme du papier à musique ! Bravo, Royland : tu as bien mérité ton dollar quotidien !

D'un geste décidé, le vieil Indien repoussa son écuelle.

« Selon un de nos proverbes, dit-il, il n'y a qu'un bon Visage Pâle : celui qui est mort. Mais je ferai une exception pour vous, Edward. J'ai quelque chose en provenance du Mexique qui vous fera du bien. Je n'aime pas voir mes amis se ronger comme cela.

— Du peyotl ? J'ai déjà essayé. Voir des lumières de couleurs ne me fera aucun bien. Merci quand même.

— Il ne s'agit pas de peyotl, mais de la Nourriture du Dieu. Moi, je ne la prendrais pas sans m'y être préparé pendant un mois, sinon les Dieux me prendraient au filet. Ceux de ma race ont des yeux qui voient clair, en effet, alors que vous, votre vue est confuse. » Tout en parlant, il fouillait dans un coffre d'osier tressé dont les mailles étaient obturées par de l'argile. « La Nourriture du Dieu vous éclaircira un tout petit peu la vue », continua-t-il en s'approchant de Royland avec un plat couvert. « Aussi, vous n'avez rien à craindre. »

Cette fois encore, Royland se dit qu'il discernait le sens des propos

de Nahataspe. Une des plaisanteries classiques du vieil Indien consistait à prétendre que les petits Hopi comprenaient la relativité einsteinienne dès qu'ils étaient en âge de parler – et il y avait du vrai dans cette assertion : la langue des Hopi (comme leur pensée) ignorait les conjugaisons verbales et n'avait par conséquent pas de concept pour le temps considéré comme entité ; elle n'avait rien de semblable au rapport sujet-prédicat du discours indo-européen, donc pas de métaphysique toute faite de la cause et de l'effet. Pour l'esprit hopi, tout était figé dans une seule et vaste relation, une structure cristalline de l'espace-temps dans le cadre de laquelle l'événement existait tout simplement parce qu'il existait. C'était là ce que les frères de Nahataspe baptisaient la « vision claire ». Toutefois, Royland estimait que lui-même et n'importe lequel de ses confrères physiciens avaient une vision tout aussi claire lorsqu'ils s'attaquaient à un problème quadridimensionnel et qu'il fallait opérer avec quatre variables, trois pour l'espace et une pour le temps.

Glisser cette remarque eût suffi pour faire tourner court la plaisanterie du Hopi, mais, bien sûr, Royland se garda de le faire. Il goûterait sa médecine qui lui ferait tourner la tête, lui donnerait peut-être des coliques et puis il regagnerait son bureau avec son problème non réglé à résoudre : boum ou pas boum...

Nahataspe se mit à murmurer une mélopée en hopi et tendit en travers de la porte un linge loqueteux qui déroba aux regards les derniers feux du couchant, les ultimes rayons que le soleil dardait encore sur le désert et qui coloraient de rose les demeures de brique du village. Il fallut une minute à Royland pour s'habituer à l'éclat vacillant du foyer au-dessus duquel on apercevait un carré de ciel indigo. À présent, l'homme-médecine s'était mis à « danser » : le corps plié en deux, il tournait autour de la hutte en traînant les pieds, le plat tendu devant lui à bout de bras. Sans interrompre le rythme de sa mélopée, il lança à Royland : « Buvez un peu d'eau chaude. » Le physicien s'empara d'un des pots qui chauffaient sur le four et obéit. Jusque-là, le rituel était identique à celui du peyotl. Mais il se sentait plus calme.

Nahataspe émit un long cri rauque. « Excusez-moi, Edward », ajouta-t-il. Le buste ployé, il souleva alors le couvercle du plat avec un geste de maître d'hôtel. C'était donc cela, la Nourriture du Dieu ? De malheureux champignons noirs, desséchés et tout ridés ? « Avalez et buvez de l'eau chaude pour faire descendre. »

Royland s'exécuta. L'Indien reprit sa danse et son chant.

Toujours la même chose, songea l'homme blanc avec amertume : un peu d'auto-hypnotisme ! Plonge-toi dans le pseudo-sommeil et oublie la Phase 56c, si tu en es capable. Il voyait l'innommable horreur, à présent, une infernale boule de feu planant dans le ciel de

Munich, peut-être, ou de Cologne, ou de Tokyo, ou de Nara. Des gens carbonisés, la pierre des cathédrales qui fondait, les colossaux Bouddhas de bronze qui ruisselaient comme de l'eau ; la coulée du métal incandescent atteignait les chevilles d'un prêtre qui, les pieds rongés, tombait la tête la première dans la masse en fusion. Les rayons gamma étaient invisibles mais présents, indiscernable neige accomplissant l'impensable ignominie, brûlant implacablement les sexes – les sexes des hommes comme ceux des femmes –, détruisant à la source combien d'existences ? La Phase 56c pouvait éteindre, comme on souffle une chandelle, une famille de Bach, cinq générations de Bernouilli, faire en sorte que n'ait jamais lieu la grande rencontre d'Huxley et de Darwin.

La boule de feu planait haut dans le ciel, menaçante, pourpre, vermeille, frangée de vert...

Les champignons commencent à agir, pensa confusément Royland. Il voyait réellement la chose.

Nahataspe cheminait à travers la boule de feu. Comme la dernière fois. Comme la fois d'avant. Une impression de déjà vu, extraordinairement forte, plus forte que cela n'avait jamais été le cas, l'envahit. Il savait que tout cela lui était déjà arrivé antérieurement et il n'ignorait rien de ce qui allait se passer maintenant. C'était sur le bout de sa langue, comme on dit...

Les boules de feu commencèrent à tourner autour de lui et toute son énergie, soudain, l'abandonna. Il se sentait plus léger qu'une plume ; un souffle aurait pu l'emporter, le précipiter comme un grain de suie au milieu du cercle de flammes qui l'assiégeait. Et cela, ce n'était pas normal. Il basculait hors du monde. Rassemblant ce qui lui restait de force, il gémit d'une voix rauque : « Au secours, Charlie... »

Tandis qu'il glissait, une partie de son esprit se rendait compte que le vieil Indien le traînait hors de la hutte en hurlant : « Il fallait me dire que vous voyez au travers de la fumée ! Vous avez la vision claire ! Je ne savais pas. Je ne sav... »

Puis Royland sombra dans un abîme de ténèbres et de silence.

3.

Quand il se réveilla, il se sentait malade et un peu ivre. C'était le matin. Il n'y avait pas trace de Nahataspe. Soit ! Si le vieil Hopi n'avait pas téléphoné au Laboratoire, des jeeps devaient être en train de sillonner le désert à sa recherche et, dans les services de la Sécurité et du Personnel, ce devait être une véritable tornade ! Il en subirait quelques éclaboussures au retour mais la nouvelle du succès qu'il apporterait lui permettrait de passer au travers de l'orage.

Brusquement, il remarqua qu'il ne restait plus rien dans la hutte des maigres biens de Nahataspe ; même le rideau qui fermait la porte n'était plus là. Son cœur se serra : le vieux serait-il mort pendant la nuit ? Il sortit en titubant, s'attendant au spectacle d'un bûcher funéraire entouré d'une foule de pleureuses : il ne vit rien d'autre que les mesures de brique, désertes et inondées de soleil. Il ne se rappelait pas qu'il y eût une si luxuriante floraison d'herbes folles dans l'unique rue du village. Il ne distinguait aucune trace de pneus et, à l'endroit où il avait arrêté sa jeep, se dressait, altière, une haute végétation intacte.

Grands étaient les pouvoirs de la Nourriture du Dieu ! Royland se passa une main hésitante sur les joues. Il n'avait pas de barbe.

Il regarda autour de lui avec intensité, s'efforçant d'appréhender le plus de détails possible. La hutte elle-même n'excitait pas particulièrement son intérêt : comme elle était pratiquement identique à ce qu'elle avait toujours été, il en concluait qu'elle était immuable et éternelle. Mais, ailleurs, il percevait partout des signes de transformation. Les angles des bâtisses, vifs autrefois, étaient arrondis ; les poutres dépassant des toits étaient blanchies par des années innombrables d'exposition au soleil du désert : on aurait dit des os. L'encadrement de bois des fenêtres évoquant des meurtrières de forteresses, était désagrégé. La troisième demeure était maculée de traces charbonneuses et ses poutres faîtières étaient carbonisées.

Il s'approcha de l'édifice en murmurant entre ses dents : Au moins, la Phase 56c est réglée. Ce n'est plus l'affaire du vieux Rip van Winkle, maintenant. Ils m'identifieront grâce à mes empreintes digitales, je pense. Combien de temps ? Un an ? Dix ? Je me sens toujours le même.

La maison incendiée était un véritable abattoir. Des ossements humains y étaient entassés dans un coin. Pris de vertige, Royland s'appuya au chambranle ; transformé en charbon, celui-ci s'effrita, lui

noircissant la main. Il avait suffisamment de notions d'anthropologie pour constater que les crânes étaient des crânes d'indiens. Des hommes, des femmes, des enfants massacrés. Un monceau de cadavres... Qui peut bien tuer des Indiens ? Il n'y avait pas le moindre fragment de tissu ou de vêtement roussi. Qui dépouillait les Indiens et les assassinait ?

Les indices d'un incroyable carnage pullulaient dans toute la demeure. Du haut en bas, les murs portaient des traces de balles, des sillons profonds laissés par des baïonnettes – ou par des épées ? De l'autre côté de la pièce, un débris de métal luisait au milieu d'une cage thoracique. Royland s'avança en chancelant jusqu'au charnier, fouillant à plein bras parmi les ossements entassés. Quelque chose de tranchant, aussi acéré qu'une lame de rasoir, le coupa. Sans regarder ce que c'était, il saisit l'objet et s'en fut l'examiner dans la rue poussiéreuse, tournant le dos à la maison brûlée. C'était un fragment de sabre long d'une quinzaine de centimètres, parfaitement affûté et portant deux entailles. La lame était munie d'arêtes en saillie et de l'inévitable gouttière destinée à l'écoulement du sang. La courbure de l'arme ne laissait aucune place au doute : c'était un sabre de samouraï.

Quelque temps que ça ait pu prendre, la guerre était finie...

Le puits vers lequel il se rendit était rempli de poussière. C'est en contemplant ce puits à sec qu'il commença à avoir peur. Soudain, tout fut réel : Royland avait cessé d'être un observateur pour devenir un homme effrayé, un homme mourant de soif. Il fouilla une douzaine de maisons mais, à part un squelette d'enfant et deux caisses de munitions, il ne trouva rien de ce qu'il cherchait.

La seule chose qui restât était la route. C'était toujours la même piste, juste assez large pour permettre le passage d'une jeep ou d'une charrette indienne. Sous l'aiguillon de la panique, il avait envie de se mettre à courir mais il résista à la tentation. S'asseyant sur la margelle du puits, il se déchaussa pour effacer avec soin les plis de ses chaussettes. Puis, il remit ses chaussures en veillant à ne pas trop serrer les lacets, car ses pieds gonfleraient. Après une courte hésitation, il grimaça un sourire et choisit deux cailloux qu'il glissa dans sa bouche. « Patrouille des Castors, en avant... arche ! » dit-il. Et il s'engagea sur la route.

Oui, il avait soif. Bientôt, il aurait faim et il serait fatigué. Et alors ? D'ici cinq kilomètres, le chemin de terre rencontrait une route asphaltée. Là, il y aurait des voitures et il ferait de l'auto-stop. S'ils en avaient envie, ils pourraient toujours vérifier ses empreintes.

Ainsi, les Japonais s'étaient avancés jusqu'au Nouveau-Mexique ? Eh bien, songeait Royland, je n'aurais pas aimé être un Jap au moment de la riposte ! Quand on empiète sur leur territoire, les Américains deviennent des bêtes féroces. Il ne restait

vraisemblablement plus un Japonais vivant...

Tout en marchant, il commençait à mettre au point l'histoire qu'il raconterait. La phrase qui y revenait le plus fréquemment était : « Je ne sais pas. » Il leur dirait : « Je ne m'attends pas que vous croyiez : aussi, votre scepticisme ne me vexera pas. Écoutez simplement mon récit et gardez-le pour vous jusqu'à ce que le FBI ait vérifié mes empreintes. Je me nomme... » *Et cætera*.

C'était le milieu de la matinée. Bientôt, il atteindrait la grand-route. Son odorat, que la faim rendait plus subtil, captait une dizaine d'odeurs différentes que charriait le vent du désert : le parfum épicé de la sauge, une bouffée nauséabonde d'acétylène émanant d'un serpent à sonnettes qui dormait à l'ombre d'un rocher ; un instant, il perçut l'arôme âcre du goudron. Sans doute avait-on récemment refait un tronçon de route. Soudain, un effluve inattendu d'anhydride sulfureux, qui le fit tousser et cracher, l'obligeant à plonger le nez dans son mouchoir, noya toutes les autres odeurs. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Et d'où cela provenait-il ? Sans cesser d'avancer d'un pas lourd, Royland inspecta l'horizon. À l'ouest, il repéra un nuage de fumée ternissant légèrement le ciel. Il pouvait s'agir d'une petite agglomération ou d'une grosse usine. « De son temps » (ce ne fut pas sans mal qu'il formula ce concept), il n'y avait là ni ville ni usine.

Enfin, il arriva à la route. Elle avait été aménagée. Elle n'avait toujours que deux voies mais elle était régularisée à présent ; et rehaussée de cinq bons centimètres. Deux somptueux fossés la longeaient.

S'il avait eu une pièce de monnaie, il aurait joué à pile ou face mais, à Los Alamos, on pouvait passer des semaines sans dépenser un cent : l'Oncle Sam se chargeait de tout, depuis les Cigarettes jusqu'aux pierres tombales. Royland prit à gauche, vers l'ouest, vers le panache de fumée.

Je suis un animal raisonnable, se disait-il, et, ce qui adviendra, je l'accueillerai dans un esprit de raison. Je m'assimilerai ce que je pourrai et j'essaierai de comprendre le reste...

Le ululement d'une sirène, d'abord faible, mais qui se rapprochait rapidement retentit derrière lui. L'animal raisonnable se jeta à l'instant au fond du fossé. À ce bruit se mêlait un grondement de moteurs. Quand l'assourdissant vacarme eut atteint son point culminant, Royland leva la tête mais il retomba aussitôt au plus profond du fossé comme si une grenade venait d'exploser.

Un convoi roulait au milieu de la route – sur la ligne continue qui en séparait les deux voies. En tête avançaient trois petites voitures de reconnaissance armées de mitrailleuses à canons jumelés et transportant chacune trois soldats japonais casqués ; elles précédaient

un majestueux véhicule muni de six roues et à l'arrière duquel se dressait une tourelle de tir (de pur appareil, sans doute, car les plaques de blindage nickelées sont de peu d'efficacité), où trônaient un amiral nippon à la mine altière sous son bicorne et un officier S. S. – visage décharné en lame de couteau, uniforme noir. Enfin, *diminuendo*, deux autres voitures de reconnaissance fermaient le cortège.

« Nous avons perdu », se dit Royland, toujours couché dans le fossé. « Des tanks de parade avec des vitres ! Nous avons perdu depuis longtemps, très longtemps... » Avait-il vu un Soleil Levant peint sur les flancs du véhicule ou se l'était-il seulement imaginé ?

Il sortit de sa cachette et se remit en marche. On ne peut pas dire : « Je rejette cet univers. » Pas quand on a aussi soif !

Il ne se retourna même pas en entendant le teuf-teuf d'une voiture qui le dépassa et s'immobilisa.

« Sieg Heil ! » lança une voix à l'intonation étrange. « Que faites-vous ici ? »

Le nouvel engin était, à sa manière, tout aussi insolite que le char de parade : c'était une sorte de traîneau pour enfants, monté sur roues et mû par un minuscule et bruyant moteur hors-bord à refroidissement par air. Le pilote ne disposait que d'un simple barreau où caler son coccyx. Derrière lui, deux sacs de farine occupaient tout l'espace disponible. L'homme avait la peau rugueuse et parcheminée des gens du Sud-Ouest. Son vêtement bleu à la coupe ample était manifestement un uniforme mais n'avait rien de militaire. Son nom était inscrit à la hauteur de sa poitrine, au-dessus d'une incompréhensible brochette de rubans ternis : MARTFIELD, E., 1218824, F/7 NQOTD 43. Voyant la direction du regard de Royland, il dit avec bonhomie :

« Je m'appelle Martfield – Fourrier de 7^e classe. Mais pour le moment, inutile de me donner mon grade. Qu'est-ce qui ne va pas, mon vieux ?

— J'ai soif. Que veut dire la suite : NQOTD 43 ?

— Vous savez lire ! » s'exclama Martfield avec ahurissement. « Ces vêtements...

— À boire, s'il vous plaît ! » Pour le moment, c'était cela seulement qui importait. Il s'affala dans la voiturette comme une marionnette dont on aurait coupé les fils.

« Dites donc, mon vieux ! » s'exclama Martfield d'une voix rauque et étranglée. Il y avait quelque chose de théâtral, de conventionnel dans son ton de colère contrôlée. « Restez debout tant que je ne vous invite pas à vous asseoir !

— Avez-vous de l'eau ? » haleta Royland.

La question déchaîna un nouvel aboiement : « Mais pour qui vous prenez-vous ?

— Il se trouve que je suis un spécialiste de physique théorique », répondit Royland avec lassitude en faisant une bien pâle imitation du timbre d'un sergent instructeur.

Martfield, soudain, éclata de rire. Toute sa morgue enfuie, il fouilla à l'intérieur de sa tunique et en sortit un bidon qui glougloutait. « J'aurais dû m'en douter », dit-il en enfonçant son pouce dans les côtes de Royland. « Ah ! Ces savants ! Y avait quelqu'un qui devait vous prendre, pas ?... Mais c'était un savant, lui aussi, hein ? Ha ! Ha ! Ha ! »

Royland se saisit du bidon et le porta à ses lèvres. Ainsi un savant était supposé être un idiot ? Bah ! Pour le moment l'essentiel, c'était de boire. Les gens prétendent qu'il ne faut pas ingurgiter de grandes quantités de liquide quand on a très soif. Cette maxime lui évoquait ces règles puritaines fabriquées de toutes pièces parce qu'elles ont un air raisonnable. Il vida la gourde jusqu'à la dernière goutte sous l'œil inquiet du fourrier de 7^e classe Martfield, regrettant que celui-ci n'en eût pas trois ou quatre autres.

« Avez-vous quelque chose à manger ? » demanda-t-il.

Martfield eut un mouvement de recul.

« Désolé, monsieur le Docteur. Je regrette infiniment mais je n'ai aucune provision. Cependant, si vous voulez bien me faire l'honneur de m'accompagner...

— Allons ! »

Royland s'accroupit sur les sacs de farine et la voiturette s'élança en ahanant à un bon petit cinquante de moyenne. Le fourrier de 7^e classe, toujours plein de déférence, s'excusait de ce que le véhicule n'eût pas de pare-brise ; puis, adoptant une attitude plus familière, il expliqua à Royland qu'il était assis sur de la farine, « de la farine blanche, vous saisissez ? » Se retournant, il compléta son propos d'un clin d'œil. Un de ses amis travaillait dans une boulangerie à Los Alamos.

D'autres voiturettes les croisèrent en cours de route. Chaque fois, Martfield examinait avec attention les insignes qu'elles portaient afin de savoir qui devait le salut à l'autre. À un moment donné, ils rencontrèrent un véhicule évoquant grossièrement une ébauche de conduite intérieure ; le conducteur bénéficiait d'un siège bas grâce auquel il n'était pas obligé de garder les jambes tendues. Le fourrier de 7^e classe Martfield faillit se disloquer l'épaule pour saluer. Le chauffeur de ce... cabriolet était un Japonais en kimono. Un long sabre à lame courbe reposait sur ses genoux.

À mesure que les kilomètres succédaient aux kilomètres, l'odeur sulfureuse se faisait plus entêtante. Enfin, des pylônes apparurent. L'installation ressemblait à un champ pétrolifère mais, au lieu de pipelines et de citernes, on ne distinguait que de jaunes collines de

soufre. Martfield se faufila entre ces monticules, salué par des travailleurs portant le même uniforme flottant et munis qui d'une pelle, qui d'une barre à mine. À droite, s'élevaient des tours qui pouvaient bien être des colonnes Solvay destinées à la fabrication de l'acide sulfurique et une hideuse structure néo-romaine abritant les services administratifs et techniques. En haut du mât central flottait un oriflamme frappé du Soleil Levant.

Comme ils avançaient, de la musique parvint aux oreilles des deux voyageurs. Ce fut d'abord un antidote bienvenu à l'irritant pop-pop du petit moteur deux-temps mais, rapidement, Royland trouva ces harmonies insupportables. Avec désespoir, il constata qu'il y avait des haut-parleurs partout : sur les poteaux électriques, les bâtiments, les montants de porte. Les valse de Strauss vous imbibaient comme un brouillard.

Martfield se retourna pour confier à Royland : « Elle m'a manqué, la musique, dans le désert ! » Il ralentit jusqu'à ce que le léger véhicule roulât au pas ; ils avaient franchi une ligne de démarcation que Royland n'avait pas remarquée et au-delà de laquelle on ne saluait plus à tout bout de champ ceux que l'on croisait. Seuls avaient droit au salut les Japonais qui passaient par là, les uns en costume de ville, un rouleau de plans et une règle à calcul sous le bras, les autres en kimono, le sabre à la ceinture. Ce fut néanmoins un Allemand qui arrêta Royland : un Allemand portant les classiques bottes à genouillères et revêtu d'une tenue de fin cuir noir généreusement soutachée d'argent. Après avoir répondu au salut de Martfield, il observa un instant la voiturette qui s'éloignait mais, prenant une décision soudaine, il ordonna au conducteur de faire halte.

Le fourrier de 7^e classe écrasa son frein, coupa le contact, bondit hors de l'engin et se figea dans la position du garde-à-vous. Tant bien que mal, Royland suivit son exemple.

« Quel est cet homme, fourrier ? demanda l'Allemand d'un ton rogue mais sans accent.

— Monsieur le Major, c'est un savant. Je l'ai trouvé sur la route de Los Alamos d'où je revenais avec des provisions personnelles. Il semble que M. le Docteur soit un prospecteur de minéraux qui ait manqué un rendez-vous. Mais, bien entendu, je ne l'ai pas questionné. »

L'Allemand se tourna vers Royland et le contempla d'un air songeur. « Quels sont votre nom et votre spécialité, monsieur le Docteur ?

— Edward Royland. Je m'occupe de recherches sur l'énergie nucléaire. » Si ces gens-là ne possédaient pas la bombe, il n'irait pas l'inventer pour eux !

« Vraiment ? Voilà qui est fort intéressant, compte tenu du fait

qu'il n'existe rien de tel que les recherches sur l'énergie nucléaire ! De quel camp venez-vous ? »

Sans attendre la réponse, l'officier prit Martfield à part : « Vous pouvez disposer, fourrier », dit-il à son subordonné que la tournure prise par les événements faisaient littéralement trembler. « Bien entendu, vous rendrez compte à l'autorité compétente que vous avez donné asile à un fugitif.

— À vos ordres, monsieur le Major ! » fit Martfield d'une voix blanche. Poussant la voiturette devant lui, il s'éloigna lentement. La valse de Strauss s'acheva, immédiatement suivie par les accents syncopés d'une danse folklorique.

« Suivez-moi », jeta l'Allemand qui s'ébranla sans même s'assurer que Royland le suivait, ce qui suffisait amplement à indiquer que toute velléité de désobéissance était vouée à l'échec. Tout en marchant, Edward remarqua que les talons de l'Allemand étaient garnis d'éperons d'argent. Il n'avait pourtant pas encore vu le moindre cheval.

Un Japonais les arrêta courtoisement à l'intérieur du bâtiment administratif – lunettes sans monture, complet gris d'homme d'affaires.

« C'est une grande joie que de vous rencontrer, major Kappel ! Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ? »

L'Allemand rectifia sa position. « Je ne veux pas importuner nos hôtes, monsieur Ito. Cet individu s'est enfui de l'un de nos camps. Je m'apprête à le remettre entre les mains de notre groupe de liaison aux fins d'interrogatoire. »

M. Ito dévisagea Royland, puis le gifla en pleine figure. Instinctivement, Edward, mû par un réflexe enfantin, leva le poing. Mais les réflexes de l'Allemand jouèrent également : l'« évadé » sentit le canon d'un revolver s'enfoncer dans ses côtes avant qu'il ait eu le temps de frapper.

« Ça va » murmura-t-il, et il baissa le bras.

M. Ito éclata de rire.

« Vous avez en partie raison, major Kappel : ce n'est certainement pas de l'un de nos camps que cet homme s'est échappé ! Mais je m'en voudrais de vous retenir plus longtemps. Puis-je espérer que vous me tiendrez au courant de l'issue de cette affaire ?

— Bien entendu, monsieur Ito. »

Le major Kappel rengaina son arme et poursuivit son chemin, Royland sur ses talons. « Qu'ils aillent au diable avec leur privilège d'exterritorialité », maugréa-t-il entre ses dents.

L'un derrière l'autre, les deux hommes gagnèrent le sous-sol. Toutes les portes étaient munies d'une pancarte rédigée en allemand. Ce fut dans un bureau affecté de la dénomination WISSENSCHAFTSLICHESICHERHEITSLIAISON que, finalement, Royland narra son histoire devant le major, un gros officier auquel on donnait avec déférence du Colonel long comme le bras et un civil âgé et barbu, spécialement convoqué pour l'occasion, un certain Dr Piqueron. Royland se borna à taire ce qui avait trait à la bombe atomique, chose qui n'offrait guère de difficulté, compte tenu du conditionnement au secret qu'il avait acquis. Improvisant, il présenta simplement le laboratoire de Los Alamos comme un centre de recherches exclusivement consacré à la production de l'électricité.

Ses trois auditeurs l'écoutèrent en silence. Quand il eut fini, le colonel lui demanda d'un ton amusé : « Quel est donc cet Hitler dont

vous avez parlé ? »

Royland, qui était loin de s'attendre à une pareille question, en demeura tout pantois.

« Ce qui est assez curieux, dit alors le major Kappel, c'est qu'il est tombé sur un personnage dont il est fait mention dans les annales du Troisième Reich. Un individu d'assez mauvaise réputation, d'ailleurs. Un certain Adolf Hitler, un agitateur politique dans les premiers temps du Parti mais, pour autant que je m'en souviens, il a intrigué contre le Guide pendant la Guerre triomphale et a été exécuté.

— Ce fou est ingénieux, dit le colonel. Stérilisé, évidemment ?

— Je ne saurais vous dire, monsieur le Colonel. Je le suppose. Docteur, voudriez-vous... »

Le Dr Piqueron examina sommairement Royland et dut constater qu'il jouissait sans restriction de son intégrité physique, ce qui remplit les trois hommes de stupéfaction. Alors, ils voulurent regarder le matricule pénitentiaire tatoué sur le biceps gauche de l'« évadé » et ne trouvèrent rien. Leur trouble ne fit que croître lorsqu'ils s'aperçurent que son numéro de naissance ne figurait pas non plus au-dessus de son sein gauche.

« Et ses chaussures, monsieur le Colonel », balbutia le Dr Piqueron. « Voyez comme elles sont bizarres... je viens de les remarquer. Depuis combien de temps n'avez-vous vu de chaussures cousues et de lacets tressés ?

— Vous devez avoir faim », fit le colonel à brûle-pourpoint. « Docteur, dites à mon ordonnance d'aller chercher quelque chose pour... pour M. le Docteur.

— J'espère que l'homme qui m'a trouvé n'aura pas d'ennuis, dit Royland à Kappel.

— Ne craignez rien... euh..., M. le Docteur, répondit le major. Quel grand cœur ! Êtes-vous de sang allemand ?

— Pas que je sache. Peut-être...

— C'est certain », affirma le colonel.

Royland engloutit le hachis et la bière qui lui furent apportés.

« Est-ce que vous me croyez ? » demanda-t-il lorsqu'il fut rassasié. « Mes empreintes doivent encore exister quelque part. Elles vous prouveront que je dis la vérité.

— Je ne sais que penser, répondit le colonel. Docteur Piqueron, un savant allemand n'a-t-il pas établi que l'énergie nucléaire est une impossibilité théorique et pratique, que le coût en est toujours supérieur au rapport ? »

Piqueron hocha affirmativement la tête et dit respectueusement :

« Heisenberg, en 1953, pendant la Guerre triomphale. Son groupe était alors chargé d'étudier des armes électriques et mettait au point la bombe aveuglante. Mais le fait en lui-même n'est pas un démenti

formel à l'histoire du Dr Royland puisque celui-ci nous a dit que son équipe ne faisait que des expériences en ce qui concerne la libération de l'énergie nucléaire.

— Il va nous falloir voir cela de près. Docteur Piqueron, faites bon accueil à cet homme, quel qu'il soit, dans votre laboratoire. »

Le laboratoire de Piqueron était équipé de façon extraordinairement simple, pour ne pas dire sommaire. Réactifs et balances n'étaient capables de servir qu'à des analyses quantitatives ou qualitatives élémentaires, et les travaux en cours prouvaient que ce matériel n'était même pas employé à la limite de ses possibilités. On y analysait des échantillons de soufre et de composés à base de soufre. La présence d'un « docteur » en ce lieu semblait bien superfétatoire, quelle que fût sa spécialité exacte. Celle d'un quelconque être humain, même, aurait dû être inutile. Il aurait dû y avoir des machines contrôlant en permanence les produits à mesure qu'ils arrivaient ; les écarts auraient dû être automatiquement enregistrés sur une bande à déroulement continu ; il aurait dû, au moins, exister un système de sécurité permettant d'interrompre mécaniquement le processus et un signal d'alarme se déclenchant lorsque les variations dépassaient un certain seuil ; ou, au minimum, un régulateur opérant de lui-même les rectifications nécessaires.

Piqueron jeta un regard brillant de fierté autour de lui.

« En tant que physicien, vous ne comprenez bien entendu pas tous ces appareils. Voulez-vous que je vous explique ?

— Vous êtes très aimable, docteur, mais je préférerais que nous attendions un peu. Pour commencer, j'aimerais que vous ayez l'obligeance de m'aider à me réorienter moi-même... »

Accédant à ses vœux, Piqueron entreprit donc de narrer à Royland la Guerre triomphale (1940-1955) et les événements qui avaient eu lieu par la suite.

En 1940, les Français malavisés, les Slaves sous-humains et les perfides Anglais envahirent simultanément et traîtreusement l'empire du Führer (Herr Goebbels, bien sûr, ce grand et beau gaillard blond à la mâchoire héroïque et au regard d'aigle dont vous voyez le portrait au mur). L'assaut, auquel les Allemands, bouleversés d'horreur, donnèrent le nom de *blitzkrieg*, devait coïncider avec une campagne de sabotages et d'assassinats, d'empoisonnement des puits, crimes perpétrés par les *Zigeunerjuden* ou *Juipsies* dont on ne connaît plus grand-chose à présent : il n'en reste apparemment plus un seul.

De par l'inéluctable loi de la Nature, il était nécessaire que les Allemands subissent l'épreuve du feu dans toute sa rigueur pour pleinement se tremper : aussi, les forces conjuguées de l'Est et de l'Ouest ravagèrent-elles l'Allemagne. Berlin, la Cité sainte, elle-même fut occupée. Mais, tel Frédéric Barberousse, Goebbels gagna l'inviolable asile des montagnes avec ses fidèles pour y attendre son heure. Et celle-ci sonna plus tôt que l'on ne s'y attendait. En 1945, les Américains, qui se leurraient d'illusions, lancèrent contre le Japon un million d'hommes-grenouilles. Les Japonais résistèrent, faisant preuve d'un courage quasi teutonique. Pas un assaillant sur vingt n'atteignit le rivage, pas un sur cent ne parvint à prendre pied à plus d'un kilomètre des côtes. L'envahisseur essuya des pertes particulièrement lourdes du fait des femmes et des enfants embusqués dans des trous et étreignant obus et bombes qu'ils faisaient détoner lorsque l'ennemi arrivait en nombre suffisant pour que cela en valût la peine.

Une seconde tentative de débarquement eut lieu un mois plus tard. Le corps expéditionnaire était composé de troupes prélevées un peu partout ; il comprenait même des soldats des forces d'occupation ramenés d'Allemagne.

« Les Japonais ne savaient pas comment on capitule, au sens littéral du terme, disait Piqueron. Aussi ne se rendirent-ils pas. Ils ne pouvaient pas vaincre mais ils pouvaient poursuivre une résistance-suicide, ce qu'ils firent. Au prix de la vie des femmes et des enfants, ils causèrent des hécatombes dans les rangs des Alliés. Ce fut une dure partie ! Les Russes refusèrent d'entrer en guerre contre le Japon : ils observaient avec une bestiale volupté ceux en qui ils voyaient leurs deux futurs ennemis se détruire réciproquement.

« Une troisième vague d'assaut fut lancée sur l'île de Kyushu où elle parvint à s'implanter. Quelle perspective s'ouvrait alors à

l'ennemi ? Recommencer l'opération sur Honshu, l'île principale de l'archipel, là où réside l'empereur et où sont érigés les grands sanctuaires. C'était en 1946. Les Américains, à l'esprit versatile et puéril, étaient las de la guerre. Les meilleurs d'entre eux étaient morts. Des mutineries éclataient. En désespoir de cause, les dirigeants anglo-américains offrirent aux Russes, en échange de leur entrée en guerre, le contrôle d'une sphère économique comprenant le littoral de la Chine et le Japon.

« Le sourire aux lèvres, les Russes acceptèrent le marché : ce serait toujours cela de pris ! Ils mirent sur pied une offensive colossale pour le printemps de 1947 ; ils s'empareraient de la Corée qui leur servirait de base de départ pour débarquer sur Honshu par le nord, tandis que les Anglo-Américains frapperaient au sud. La manœuvre aurait indiscutablement une valeur de symbole et il ne resterait plus alors aux Nippons qu'à s'incliner et admettre la défaite sans faillir à l'honneur !

« C'est alors que, des montagnes invulnérables, une voix s'éleva, portée par les ondes : "Allemands ! Votre Guide fait à nouveau appel à vous !" Et ce furent les Cent Jours de Gloire : l'armée allemande se reconstitua, chassa les occupants – des enfants sans aucune expérience du combat, encadrés par des vétérans pas tout à fait estropiés. Les aérodromes tombèrent entre nos mains et la Luftwaffe réapparut dans le ciel. Ce fut la marche – presque une parade – jusqu'à la Manche ; nos troupes s'emparèrent des immenses dépôts de munitions attendant d'être dirigées vers le Pacifique, de millions de tenues chaudes, de bottes solides, de montagnes de rations, de piles de bombes et d'explosifs amoncelés tout au long des routes de France, d'innombrables camions, de véritables lacs d'essence. Les chantiers navals d'Europe, de Toulon à Hambourg, n'avaient cessé de produire à un rythme infernal des péniches de débarquement destinées à l'invasion du Japon : en avril 1947, les barges se ruèrent par milliers contre l'Angleterre.

« De l'autre côté de la terre, la Flotte britannique pilonnait Tokyo, Nagasaki, Kobé, Hiroshima, Nara. Plus loin encore, au cœur de l'Asie, s'ébranlaient lourdement les légions russes : que les Britanniques décadents se débrouillent comme ils le pourront pour sortir du pétrin ! La Sainte Russie voyait enfin se concrétiser son rêve si longtemps caressé et si longtemps déçu : posséder une façade sur les mers chaudes. Les Anglais – veuves fatiguées, orphelins de huit ans, vieillards mortellement épuisés que le destin de leurs enfants rongeaient d'inquiétude –, les Anglais étaient braves mais ils n'étaient pas fous. Ils acceptèrent une paix honorable. Ils capitulèrent.

« La sécurité du front occidental étant assurée pour la première fois dans l'histoire, la poussée vers l'Est reprit, l'immémorial combat

des Teutons contre les Slaves recommença. »

Une flamme extatique dansant derrière ses lunettes, le Dr Piqueron poursuivit :

« Nous nous sommes montrés dignes des Chevaliers teutoniques qui avaient arraché la Prusse aux sous-hommes slaves ! Le 21 mai, jour glorieux à jamais, Moscou tomba ! »

Moscou et la monolithique machinerie gouvernementale qu'elle contrôlait, toutes les routes, toutes les voies ferrées, tous les réseaux de télécommunications qui rayonnaient de la capitale ou qui y convergeaient... Le long des routes russes, dans l'air tonifiant et clair du printemps, fondaient les tanks et les camions fabriqués à Detroit. L'Armée rouge, opérant un tournant de cent quatre-vingts degrés fit volte-face, traversa en sens inverse l'Eurasie : épuisée, elle se brisa à Kazan contre la ligne Frédéric.

L'Europe, enfin, était une et allemande. Au-delà, c'était l'obscur grouillement des masses asiatiques, peuples mystérieux et repoussants qu'il valait mieux manipuler par le truchement des Japonais qui, pour ne pas être allemands, n'en étaient pas moins de preux paladins. Leur potentiel se trouva renforcé par les navires des chantiers de Birkenhead, l'artillerie fabriquée dans les usines Poutilov, les chasseurs à réaction de la base de Châteauroux, l'acier de la Ruhr, le riz de la vallée du Pô, les harengs de Norvège, le bois suédois, le pétrole roumain et la main-d'œuvre indienne.

Les forces américaines furent chassées de Kyushu au cours de l'hiver de 1948 ; pendant les cinq ans qui suivirent, elles durent tour à tour évacuer avec des pertes cruelles toutes les îles du Pacifique. Mais les Américains refusaient de se rendre. La présence du bouclier américain entre l'Atlantique allemand et le Pacifique japonais, qui constituait une menace pour l'un et l'autre, était un affront monstrueux. L'affront fut lavé en 1955.

Cent cinquante ans se sont écoulés et, depuis, Japonais et Allemands s'observent, mal à l'aise, de part et d'autre du Mississippi. Leurs orateurs aiment à comparer le fleuve à une immense frontière qu'aucune fortification ne vient souiller.

Il y a même un certain degré d'interpénétration entre les deux voisins : une colonie de pêcheurs japonais s'est établie en Nouvelle-Écosse, à la limite extrême de l'Amérique germanique ; une mine de soufre, filiale de l'I.G. Farben, était implantée au Nouveau-Mexique, au cœur même de l'Amérique nipponne. C'est précisément dans cette enclave que Edward Royland, physicien de son état, écoutait la conférence que donnait à son intention le Dr Piqueron, le Dr Gaston Pierre Piqueron, Allemand fidèle.

6.

« Ici, bien sûr, dit tristement Piqueron, nous sommes affreusement provinciaux. Peu de protocole et encore moins de bonnes manières. Enfin ! Ce serait beaucoup trop leur demander que d'affecter des Allemands allemands à ce sinistre avant-poste. Aussi, nous autres, Allemands français, devons-nous faire contre mauvaise fortune bon cœur.

— Vous êtes tous français ? demanda Royland avec surprise.

— Allemands français », le reprit sèchement Piqueron. « Le colonel Biederman est un Allemand français lui aussi. Quant au major Kappel, c'est – hum – un Allemand italien. »

Piqueron émit un reniflement dédaigneux pour bien montrer le peu de cas qu'il faisait de cette catégorie ethnique.

L'Allemand italien entra sur ces entrefaites mais, déjà, Royland avait posé la question suivante : « Et vous venez tous d'Europe ? »

Piqueron et Kappel se regardèrent, l'air déconcerté. « Ma foi, répondit le premier, mon grand-père en venait. »

C'était ainsi que les légions de Rome en avaient usé pour veiller au salut de l'Empire, songea Royland : des Romains nés et élevés en Bretagne ou sur les bords du Danube, des Romains qui, de leur vie, n'avaient vu ni l'Italie ni Rome...

« D'ailleurs, ceci ne nous concerne pas pour le moment », fit le major Kappel d'un ton affable. « Je crains, mon cher, que votre petite supercherie ne fasse long feu. » Il assena joyeusement une claque sur l'épaule d'Edward. « Je reconnais que vous nous avez adroitement mystifiés. Pouvons-nous connaître le fin mot de l'histoire, à présent ? »

— Son récit est faux ? s'étonna Piqueron. Mais les chaussures ? L'absence de *Geburtsnummer* ? De plus, il a l'air d'avoir quelques notions de chimie.

— Ah... mais il prétend que la physique est sa spécialité, docteur ! Ce qui est, en soi, suspect !

— Tout à fait. Il y a là contradiction. Mais, le reste ?...

— Son numéro de naissance ? Qui peut savoir ? Ses chaussures ? Qui s'en soucie ? J'ai discrètement pris quelques notes pendant qu'il parlait et j'ai soigneusement vérifié ses dires. Il n'y a jamais eu de projet Manhattan. Il n'y a jamais eu de savants du nom de Oppenheimer, de Fermi ou de Bohr. Il n'y a jamais eu de théorie de la relativité ni d'équivalence masse-énergie. L'uranium sert seulement à colorer le verre en orange. Les isotopes, eux, existent mais ils n'ont

rien à voir avec la chimie : c'est le terme utilisé dans la Science de la Race pour désigner une variation admissible à l'intérieur d'une sous-race. Alors, mon cher, qu'avez-vous à répondre à cela ? »

L'assurance du major Kappel était telle que Royland se demanda un moment s'il n'était pas passé dans un univers aux propriétés physiques et à l'histoire entièrement différentes – un univers où Jules César avait découvert le Pérou et où la molécule d'oxygène était plus légère que l'atome d'hydrogène.

« Comment avez-vous découvert tout cela, monsieur le Major ? » parvint-il à demander.

L'autre sourit.

« Oh ! ne croyez pas que j'aie mesuré ma peine ! J'ai tout contrôlé dans la Grande Encyclopédie. »

Piqueron hocha gravement la tête en hommage à la diligence du major et à sa méthode rigoureusement scientifique.

« Alors », poursuivit le major d'une voix mielleuse, « vous ne voulez toujours rien nous dire ? »

— Je ne peux que m'en tenir à ce que je vous ai déjà déclaré. »

Kappel haussa les épaules. « Vous persuader ne fait pas partie de mon travail. Je ne saurais même pas comment m'y prendre. Mais il y a une chose que je peux et que je vais faire : vous expédier dans un camp de travail.

— Euh... qu'est-ce qu'un camp de travail ? s'enquit Royland avec inquiétude.

— Bon Dieu ! Mais c'est un camp où l'on travaille ! Il est clair que vous êtes un *ungleichgeschaltling* et que vous avez besoin d'être *gleichgeschaltet*. » Il ne prononçait pas ces mots comme si c'eussent été des vocables étrangers : ils faisaient manifestement partie du vocabulaire américain de base. *Gleichgeschaltet* évoquait à l'esprit de Royland quelque chose comme « intégré », « harmonisé avec ». On voulait donc l'harmoniser – avec quoi ? Et comment ?

« Vous serez habillé, logé, nourri, poursuivit le major. Et vous travaillerez. Finalement, vous perdrez vos habitudes irrégulières de vagabond et vous serez lâché sur le marché du travail. Fichtrement heureux de la peine qu'on se sera donné pour vous encore ! » Sa figure s'allongea. « À propos, pour votre ami le fourrier, je suis arrivé trop tard. Je regrette. J'avais envoyé un messenger au centre disciplinaire avec le contrordre. Après tout, si vous avez réussi à nous faire croire à vos bobards pendant une heure, vous pouviez bien réussir à tromper un fourrier de 7^e classe...

— Trop tard ? Il est mort ? Pour avoir pris un stoppeur ?

— Je ne comprends pas cette expression. Si cela signifie “vagabond” en patois, eh bien, en principe, oui : cela mérite la mort. Après tout, c'était un 7^e classe ; il savait lire. Ou vous vous accrochez

à votre mensonge avec une remarquable fidélité ou vous avez vécu dans l'isolement. Est-ce que c'est possible ? Existe-t-il quelque part une tribu de types comme vous ? Les enquêteurs le découvriront : c'est leur travail.

— La légende de Dogpatch ! s'exclama Piqueron. C'est peut-être un Lilabnérien !

— Ça se pourrait bien, poursuivit doucement Kappel. Ça fera bien dans mon dossier, la découverte d'un Lilabnérien vivant.

— Dans le dossier de *qui* ? demanda sèchement Piqueron.

— Je vais consulter les documents sur la légende de Dogpatch, fit Kappel, déjà en route vers la bibliothèque et la Grande Encyclopédie.

— Moi de même, répliqua Piqueron. Royland les vit disparaître au coude à coude dans le couloir.

Ainsi, ils avaient tué ce simple d'esprit de Martfield parce qu'il avait chargé un auto-stoppeur ! Les nazis avaient toujours été assez rigolos... Le gros Goering qui se prenait pour le jeune Siegfried ! Aussi blond qu'Hitler, aussi élancé que Goebbels ! Des voyous infantiles qui n'avaient même pas été capables de forger des preuves convaincantes pour accuser Dimitrov de l'incendie du Reichstag : le monde entier s'était gaussé de leur maladresse. D'énormes rassemblements, des absurdités sans nom comme de faire toucher aux drapeaux des organisations locales du parti l'oriflamme sacré où Hort Wessel avait saigné du nez. Et ils avaient déferlé sur l'Europe ; ils avaient tué...

Une chose était sûre aux yeux de Royland : le camp de travail le ferait pour le moins périr d'ennui. Il était censé être un niais et un analphabète : aussi lui passerait-on des choses inexcusables pour un personnage d'une dignité aussi élevée qu'un fourrier de 7^e classe. Il entreprit de fouiller dans la penderie qui se trouvait dans un coin du laboratoire. Piqueron et lui avaient la même taille...

Il découvrit un pimpant uniforme de rechange et ce qui devait être un costume civil – une paire de pantalons à la coupe lâche et une sorte de tunique au col à la russe. C'était ce qu'il lui fallait. Cela convenait certainement mieux qu'une chemisette et un pantalon de flanelle : c'était pour avoir véhiculé un homme en chemisette et en pantalon de flanelle que Martfield avait été exécuté.

Royland revêtit le costume et cacha ses propres effets, roulés en boule, au fond de la dernière étagère de la penderie. C'était probablement un camouflage suffisant pour cette bande de clowns sanguinaires. Cela fait, il quitta le laboratoire, gagna le rez-de-chaussée, traversa le hall grouillant de monde et pénétra dans le complexe industriel. Il savait où aller : ce qu'il lui fallait, c'était un brave et honnête labo japonais où il n'y aurait pas d'Allemands.

Étudiant, Royland avait connu des Japonais à l'université et il avait pour eux une indicible admiration. Leur intelligence, leur

frugalité, leur ténacité et leur bonne humeur faisaient, à ses yeux, des Nippons les gens les plus sages qu'il eût jamais rencontrés. Pour lui, Tojo et ses seigneurs de guerre n'étaient pas vraiment représentatifs du peuple japonais ; ce n'était qu'une clique inepte de militaires et de politiciens semblables à bien d'autres. Les vrais Japonais l'écouteraient courtoisement, vérifieraient calmement les faits...

Il se caressa la joue, se rappelant la gifle de M. Ito. Eh bien, c'est que vraisemblablement M. Ito appartenait à la clique inepte des soldats et des politiciens, qu'il faisait du zèle pour impressionner les Allemands dans une région frontière où les susceptibilités étaient vives et nombreux les problèmes d'ordre juridique.

Une chose était sûre : Royland n'irait pas casser des cailloux ou remettre des meubles en état dans un camp de travail jusqu'au moment où ces imbéciles décideraient qu'il était *gleichgeschaltet* ; il deviendrait fou avant un mois à un tel régime.

Il dépassa les colonnes Solvay, longea les tubes de verre courant sur le sol et où circulait l'acide sulfurique, et arriva finalement dans un hangar où s'effectuait la mise en bouteilles du produit. Là, des hommes au front proéminent remplissaient en silence de vastes bonbonnes paillées qu'ils amenaient ensuite dehors. Royland emboîta le pas à d'autres ouvriers qui disposaient ces bonbonnes sur un diable et les rangeaient devant la porte d'un magasin où une dernière équipe les chargeait dans des camions bâchés. Il se dissimula dans un coin, derrière une barricade de récipients. Le contremaître jurait contre les chauffeurs et les manutentionnaires juraient après leurs bonbonnes.

« Faut charger les colis pour Frisco, bande d'abrutis. J'm'en fous qu'vous partiez ou qu'vous partiez pas. Faut que ce soit prêt à minuit ! »

Et c'est ainsi que, quelques heures après la tombée de la nuit, Royland roulait en direction de l'Ouest. Il n'avait pas beaucoup d'air. Autour de lui, était arrimée une dangereuse cargaison de mille gallons d'acide. Il espérait que le chauffeur était prudent.

Une nuit, un jour, une autre nuit s'écoulèrent. Le camion ne s'arrêtait que pour prendre de l'essence. Les chauffeurs se relayaient au volant, mangeaient des sandwiches tout en roulant, dormaient à tour de rôle. La seconde nuit, il se mit à pleuvoir ; avec adresse, et de façon quelque peu imprudente, Royland lécha les gouttes de pluie qui ruisselaient sur le hayon goudronné à l'arrière du véhicule. Quand l'aube se leva et qu'il constata que le camion roulait entre des champs irrigués, il ne put résister à la vue des fossés remplis d'eau : lorsque le chauffeur ralentit pour prendre un virage, il sauta. Il était si affaibli et son corps était si flasque qu'il atterrit comme un sac sur la route.

Dédaignant les contusions, il se releva et courut en boitillant jusqu'aux rigoles gonflées à déborder. Il but avidement, longtemps. Longtemps. Cette fois, le puritanisme des tabous folkloriques s'avéra bien fondé, il rendit tout ce qu'il avait absorbé. Mais cela lui était égal : il pouvait enfin s'étirer après trente-six heures passées accroupi entre deux bonbonnes.

Le champ était un champ de tomates, et celles-ci étaient presque mûres. À les voir, il comprit immédiatement que c'était la seule chose au monde dont il avait envie. Il en avala une si goulûment que le jus lui ruissela sur le menton ; les deux suivantes, il les dégusta avec plus de délicatesse, tout à la joie de sentir ses dents s'enfoncer dans la chair crissante du fruit, d'en sentir la saveur merveilleuse envahir sa bouche. Des tomates, il y en avait à perte de vue de part et d'autre de la route ; aussi loin que portait le regard, ce n'était qu'une mer de verdure semée de taches vermeilles, coupée par la mosaïque miroitante des canaux d'irrigation où se réfléchissaient les premiers feux du soleil. Cela ne l'empêcha pas de fourrer autant de tomates qu'il put dans ses poches avant de se mettre en marche.

Royland était heureux.

Adieu, les Allemands ! Adieu, leur hachis sordide ! Adieu, leurs méthodes sanguinaires ! Que ces champs sont beaux ! Les Japonais sont des artistes-nés qui savent imprégner de beauté les moindres détails de la vie de tous les jours ! Et ce sont aussi d'excellents physiciens ! Confinés dans leurs îles rocailleuses – aussi à l'étroit que lui-même l'avait été dans son camion –, ils avaient souffert et fini par devenir amers. Pourquoi ne pas chercher plus d'espace pour se développer ? Mais, pour trouver de l'espace, quel moyen employer, sinon la guerre ? Royland se sentait plein de compréhension à l'égard de ceux, quels qu'ils fussent, qui avaient fait pousser ces succulentes

tomates...

Soudain, son attention fut attirée par une tache noire de la taille d'un homme. Elle se trouvait à sa droite, à la limite d'un canal. La chose glissa doucement, creva la surface de l'eau dans un jaillissement d'éclaboussures, flotta quelques instants et commença de s'enfoncer.

Quittant la route, Royland se précipita en clopinant à travers champs. Il ne savait pas s'il aurait assez de souplesse pour nager. Comme il se tenait, haletant, au bord du fossé, les yeux fixés sur l'étendue liquide, le sommet d'un crâne émergea. Il se jeta alors à terre, tendit frénétiquement le bras, saisit à pleine main une touffe de cheveux – et son cœur se serra, car il avait encore assez de détachement pour sentir que les tomates qu'il avait mises dans la poche venaient de s'écraser.

« Du calme ! » se dit-il. Il attira la tête à lui, la souleva. Il croisa un regard effaré et le rescapé s'évanouit.

Pendant une demi-heure, Royland lutta pour ramener le corps inanimé sur la berge. Jurant à mi-voix, il dut faire appel aux dernières forces qui lui restaient. Il était inondé de sueur. En désespoir de cause, il plongea à son tour. L'eau ne lui venait qu'à la poitrine. Quand il eut réussi à haler le noyé en se battant contre la boue glissante, il ne savait pas si l'homme était mort ou vif. Cela lui était d'ailleurs indifférent. Tout ce qu'il savait, c'était qu'il ne pouvait pas partir en laissant la besogne à moitié achevée.

L'homme était un Oriental d'âge moyen et obèse, un Chinois, certainement, et non un Japonais – quoique Royland fût incapable de dire pourquoi il avait cette impression. Ses vêtements n'étaient que des haillons détrempés et il avait une sacoche de cuir de la taille d'une boîte à cigares serrée dans sa large ceinture. Elle contenait en tout et pour tout une élégante bouteille d'émail bleu. Royland la porta à son nez et eut un sursaut. C'était une espèce de super-gin ! Il flaira une seconde fois le goulot et avala prudemment une gorgée du liquide. Tandis qu'une quinte de toux le pliait en deux, il sentit qu'on lui enlevait le flacon des mains. Le Chinois, les yeux toujours clos, était en train de le porter à sa bouche. Quand il eut bu à sa suffisance, il le rangea dans la sacoche et se décida à ouvrir les paupières.

« L'honorable monsieur a daigné sauver mon indigne existence », dit-il en américain avec un indiscutable accent californien. « Me fera-t-il la grâce de me dire quel est son respectable nom ? »

— Je m'appelle Royland. Mais ne bougez pas, voyons ! N'essayez pas de vous mettre debout. Vous ne devriez même pas parler. »

Des clameurs, au même moment, s'élevèrent derrière Royland :

« On a volé des tomates ! Les plants sont écrasés ! Les plants sont détruits ! Enfants, vous en porterez témoignage devant les Japonais ! »

Qu'est-ce que c'était encore ?

Un homme maigre à la peau sombre (ce n'était pourtant pas un Noir), vêtu d'un pagne crasseux, et cinq enfants tout aussi maigres, tout aussi noirs et portant le même costume, s'avançaient en bon ordre. Ils bondissaient en agitant les bras et en proférant des menaces. Maugréant, le Chinois plongea la main dans sa robe en guenilles et en sortit une liasse de billets imbibée d'eau. « Disparaissez, puants Barbares d'au-delà de Tian-Chang ! » s'exclama-t-il en brandissant une coupure. « Mon maître et moi vous donnons cette aumône qui n'est pas une rétribution. »

Le Dravidien (ou quoi que ce fût d'autre) s'empara du billet et tomba à genoux. « Pas suffisant pour terrible saccage... Les Japonais... »

D'un geste, le Chinois invita les importuns à déguerpir, puis il tourna son regard vers Royland. « Mon maître condescendra-t-il à m'aider à me lever ? »

Non sans quelque hésitation, Edward se rendit à cette prière. L'homme chancelait mais il était impossible de savoir si c'était à cause du bain forcé au cours duquel il avait failli se noyer ou à cause de l'extraordinaire quantité d'alcool qu'il avait ingurgitée. Le sauveteur et le rescapé gagnèrent la route sous les cris des Dravidiens qui leur enjoignaient de ne pas marcher sur les tomates.

« Li Po est mon misérable nom », dit le Chinois quand tous deux eurent atteint la chaussée. « Mon maître daignera-t-il m'indiquer la direction qu'il désire prendre ? »

— Qu'est-ce que c'est que cette façon de m'appeler votre maître ? Que vous soyez reconnaissant, d'accord. Mais je n'ai pas de droit sur vous.

— Mon maître aime plaisanter », répondit le Chinois. Avec courtoisie et en ne s'adressant à lui qu'à la troisième personne, il expliqua à l'Américain que, par son intervention, celui-ci avait annulé le décret céleste prescrivant que Li Po, étant ivre, chût dans le fossé et s'y noyât. Désormais, les Dieux s'étaient dessaisis de Li Po et Li Po appartenait à son sauveteur « ainsi que mon maître se le rappellera dans un moment ou deux ». Il compatissait avec Royland, ajouta-t-il, obligé par malchance de recevoir en cadeau un tel serviteur, doué d'un robuste appétit, connu pour être malhonnête et qui était pris de syncope et de spasmes dès qu'il lui fallait travailler.

« Je ne sais vraiment rien de ces coutumes », fit Royland avec agacement. « N'y a-t-il pas un autre Li Po ? Un poète ? »

— Votre serviteur préfère voir dans son nom un hommage rendu à l'un des plus grands ivrognes qui aient jamais vécu dans le Céleste Empire. » Soudain, Li Po se jeta à terre en plaquant Royland aux genoux ; le physicien tomba la tête la première tandis que le Chinois accomplissait, mais avec plus de grâce, la même révérence. Un

véhicule poussif les dépassa comme ils étaient ainsi prosternés.

« Je ferai humblement observer à mon maître qu'il ignore les règles de l'étiquette édictées par nos nobles suzerains », dit Li Po d'un ton réprobateur. « Pareille négligence a coûté sa tête à mon insignifiant frère aîné lorsqu'il avait douze ans. Mon maître m'obligerait en m'expliquant comment il est parvenu à son âge honorable sans avoir appris ce que l'on enseigne aux bébés au berceau. »

Royland relata son aventure en toute franchise. De temps à autre, Li Po demandait avec politesse un éclaircissement et, à travers ses questions se précisait son univers mental. Il ne doutait pas un instant que, en vertu d'un sortilège magique, Royland eût été transporté dans un autre siècle, mais il comprenait malaisément que les indispensables précautions du *foung chui*, qui auraient empêché que l'ingestion de la Nourriture du Dieu ne tournât au désastre, n'eussent pas été observées. D'après la description que Royland lui fit de la cabane de Nahataspe, il estimait qu'un simple mur faisant un angle droit avec la porte aurait suffi pour tenir en respect tous les démons importants. Et il eut l'air absolument abasourdi lorsque son compagnon lui apprit qu'il avait fui l'enclave allemande dans l'intention de se rendre en territoire japonais. Au fond de lui-même, songeait Edward, Li Po devait juger que quitter un endroit quel qu'il fût pour venir chez les Nippons n'était pas la preuve d'un niveau d'intelligence particulièrement élevé.

Royland ne pouvait qu'espérer que le Chinois eût tort.

« Parlez-moi de cette région, demanda-t-il.

— L'empire sur lequel règnent nos nobles et bienveillants suzerains est un asile pour tous ceux dont la peau n'a pas la blancheur, le signe de la malédiction éternelle des Dieux. Ici, les hommes de Han, tel votre indigne serviteur, et ceux de Hind, au-delà de Tian-Chang, peuvent labourer un sol nouveau et élever leurs fils. Et les fils et les fils des fils vénèrent les pères lorsque ceux-ci ont rejoint l'au-delà.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de couleur de peau ? On abat les hommes blancs à vue ici, oui ou non ? »

Li Po répondit évasivement : « Nous approchons du village où votre misérable serviteur dit la bonne aventure, professe le *foung chui* et, à l'occasion, compose des poèmes et raconte des histoires. Que mon maître n'ait pas de crainte à propos de la couleur de sa peau. Son indigne serviteur la lui rendra rugueuse et, grâce à un ou deux mensonges artistiques, il le fera passer pour un simple lépreux. »

8.

Au bout d'une semaine, Royland trouvait la vie agréable dans le village de Li Po. C'était une agglomération de huttes d'argile où vivait une population de deux cents âmes, élevée au bord d'un fossé d'irrigation assez large pour mériter le nom majestueux de « canal ». Nul ne savait avec exactitude où se trouvait le hameau et Royland le localisait dans la région de San Fernando Valley. La terre, grasse et riche, produisait d'abondantes moissons d'un bout à l'autre de l'année. La culture principale était une espèce d'énorme rave. Bien sûr, elle ne servait pas à l'alimentation humaine. Les villageois pensaient que leur production devait servir à l'élevage de la volaille quelque part dans le Nord. Toujours est-il qu'ils faisaient passer leurs raves dans un grand broyeur à main et les laissaient ensuite sécher à l'ombre. À intervalles réguliers, un Japonais de basse caste venait prendre livraison de la pulpe ; les cultivateurs chargeaient le camion et disaient définitivement adieu à leur récolte.

Les poulets devaient manger les raves et les Japonais mangeaient les poulets.

Les villageois mangeaient aussi du poulet mais seulement à l'occasion des repas de noces ou de funérailles. Le reste du temps, ils se contentaient de légumes qu'ils faisaient pousser dans leurs lopins personnels (un dixième d'hectare par famille) avec autant de minutie qu'il en faut à un lapidaire pour tailler un diamant. Un seul chou, entre le moment où il était planté et celui où il arrivait à maturité, soit quatre-vingt-dix jours, demandait cent heures de travail à la grand-mère, au grand-père, au fils, à la fille, à l'aîné des petits-fils et ainsi de suite jusqu'aux plus petits des marmots capables de trotter. Théoriquement, toute la famille aurait dû périr d'inanition car il n'y a pas, dans un chou, l'équivalent énergétique de cent heures de travail. Et pourtant, elle parvenait à survivre. Les gens, simplement, restaient maigres ; ils étaient gais, durs à la tâche et féconds.

Un décret impérial leur faisait obligation de s'exprimer en anglais, vraisemblablement parce qu'ils étaient aussi indignes de parler japonais que de peindre le Chrysanthème impérial sur les murs de leurs bicoques ; et que, d'autre part, il aurait été politiquement malavisé de laisser se perpétuer leur ancien dialecte. La population se composait de Chinois, d'Hindous, de Dravidiens et, ce qui n'allait pas sans surprendre Royland, de Japonais de basse caste. Selon la tradition du village, un samouraï nommé Ugetsu s'était jadis rendu à la prison

de Hong Kong et, désignant la geôle où étaient parqués les ivrognes, il avait dit : « Je veux ce lot. » Et le « lot » en question avait été transféré en Amérique au fond d'une cale puante ; les émigrants d'office avaient été installés au bord du canal, avec ordre de commencer à cultiver une quantité donnée de raves. Ç'avaient été les ancêtres des concitoyens de Li Po. La bourgade, en tout cas, avait pour nom Village d'Ugetsu et, si certains des descendants des premiers pionniers buvaient exclusivement de l'eau, d'autres, comme Li Po en personne, avaient des habitudes d'intempérance qui donnaient quelque crédit à la légende de leurs origines.

La semaine écoulée, Royland put cesser de faire semblant d'être atteint de la maladie de Hunsen et se débarrasser de la boue dont Li Po lui avait barbouillé la figure. Il suffisait qu'il évitât les Japonais de caste supérieure, les samourais en particulier. Ce n'était d'ailleurs pas une mesure discriminatoire : d'une façon générale, il était préférable pour tout le monde de se tenir à l'écart des samourais.

C'est dans ce village que, pour la première fois de sa vie, Edward fit connaissance avec l'amour et la religion – un amour et une religion qui se révélèrent aussi décevants l'un que l'autre.

Il s'était apaisé et s'habituaît au rythme de travail oriental, à l'effort lent, répété, incessant. Il ne songea pas à s'étonner d'en arriver à pouvoir compter ses côtes. Un bol de légumes artistement disposés, où le rouge du piment se mariait au jaune du panais, où une tranche de betterave confite complétait l'ensemble d'une touche tout à la fois visuelle et olfactive, le rassasiait pleinement et il se sentait parfaitement d'attaque pour travailler le lendemain dans le champ familial où la besogne était rien de moins qu'accablante. C'était assez plaisant de piocher la terre grasse à l'aide d'un boyau de bois. N'y avait-il pas des gens qui achetaient du sable afin que leurs enfants se livrent au même exercice et qui enviaient le zèle innocent de leur progéniture ? Royland se concentrait sur sa tâche avec non moins d'innocence. Le collecteur de raves était passé six fois depuis son arrivée quand il commença d'éprouver l'aiguillon des appétits charnels. La faim (mais qui n'en souffrait pas ?) lui appesantissait l'esprit mais n'en rendait pas moins harcelantes les ardeurs de la chair. La première fille qu'il vit n'était pas repoussante : il en tomba éperdument amoureux.

Désorienté, il s'en fut narrer l'affaire à Li Po qui était l'entremetteur du village. Le Chinois, ravi, alla aux informations.

« Le choix de mon maître est avisé », déclara-t-il au retour. « L'esclave qu'il a daigné honorer de son regard se nomme Vashti. Elle a pour père Hari Bose, le distillateur. Comme elle est sa septième fille, il ne faut pas escompter une dot considérable. (Je demanderai quinze tonnelets d'alcool de palme mais je traiterai à sept.) Toutefois,

personne n'ignore dans notre modeste village que c'est une enfant habile aux travaux de la hutte comme à ceux des champs. Je crains qu'elle n'ait la déplorable habitude des hindous de faire la cuisine au curry, mais une douzaine de racées tout au plus suffiront pour la convaincre de s'en abstenir autrement que lors d'occasions spéciales, comme les visites de sa mère et de ses sœurs. »

C'est ainsi que, cette nuit-là, en vertu de la judicieuse coutume en honneur à Ugetsu, Vashti se rendit dans la hutte que Royland partageait avec Li Po et que ce dernier, quelque peu dérouté par l'exigence insolite de l'Américain, se vit contraint de faire visite à ses amis. Il ferait noir, objecta-t-il avec humilité : l'absence d'intimité que Royland invoquait était inexplicable – c'était le moins qu'on pût en dire. Mais devant l'intransigeance de Royland, le Chinois, qui ne protestait, au fond, que pour la forme, prit le parti d'obéir.

Ce fut une nuit extraordinaire au cours de laquelle Royland apprit tout ce qu'il y avait à apprendre sur le sport national et la forme d'art la plus raffinée de l'Inde. Vashti, si elle le trouva un peu faible sur le plan de la théorie, n'émit aucune plainte. Edward, en se réveillant, constata qu'elle lui faisait il ne savait pas au juste quoi aux doigts de pied.

« Encore ! » se dit-il, incrédule. « Avec les pieds ! » Quand il lui demanda des précisions, elle répondit d'un ton soumis : « J'adore le gros orteil de mon futur seigneur. Je suis une femme pieuse et un peu démodée. »

Elle lui peignit l'orteil en rouge et pria. Après quoi, elle prépara le petit déjeuner : du curry, et il était excellent. Elle le regarda tandis qu'il mangeait et lécha avec modestie ce qui restait au fond du bol, lui tendit ses vêtements (qu'elle avait lavés pendant qu'il dormait) et l'aida à faire sa toilette. « Ce n'est pas possible ! songeait Royland. C'est sûrement une comédie pour se faire épouser – comme si j'avais besoin qu'elle me joue la comédie pour cela ! » Son cœur s'attendrit quand il vit Vashti se précipiter sans prendre une seconde de répit, dès qu'elle l'eut habillé, sur son râteau de bois qu'elle entreprit de polir. Pendant la journée, il interrogea discrètement les villageois et apprit que c'était là le genre de services qu'il pouvait escompter jusqu'à la fin de ses jours lorsqu'il serait marié. Si sa femme devenait paresseuse, il n'aurait qu'à la corriger. Mais la chose était rare : en principe, il n'aurait pas besoin de la battre plus d'une ou deux fois par an. « C'est que nos femmes se conduisent bien, à Ugetsu ! »

Ainsi, par certains côtés, les paysans de ce village étaient mieux nantis qu'un millionnaire de l'époque natale de Royland ! Mais, étourdi par la faim, celui-ci ne se rendait pas compte que cela n'était vrai que pour la moitié de la population du hameau.

Son expérience de la religion fut, dans sa soudaineté, semblable à

son expérience de l'amour. Il s'en fut chez le prêtre taoïste car il commençait à se lasser des longs récits dont Li Po le gratifiait après souper. Il aurait pu, comme les autres, écouter passivement l'interminable histoire du glorieux empereur Jaune, de la merveilleuse mais perverse princesse Émeraude, de la vertueuse mais disgracieuse princesse Fleur de Lune. Seulement, il se rendit chez le prêtre taoïste. Et celui-ci mit le grappin sur lui.

Le pieux vieillard, qui était fabricant d'outils dans la journée, lui fit voir quelques perles de sagesse dont Royland, le cerveau embrumé par la faim, ne s'aperçut pas qu'elles étaient des perles d'absurdité. Il lui enseigna comment méditer. Cela marcha la première fois : Edward découvrit dans l'illumination l'état de *samadhi* : ce fut merveilleux. Il se sentait omniscient et cela ne donnait même pas la gueule de bois après. Étudiant, il se moquait de ceux qui suivaient des cours de psychologie et s'était bien gardé de tâter de cette discipline : aussi ignorait-il tout de l'autosuggestion. La démonstration que lui en administra le noble vieillard fut sa première expérience en la matière. Pendant plusieurs jours, Royland fut d'une piété militante. Il tenta même de parler de l'Octuple Sentier à Li Po, qui s'arrangea pour changer de conversation.

Il fallut un meurtre pour que l'Américain brisât avec l'amour et avec la religion.

Un soir, à la nuit tombante, les villageois faisaient cercle autour du conteur comme à l'accoutumée. Il y avait un mois que le physicien vivait à Ugetsu et il ne voyait aucune raison pour ne pas y finir ses jours. Bientôt, il serait officiellement marié ; il avait découvert la Vérité universelle par le canal de la méditation taoïste : pourquoi changerait-il donc ? Changer exigeait une grosse perte d'énergie – et il n'avait pas suffisamment d'énergie pour la consumer de la sorte. Son énergie, il ne la dépensait qu'au compte-gouttes. Il fallait économiser pour les joutes amoureuses de la nuit et en conserver pour travailler dans les champs le lendemain. Non : Royland était trop pauvre pour se permettre de changer...

Li Po en était arrivé à un épisode passionnant : l'empereur Jaune s'exclamait avec emportement : « Alors, qu'elle meure ! Quiconque ose enfreindre notre divine volonté... »

Un pinceau de lumière balaya à cet instant le cercle des auditeurs. Il émanait d'une lampe électrique. Celle-ci était tenue par un samouraï vêtu d'un kimono et armé de son sabre. Chacun se hâta de se prosterner mais le samouraï s'exclama avec colère (tous les samouraïs étaient en colère. Tout le temps) :

« Redressez-vous, imbéciles. Je veux voir vos stupides visages. J'ai entendu dire que, dans ce tas d'immondices mangé de vermine que vous appelez un village, il y a quelqu'un qui diffère les autres. »

À présent, Royland savait quel était son devoir. Il se leva et dit, les yeux baissés :

« Le noble protecteur est-il à la recherche de son misérable serviteur ? »

— Ah ! rugit le samouraï. C'est vrai. Un grand nez ! » Il jeta au loin sa torche (tous les samouraïs affichaient fièrement un souverain mépris à l'égard des objets triviaux), saisit le fourreau de son sabre de la main gauche et, de la droite, sortit la longue lame courbe.

Li Po fit un pas en avant et dit de sa voix la plus enchanteresse : « Si le Fils du Soleil Levant daignait souffrir que son humble esclave explique... »

Ce que le Chinois avait dû prévoir arriva : d'un dédaigneux revers, le samouraï lui trancha la tête. Li Po avait payé sa dette.

Le tronc du conteur s'abattit pesamment et le Japonais essuya son arme ensanglantée après les vêtements du malheureux.

Royland avait oublié beaucoup de choses. Mais pas tout. Il plongeait, plaquant sèchement le samouraï au sol. Celui-ci était certainement ceinture marron : aussi ne pouvait-il s'en prendre qu'à lui d'avoir commis la faute de tourner le dos. Ne se souvenant plus qu'il était pieds nus, Royland essaya d'écraser la figure du Nippon : il brisa l'orteil auquel Vashti rendait un culte. Mais l'ongle, qui n'était pas rogné, arracha l'œil gauche de son adversaire, ce qui mit fin au combat. Le physicien ne laissa pas au samouraï le temps de se remettre debout. Il lui creva l'œil droit avec un manche de râteau et l'acheva en se servant de ses mains nues, de ses talons et de l'arme dérisoire et traditionnelle des paysans : un fléau. L'opération demanda facilement une demi-heure et, pendant les vingt dernières minutes, le Japonais hurlait et appelait sa mère.

Il mourut en même temps que disparaissait la dernière lueur du jour. Royland était seul dans les ténèbres en compagnie des deux cadavres. Les villageois étaient partis.

Supposant (ou feignant de le faire) qu'ils se trouvaient à portée de voix, il s'écria :

« Je regrette, Vashti. Je suis désolé pour toi. Je m'en vais. Est-ce que je pourrai te faire comprendre ? »

« Écoute. Vous ne vivez pas. Ce n'est pas vivre que de mener cette existence. Vous ne faites rien, sauf des enfants. Vous ne changez pas, vous ne grandissez pas. C'est insuffisant. Il faut apprendre à lire et à écrire. Vous ne vous transmettez rien, sinon des histoires pour enfants comme celle de l'empereur Jaune. Le village se développe. Bientôt, vos terres toucheront à celles du village de Sukoshi, à l'ouest, et savez-vous ce qui arrivera ? Vous ne saurez pas quoi faire et vous vous battrez avec les gens de Sukoshi.

« La religion... Non ! Votre religion, telle qu'elle se pratique, n'est

qu'un moyen de s'enivrer. Quand vous êtes à moitié morts de faim, vous vous réfugiez dans le *samadhi* et vous vous sentez ragaillardis : alors, vous croyez tout comprendre. Non ! Il faut agir ! Si vous ne progressez pas, vous mourrez. Tous.

« Les femmes ? Non. C'est bon, pour les hommes, mais c'est une fausse solution. Vous rendez-vous compte que la moitié d'entre vous sont des esclaves ? Les femmes sont des êtres humains, elles aussi, mais, pour vous, ce ne sont que des animaux et vous les avez convaincues qu'il est juste qu'elles soient vieilles à trente ans. Pour l'amour de Dieu, ne pouvez-vous pas essayer de vous mettre à leur place ?

« Cette surpopulation, cette surpopulation insensée, il faut la stopper ! Ah ! la frugalité orientale ? Mais vous n'êtes pas frugaux ! Vous vous conduisez comme une bande de marins ivres. C'est un gaspillage universel ! Chaque enfant nouveau, c'est une bouche de plus à nourrir. Et la terre n'est pas inépuisable.

« J'espère que quelques-uns d'entre vous ont compris mes paroles. Li Po les aurait comprises. Un peu. Mais il est mort.

« Maintenant, je pars. Vous avez été bons pour moi et je n'ai fait que vous attirer des ennuis. Excusez-moi. »

Il tâtonna par terre à la recherche de la lampe du samouraï et se mit en quête de la voiture de celui-ci. Elle était arrêtée aux abords du village. Il lança le moteur à la manivelle et s'engagea à grand bruit sur le chemin boueux qui conduisait à la route.

Il roula toute la nuit vers l'ouest. Il ne connaissait pas la géographie de la région mais espérait atteindre Los Angeles. Dans une grande ville, il aurait une chance de passer inaperçu.

Il avait depuis longtemps abandonné l'espoir de retrouver dans ce nouveau présent les homologues de ses anciens condisciples, comme Jimmy Ichimura ; ceux-là n'avaient manifestement pas percé ! Et quoi de plus normal ? Les militaires politiciens avaient gagné la guerre : aussi tout le pouvoir leur était-il échu. Se fondant sur la grande loi de la nature qu'exprimait l'adage *post hoc ergo propter hoc*, Tojo et sa clique avaient tenu le raisonnement suivant : la guerre avait été gagnée par le féodalisme ; donc, le féodalisme fanatique était bon, il s'ensuivait nécessairement que, plus il serait féodal et fanatique, meilleur il serait. Résultat ? Le Village Sukoshi et le Village Ugetsu, le Village Ichi, le Village Ni, le Village San, le Village Shi parsemant cette partie du Grand Japon connue autrefois sous le nom d'Amérique du Nord et qui se développaient selon les règles du plus antique, du plus fanatique des féodalismes, qui étaient tellement hostiles à la nouveauté et aux innovations que cela vous donnait envie de tempêter – ce que Royland avait fait.

L'unique phare de faible puissance de son véhicule ne croisa que peu d'autres lumières : un village féodal est une unité qui se suffit à elle-même.

Qu'ils aillent au diable, eux et leur gaieté suicidaire ! Cette gaieté lui rappelait l'histoire du fou qui, dans un canoë s'approchant d'un rapide, dit : « Souriez ! Tout ira bien si vous conservez le sourire ! »

Comme, derrière lui, la fausse aurore commençait de faire pâlir le ciel, la voiture tomba en panne sèche. Il la poussa dans le fossé et poursuivit la route à pied. Quand le jour se fut entièrement levé, il se trouvait au milieu du décor chaotique d'une ville inconnue, désordonnée et puante – maisons de papier et tôles galvanisées. Il était peu vraisemblable que quelqu'un qui n'était pas spécialement à sa recherche remarquât la présence d'un « homme blanc ». Un mois passé au grand air l'avait hâlé et les artistiques plats de légumes dont il s'était nourri tout ce temps l'avaient réduit à un état squelettique.

Toute une humanité depuis peu réveillée grouillait dans la cité. Les rues étroites étaient pavées d'hommes, de femmes, d'enfants vautrés à même le sol, qui s'étiraient, gaillonnaient, frottaient leurs yeux chassieux. Le milieu de la chaussée était occupé par des latrines ouvertes à tous les vents, simple rigole que les usagers utilisaient selon

la méthode de l'autruche : en se cachant les yeux. Toutes les variétés imaginables d'anglais écorché emplissaient les oreilles de Royland tandis qu'il se faufilait parmi les corps entassés.

Il doit y avoir autre chose, se disait-il. Ce quartier était une banlieue industrielle pouilleuse, une zone réservée à la catégorie la plus basse du sous-prolétariat urbain. La ville devait recéler quelque part beauté, science, érudition.

Se traînant péniblement, il erra au hasard pendant toute la matinée et, à midi, il n'avait rien trouvé de tel. Les gens qu'il croisait préparaient, vendaient ou transportaient de la nourriture. Ils se blanchissaient leur linge et se vendaient du *chop suey*. Ils fabriquaient des automobiles (Oui ! il y avait des manufactures familiales d'automobiles qui sortaient probablement six voitures artisanales par an à l'aide de métal de récupération), des caisses à oranges, des paniers et des cercueils, des bouliers, des clous et des chaussures.

L'Orient mystérieux a remis ça, songeait tristement Royland. Les Indo-Sino-Japonais s'étaient taillé un bel espace vital. Ils auraient pu s'y prendre proprement et le rendre agréable pour tous, et pas seulement pour une infime aristocratie qu'il était incapable de découvrir au sein de ce bouillon humain. Mais non ! Ils avaient remis ça ! Ils avaient proliféré de façon irresponsable, aussi vite qu'ils avaient pu, jusqu'à saturation. Maintenant, ils n'avaient d'« aide » à espérer que des famines et de la peste !

Il trouva en tout et pour tout un unique édifice ayant un peu d'espace libre dans ses dépendances et qui était capable de survivre à un tremblement de terre ou à un mégot négligemment jeté. C'était le consulat d'Allemagne.

« Je leur donnerai la Bombe, se dit Royland. Pourquoi pas ? Ces gens ne me sont rien. Et, pour le prix de la Bombe, j'exigerai de bénéficier d'un minimum de confort et de dignité. Tant que je vivrai. Qu'ils fassent donc tout sauter à nouveau ! »

Il escalada le perron du consulat.

Au garde en uniforme noir qui veillait devant les portes ornées d'une croix gammée en bronze, il récita : *Wenn die Lichtstaerke der von einer Flaechе kommenden Strahlung dem Cosinus des Weikels zwischen Strahlrichtung und Flaechennormalen proportional ist, so nennen wir die Flaechе eine vokommen streunde Flaechе.*

La loi de Lambert, la première loi de l'optique. Il se trouvait que tout ce qu'il se rappelait de Goethe rimait : la chose aurait pu éveiller les soupçons du garde.

Naturellement, l'Allemand se mit au garde-à-vous et dit d'un ton d'excuse :

« Je ne parle pas allemand. Que désirez-vous, monsieur ?

— Conduisez-moi auprès du consul, répondit Royland d'un ton

d'ennui affecté.

— Bien, monsieur. À vos ordres. Heu... Vous êtes un agent secret, bien sûr ?

— *Sicherheit, bitte* ! répliqua sèchement le physicien.

— Oui, monsieur. Par ici, monsieur ! »

Le consul se montra extrêmement compréhensif. Le récit de Royland le surprit quelque peu mais il se contenta de l'interrompre de temps en temps par des : « Je vois... je vois... Ce n'est pas impossible... Continuez, je vous prie.

— J'espère que les gens qui travaillaient à cette mine de soufre n'étaient pas représentatifs, conclut Royland. L'un d'eux, au moins, s'est plaint de ce que sa mission fût sinistre et sans intérêt. Je fais simplement un pari en misant sur l'existence de personnes intelligentes dans votre Reich. Je vous demande de me mettre en contact pendant vingt minutes avec un physicien authentique. Vous ne le regretterez pas, monsieur le Consul. Je suis en mesure de vous communiquer des renseignements d'une importance considérable sur... sur l'énergie atomique. »

Il n'avait pas pu aller jusqu'au bout, en définitive : la Bombe était encore pour lui un coup interdit, un coup au-dessous de la ceinture.

« Très intéressant, Dr Royland, dit gravement le consul. Vous avez défini votre démarche comme un pari. Eh bien, moi aussi, je vais faire un pari. Qu'ai-je à perdre si je vous mets en rapport avec un de nos savants et qu'il s'avère que vous êtes un doux maniaque ? » Il sourit pour adoucir son propos. « Bien peu ! D'un autre côté, s'il apparaît que votre extraordinaire récit est conforme à la vérité, j'ai beaucoup à gagner. Je m'allie à vous, docteur. Avez-vous mangé ? »

Le soulagement qu'éprouva Royland fut immense. Il déjeuna avec les gardes dans une cuisine en sous-sol – un repas impressionnant, quoique assez peu appétissant, composé de *lungen* bouilli agrémenté d'une sauce farineuse, et arrosé de café à discrétion. Un des gardes alluma un affreux petit cigare en forme de fuseau et, après un instant de réflexion, en offrit un au nouveau venu. Royland en aspira une bouffée fétide et parvint à réprimer une quinte de toux. La fumée qui se collait à son palais supprimait de façon satisfaisante les relents grailonneux du plat de résistance.

Une des plus grandes joies du Troisième Reich... Les Allemands, après tout, étaient des gens comme tout le monde – un peu rigides, un peu tatillons et qui avaient beaucoup trop de puissance, mais, en définitive, humains. Par cela, Royland entendait, supposait-il, qu'ils appartenaient, comme lui-même, à la culture industrielle de l'Occident.

Le repas terminé, un garde conduisit le physicien en camion jusqu'à un aérodrome. L'avion, légèrement plus gros qu'un B-29,

n'avait pas d'hélice. Sans doute s'agissait-il d'un de ces « jets » que le Dr Piqueron avait mentionnés. Le garde tendit un dossier au sergent de la Luftwaffe qui se tenait au pied de la rampe d'embarquement. « Bon voyage, mon garçon », lança-t-il à Royland. « Tout se passera bien.

— Merci, je me souviendrai de vous, caporal Collins. Vous m'avez été d'un très grand secours. »

Collins tourna les talons et Royland gagna l'intérieur de l'appareil. La plupart des sièges, des sortes de tonneaux, étaient déjà occupés, mais il finit par trouver une place. Son voisin était en loques et son visage portait les traces d'une ancienne raclée. Quand Royland lui adressa la parole, l'autre se contenta de se tasser dans son coin et se mit à pleurer.

Le sergent de la Luftwaffe pénétra à son tour dans la carlingue dont la porte claqua derrière lui. Les réacteurs rugirent ; leur vacarme infernal rendait toute conversation impossible. Tandis que l'appareil roulait sur la piste, Royland jeta un coup d'œil sur ses compagnons de voyage. Dans la pénombre (il n'y avait pas de hublots), ils semblaient tous être miséreux.

Diable ! Est-il possible que le « jet » eût décollé si rapidement et si doucement ? Eh, oui ! En dépit de son siège inconfortable, Royland s'endormit.

Il fut réveillé par le sergent au bout d'un laps de temps qu'il était incapable d'évaluer. L'homme le secouait : « Vous n'avez pas de bijoux, de montre ? J'ai de la bonne eau fraîche pour ceux qui veulent en acheter. »

Royland n'avait aucune monnaie d'échange et, même si tel n'avait pas été le cas, il n'aurait pas pris part à cette vile escroquerie. Il eut un geste de dénégation indigné et le sous-officier poursuivit son chemin en riant. Cet individu ne ferait pas long feu ! La concussion à la petite semaine était une paille dans l'édifice d'une dictature efficace : ceux qui s'y livraient étaient vite repérés et mis dans l'impossibilité de nuire. Il fallait reconnaître que Mussolini était quand même parvenu à faire arriver les trains à l'heure ! (Non sans un certain agacement, Royland se rappela avoir un jour fait allusion à cet exploit du régime fasciste devant un professeur d'anglais d'une université du Nord-Ouest ; celui-ci, un dénommé Bevans, lui avait sèchement appris qu'il avait vécu en Italie de 1931 à 1936, d'abord comme étudiant, puis comme guide pour le compte d'une agence de tourisme, ce qui l'avait mis en mesure de vérifier de façon définitive si les trains italiens arrivaient ou non à l'heure. Or, ils n'arrivaient jamais à l'heure. Sous le régime de Mussolini, les horaires ferroviaires étaient tenus pour des fictions humoristiques).

Et voilà qu'une autre pensée, non moins énervante, le titillait. Une

pensée qui se rapportait à un personnage pâle et au visage couturé du nom de Bloom. Bloom était un jeune physicien réfugié qui s'occupait de recherches sur les engins stratégiques dans le cadre du PROGRAMME I. Peut-être ne jouissait-il pas de toute sa raison. Royland, employé au PROGRAMME III, le voyait peu et il aurait fort bien accepté de le voir moins encore. Impossible de lui dire bonjour sans que Bloom vous fît une conférence sur les horreurs du nazisme ! Il vous racontait des histoires atroces de « chambres à gaz » et de fours crématoires auxquelles aucun homme de bon sens ne pouvait ajouter foi. En outre, il se répandait en calomnies sur les médecins allemands, prétendant que des praticiens confirmés et couverts de diplômes se livraient sur des êtres humains à des expériences qui se soldaient par la mort du sujet. Un jour, afin d'essayer de ramener Bloom à la raison, Royland lui avait demandé des précisions sur ce genre d'expérience et le maniaque, qui tenait d'ailleurs ses informations de seconde main, avait débité un flot d'insanités : il se serait agi de réanimer des individus tués par le froid en introduisant des femmes nues dans leur lit ! Pour croire à de pareilles absurdités, il fallait que Bloom fût sexuellement déséquilibré. Naïvement, il avait ajouté que l'une des variables utilisées par les expérimentateurs consistait à employer la femme immédiatement après qu'elle avait eu des rapports sexuels, une heure plus tard, deux heures plus tard, etc. Royland avait rougi pour son confrère et changé brusquement de conversation.

Mais, pour le moment, ce n'était pas cela qui tarabustait Royland, non plus que l'histoire ridicule de cette femme qui fabriquait des abat-jour avec la peau des détenus des camps de concentration porteurs de tatouages. Bien sûr, il existait des gens capables de ce genre de choses mais, quel que soit le régime, il était impossible qu'ils pussent accéder à des postes clés. En effet, ils seraient incapables d'assumer des fonctions de responsabilité : leur démente les en empêcherait.

« Connais ton ennemi. » Bien sûr ! Mais à quoi bon forger des mensonges qui ne rimaient à rien ? Bloom, en tout cas, n'était pas un faussaire conscient. Il recevait des lettres en yiddish d'amis et de parents installés en Palestine, des lettres pleines de rumeurs échevelées, censées avoir pour base les plus récentes déclarations des « rescapés ».

Maintenant, Royland se rappelait. C'était à la cafétéria, trois mois plus tôt. Bloom, dont les mains tremblaient un peu, buvait du thé en relisant une lettre. Edward avait essayé de dépasser sa table avec un simple signe de tête mais la main décharnée du savant allemand l'avait empêché d'aller plus loin. Bloom l'avait regardé, il avait les larmes aux yeux.

« C'est inhumain, Royland, inhumain. Ils ne leur accordent pas le droit de protester, de riposter si futilement que ce soit, de dire les

prières du *Kiddush ha Shem* comme doit le faire un juif quand il meurt pour la consécration de l'Éternel. Ils les bernent, ils leur disent qu'on les envoie dans des fermes, dans des camps de travail. Comme cela, quatre ou cinq de ces immondes canailles peuvent se charger d'un train entier bourré de juifs. Arrivés au camp, ils les font se déshabiller en prétextant que c'est pour passer à l'épouillage. Ils les amènent dans une chambre et, sur la porte, il y a écrit que c'est une salle de douches. Alors, il est trop tard pour dire les prières : le gaz fuse. » Bloom s'était pris la tête entre les mains, Royland avait murmuré vaguement quelques mots, lui avait tapé sur l'épaule et s'était éloigné d'un pas mal assuré. Cette fois, le malheureux névrosé avait peut-être eu des informations authentiques. Ce détail – leurrer les prisonniers en leur mentant systématiquement – avait quelque chose de fort plausible. L'éternelle technique de la carotte et du bâton...

Oui... Depuis l'instant où il avait gravi le perron du consulat, tout le monde avait fait preuve d'une extrême amabilité envers Royland ! Le garde affable, le consul qui avait remarqué, en approuvant de la tête, que son histoire n'était pas impossible, les hommes dont il avait partagé le repas... Cet optimisme serein... « Merci, je me souviendrai de vous, caporal Collins. Vous m'avez été d'un très grand secours. » Le caporal l'avait littéralement attendri. Mais, maintenant, Edward Royland se rappelait que, après qu'il l'eut ainsi remercié, l'homme s'était détourné très vite.

Pour dissimuler un sourire ?

Le sergent, qui revenait, vit que Royland était réveillé.

« Vous n'avez pas changé d'idée ? » lui demanda-t-il avec cordialité. « Pour une belle montre, peut-être que je pourrais vous avoir un morceau de pain. Là où vous allez, vous n'aurez pas besoin de montre, mon vieux. »

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Eh bien, il y a des horloges en pagaïe, dans les camps de travail, mon vieux. Dans les camps de travail, tout le monde sait l'heure qu'il est. Y a pas besoin de montres, là-bas. Les montres, ça gêne dans les camps de travail. »

Et l'homme s'éloigna rapidement.

Royland se pencha de l'autre côté de l'allée centrale et agrippa son voisin. Il ne voyait pas grand-chose de celui-ci : la carlingue démunie de hublots avait, pour tout éclairage, une douzaine d'ampoules qui dispensaient une lueur avaricieuse.

« Pourquoi êtes-vous ici ? demanda-t-il. »

— J'suis un Travailleur Deux, vous comprenez ? » répondit l'homme en tremblant. « Un Deux. Et puis, mon père m'a appris à lire, vous comprenez, mais il a attendu que j'aie eu dix ans et que je connaisse la musique, vous comprenez ? Alors, moi, j'ai pensé que

c'était une tradition de famille et j'ai appris au mien à lire parce que c'était un même rudement vif, vous comprenez ? J'm'ai dit qu'il aurait de l'amusement à lire, tout comme moi, et que ça faisait pas de mal, et qui le saurait, pas vrai ? Seulement, j'aurais dû attendre deux ans de plus, j crois bien, parce qu'il était trop jeune, le gosse, et il s'est vanté de savoir lire. Les mouflets, vous savez comment ils sont, pas vrai ? J'suis de Saint Louis, à propos. J'aurais dû commencer par ça. Oui, de Saint Louis. Je travaillais au chemin de fer, vous comprenez, à l'entretien de la voie. Alors, j'ai sauté dans un wagon qui rentrait à vide à San Diego, parce que j'avais une peur bleue. »

Il poussa un profond soupir. « Il fait soif ! Je me suis abouché avec des Chinetoques. Pas d'ennuis à craindre, vous resterez planqué, ouais, ouais, qu'ils m'ont dit. Seulement, un de ces espèces de flics m'a repéré et il m'a amené chez le consul comme ils font, vous comprenez ? Ce que j'avais peur ! On m'avait toujours dit que ceux qui apprenaient illégalement à lire, ils les liquidaient, vous comprenez, mais c'est pas vrai. Deux ans de camp de travail, ils m'ont flanqué, qu'est-ce que v's'en pensez ? »

Oui... Royland se demandait que penser.

L'avion décéléra brutalement et l'Américain fut précipité en avant. Comment freinait-on les « jets » ? En inversant la poussée ou en réduisant le régime du propulseur ? Il perçut le bruit de quelque chose qui gargouillait et cognait : le fluide hydraulique qui passait dans le système d'atterrissage. Un moment plus tard, les roues heurtèrent le sol et Edward raidit ses muscles. Quelques secondes encore, et l'avion s'immobilisa, moteurs coupés.

Le sergent ouvrit la porte en hurlant : « Descendez ! Et que ça saute, nom de Dieu ! » Toute son assurance l'avait abandonné et il avait l'air d'un homme terriblement effrayé. Ce devait être un garçon d'un très grand courage, en vérité, pour s'être laissé verrouiller en compagnie d'une centaine de condamnés avec, comme seule protection, un pistolet à huit coups et une chaîne de mensonges systématiques.

11.

On les fit sortir de l'avion et, quand il se retrouva sur la piste, Royland reconnu immédiatement l'aérodrome municipal de Chicago ; la même odeur putride émanait toujours des parcs à bestiaux ; les bâtiments des compagnies aériennes, groupés à l'est du terrain, tant bien que mal rafistolés, étaient vétustes. Seuls les hangars, semblables à des ballons de plastique remplis d'air, étaient inconnus.

« Tout le monde en rangs ! » s'égosillaient les soldats de la Luftwaffe. « Le travail, c'est la liberté ! Bombez le torse ! »

On les rassembla en colonne par quatre. Une majorette émoustillante en culotte de satin et bottes blanches surgit, l'air martial, d'un bâtiment administratif en faisant virevolter sa canne. Une marche bruyante retentit. La musique venait des couvre-oreilles du bonnet de fourrure de la fille. Astucieux !

« En avant, les enfants ! » lança-t-elle d'une voix perçante. « Qui m'aime me suive ! »

Un sourire séducteur, un coup de croupe enjôleur... Le baiser de Judas, en quelque sorte ! Elle se mit en marche en cambrant les reins, suivant le rythme de la musique. Elle devait sûrement avoir des boules protectrices dans les oreilles. Le troupeau humain s'ébranla à sa suite, traînant les pieds. À la porte de l'aérodrome, les gardes de la Luftwaffe en uniforme bleu qui les escortaient furent relevés par un peloton de douze hommes en tenue noire dont la casquette à longue visière était frappée de la tête de mort et des tibias.

Ils défilèrent au pas, hypnotisés par la fanfare. La ville, bombardée de fond en comble, n'avait pas été reconstruite. Avec étonnement, Royland sentit son cœur se serrer en songeant aux Polonais et aux Slovaques du territoire du vieux Capone. Il y avait autour de lui des Allemands allemands, des Allemands français et même des Allemands italiens, mais son cœur lui disait qu'il n'y avait ni Allemands polonais ni Allemands slovaques. Bloom avait eu raison sur toute la ligne.

Mortellement épuisé après deux heures de marche (la majorette était infatigable), Royland, levant ses yeux jusque-là fixés sur la chaussée effondrée, vit devant lui une fantasmagorie comme n'en pouvait enfanter qu'un cerveau d'ivrogne : un château, un cauchemar – le *Parteihof*, la Maison du Parti. Cela dominait le lac Michigan et couvrait la superficie de peut-être soixante blocs. C'était en béton armé dont la surface grenue était griffée d'entailles pour imiter la maçonnerie moyenâgeuse, et cela se hérissait de murs,

d'escarpes, de herses, de tours, de remparts, de créneaux. Les gardiens à la tête de mort contemplaient le château avec respect, les prisonniers avec effroi. Royland, lui, avait seulement envie de rire à gorge déployée. C'était un décor sorti tout droit d'une production Walt Disney. C'était aussi drôle que Goering en grande tenue – et, probablement, aussi mortellement dangereux.

Avec tout un cérémonial de mots de passe échangés, de *heil* et de saluts, la troupe pénétra dans la forteresse et la majorette s'éclipsa – elle avait sûrement hâte de retirer ses bottes et de souffler !

Le plus chamarré des hommes à la tête de mort fit aligner tout le monde et dit, affable : « Bientôt, on vous donnera un repas chaud et vous irez au lit, garçons. Mais, tout d'abord, nous allons faire un tri. J'ai peur que certains d'entre vous n'aient besoin de soins et ne doivent aller à l'infirmerie. Qui est malade ? Levez la main, s'il vous plaît ? »

Quelques mains se levèrent timidement. Des mains appartenant à des vieillards voûtés.

« Parfait. Avancez d'un pas, je vous prie. »

Il passa les rangs en revue, touchant l'épaule de l'un ou de l'autre – celle d'un homme affligé d'un glaucome, d'un autre souffrant de varices si terribles qu'on les voyait à travers son pantalon déguenillé. Silencieusement, ceux qu'il désignait de la sorte sortaient du rang. L'Allemand considéra Royland d'un œil méditatif quand il arriva devant lui.

« Vous êtes bien maigre, mon garçon. Maux d'estomac ? Vomissements de sang ? Selles putrides le matin ?

— Non, chef ! » aboya Royland. L'autre se mit à rire et poursuivit son inspection. On groupa les « consultants » qui quittèrent les lieux au pas cadencé. Presque tous pleuraient sans bruit. Ils savaient. Tout le monde savait. Chacun faisait mine d'agir comme si cette chose abominable ne se produisait pas, ne pouvait pas se produire. La réalité s'avérait plus complexe que Royland ne l'avait pensé.

« Maintenant », reprit le S.S. avec autant de bonhomie, « nous avons besoin de cimentiers qualifiés... »

Un vent de folie parut souffler sur la foule des prisonniers. Les hommes se ruaient vers l'officier, le touchant presque, sans toutefois jamais franchir une ligne invisible qui l'isolait. « Moi, moi ! » hurlaient les uns, tandis qu'un autre s'exclamait : « Je suis habile de mes mains, je peux apprendre, et puis je suis mécanicien. Je suis robuste, je suis jeune, je peux apprendre ! » Un homme d'un certain âge, à la stature puissante, agita les bras en lançant d'une voix rugissante : « Je sais faire le mortier et poser les tuiles ! Le mortier et les tuiles... »

Seul, Royland se tenait à l'écart. Horrifié. Ces gens savaient. Ils savaient que cette offre-là était sérieuse, qu'il s'agissait d'un travail

réel grâce auquel ils pourraient vivre quelque temps encore.

Brusquement, il comprenait comment on devait faire pour vivre dans un univers de mensonges.

L'officier finit par perdre patience et les fouets entrèrent en scène. Le visage en sang, les détenus se hâtèrent de reformer les rangs sans ménager les coups de coudes.

« Que les cimentiers lèvent la main. Et pas de mensonges, s'il vous plaît ! D'ailleurs, vous ne mentiriez pas, n'est-ce pas ? »

Il choisit une demi-douzaine de volontaires qu'un de ses subordonnés prit en charge après qu'il les eut sommairement interrogés. Le spécialiste du mortier et de la pose des tuiles était parmi les élus. Il marchait en se pavanant, l'air très satisfait. Voilà la récompense de l'assiduité et de la vertu, semblait-il proclamer ; quant aux autres, les cigales qui ont négligé d'apprendre une Profession A, ils n'ont que ce qu'ils méritent !

« Autre chose », reprit le S.S. d'un ton détaché. « Nous avons besoin de quelques assistants de laboratoire. »

Le froid de la mort passa sur la file des prisonniers. Chacun parut se tasser sur lui-même en affichant l'expression impassible d'un joueur de poker, comme si cela ne le concernait pas vraiment.

Royland leva la main. L'officier le regarda avec stupéfaction mais reprit vite son masque d'indifférence.

« Merveilleux. Sortez du rang, mon ami. Vous aussi. » (Il désignait un second détenu.) « Vous avez le front intelligent : vous ferez certainement un excellent assistant. Avancez.

— Pas moi ! » supplia l'homme qui tomba à genoux et se tordit les mains dans un geste d'imploration. « Pas moi, je vous en prie. »

Pensivement le S.S. mania son fouet. Avec un gémissement, le pauvre hère se releva précipitamment et prit place à côté de Royland.

L'officier désigna encore quatre « volontaires » et la petite troupe, escortée par un garde, traversa la cour cimentée en direction d'une de ces absurdes tourelles à l'intérieur de laquelle elle s'engouffra. On monta un escalier en spirale, on enfila un corridor suivi d'un passage longeant le mur du fond d'un amphithéâtre où, debout sur le podium, une femme vociférait en allemand à l'adresse d'un public féminin. Après, il y eut un tunnel, un couloir bordé de classes vides meublées de petits pupitres. Enfin, le groupe pénétra dans un hôpital. Les murs de fausse maçonnerie furent remplacés par d'étincelants carreaux de faïence, le faux dallage par un parquet de marqueterie et les fausses torches maintenues dans des supports de bronze par des tubes fluorescents.

Le garde frappa à une porte marquée RASSENWISSENSCHAFT qu'ouvrit un personnage au visage grêlé, vêtu d'une blouse blanche.

« Vous avez demandé un préparateur, docteur Kalten, dit le garde.

Choisissez celui que vous voulez. »

Le Dr Kalten examina le groupe.

« Oh ! Je pense que celui-ci conviendra », fit-il en désignant Royland. « Entrez, mon ami. »

Le laboratoire des sciences raciales du Dr Kalten était un cabinet médical correct ; il disposait d'une table d'opération et était orné de tableaux compliqués mettant en évidence les caractères anatomiques, mentaux et moraux des diverses races humaines. Il comportait également un diagramme phrénologique et un schéma astrologique fixés au mur, ainsi qu'un montage de fil de fer et de cristaux scintillants que Royland identifia immédiatement : c'était un modèle de l'une des théories farfelues d'Hoerbiger sur la formation des corps planétaires, la *Weilteislehre*.

Kalten montra un tabouret du doigt.

« Asseyez-vous. Il faut d'abord que je prenne note de votre pedigree. À propos, il est préférable que vous le sachiez : vous finirez sur la table de dissection. Vous me servirez de sujet d'expérience pour mon cours de science raciale de troisième année. Selon votre degré de coopération, l'opération aura lieu sous anesthésie ou non. Me suis-je fait clairement comprendre ?

— Très clairement, docteur.

— Curieux... pas de manifestation de panique ! Je parie que nous découvrirons que vous êtes un Hémi-Nordique proto-hamitoïdal de classe 5. Au moins ! Mais, poursuivons. Votre nom ?

— Edward Royland.

— Date de naissance ?

— 2 juillet 1923. »

Kalten laissa tomber son crayon.

« Si mes explications ne sont pas suffisantes, hurla-t-il, laissez-moi ajouter que, dans le cas où vous continueriez à faire de l'obstruction, je vous confierai à mon ami le Dr Herzbreinner. Le Dr Herzbreinner enseigne les techniques d'interrogatoire à l'école de la Gestapo. *Est-ce que vous avez compris, à présent ?*

— Oui, docteur. Mais, je regrette : je ne peux pas vous donner d'autre réponse. »

La voix de Kalten se fit lourdement sarcastique.

« Et comment, si vous avez quelque chose comme cent quatre-vingts ans, expliquez-vous votre remarquable état de conservation ?

— J'ai vingt-trois ans, docteur. J'ai voyagé dans le temps. »

Kalten eut l'air amusé.

« Vraiment ? Et comment vous y êtes-vous pris ?

— Un démoniaque magicien juif m'a jeté un sort », répondit calmement Royland. « Le charme a exigé le meurtre rituel de sept gracieuses vierges nordiques qui ont été saignées à blanc. »

Le Dr Kalten considéra Royland bouche bée pendant un moment puis reprit son crayon.

« Vous comprenez que, eu égard aux circonstances, mon incrédulité première était logique. Pourquoi donc ne m'avez-vous pas donné tout de suite la preuve scientifique de la véracité de cette étonnante affirmation ? Allez-y ! Racontez-moi tout. »

12.

Royland était le gros lot, le trésor du Dr Kalten. Sa façon insolite de s'exprimer, l'absence inexplicable de tout numéro de naissance sous son mamelon gauche, sa dent en or, la mystérieuse connaissance qu'il avait de la Vieille Amérique – tout cela avait maintenant une explication simple et scientifique : il venait de l'an 1944. Qu'est-ce que cela avait de si difficile à accepter ? Il n'était pas un spécialiste compétent qui n'eût eu vent de la magie perdue de la Kabbale, les golems, etc.

L'histoire que racontait Edward était la suivante : il étudiait la science de la race sous la direction du grand pionnier qu'était William Pully (le nom de ce cabotin esbroufeur de l'agence D.N.B.[2] figurait bien dans le septième volume des *Prolégomènes à un traité historique de la Science de la Race*). Les diables judaïques ayant tendu une embuscade sur une route solitaire à son maître, Royland avait persuadé celui-ci de changer de vêtements avec lui. Dans l'ombre, la substitution était passée inaperçue. Plus tard, dans leur repaire, les Juifs découvrirent le subterfuge, mais les vierges nordiques étaient déjà immolées. Leur sang ne pouvait se conserver : au disciple échut le destin affreux réservé au maître.

Le Dr Kalten aimait beaucoup cet épisode. Il frétilait de joie à l'idée que, en se vengeant de leur ennemi, les sous-hommes avaient expédié ce dernier dans un monde précisément débarrassé de leurs pareils, un monde où un Nordique pouvait respirer librement !

Exception faite de quelques discrètes consultations avec des spécialistes de la Vieille Amérique, un dentiste que la dent aurifiée de Royland plongea dans un abîme de stupéfaction, un dermatologue qui établit que le sujet examiné n'avait jamais eu de *Geburtsnummer*, Kalten monopolisait entièrement Royland. Après qu'une semaine se fut écoulée, il apparut clairement qu'il entendait réserver Royland pour une exhibition à grand spectacle dont le point culminant serait la lecture d'une communication. Le projet ne souriait guère à Edward : il y avait trop de trous dans son histoire. Il se mit à évoquer avec animation la beauté du Mexique au printemps, ses merveilleuses *mesas*, ses cactus, ses champignons. Ne serait-il pas possible d'y faire un court voyage ? Non, répondit Kalten, ce n'était pas possible. Royland devenait-il nerveux ? Eh bien, qu'il étudie, qu'il s'instruise, qu'il mette à profit l'incomparable arsenal scientifique rassemblé dans le *Parteihof* de Chicago qui pouvait se glorifier de la présence

d'autorités éminentes pour qui la théorie du monde glacé et celle de la terre creuse, l'art du sourcier, l'homéopathie, la médecine par les simples, etc., n'avaient pas de secrets.

La dernière doctrine éveilla l'intérêt de Royland et le Dr Kalten fut ravi de présenter son oiseau rare, en le faisant passer pour son protégé, au Pr Albani qui professait la botanique des simples.

C'était un gnome barbu, sorti tout droit d'une gravure de Rackham illustrant *L'Or du Rhin*. Il parlait avec amour de sa discipline :

« Ah ! Notre Mère la Nature ! La Toute-Miséricordieuse ! Parcourez les champs, jeune homme, et si vous avez l'œil observateur en l'espace d'une heure vous aurez découvert l'ergot qui fait avorter, l'aneth qui guérit la fièvre, la barbotine qui rend leurs forces aux vieillards, le pavot qui calme les bébés qui font leurs dents !

— Est-ce que vous avez des champignons hallucinogènes du Mexique ?

— C'est possible », répondit le Pr Albani, un peu surpris par la question. Tous deux se rendirent au musée botanique et s'absorbèrent dans l'examen des vitrines où des plantes desséchées étaient alignées. Parmi les végétaux en provenance du Mexique, il y avait du peyotl et de la marijuana. Mais de champignons, point.

« Peut-être y en a-t-il dans la réserve », murmura Albani.

Royland consacra le reste de la journée à flâner dans la réserve où divers échantillons attendaient leur tour d'être exposés conformément à Dieu sait quel programme de rotation.

Quand il retrouva le botaniste, il lui dit, une lueur d'affolement dans les yeux : « Il n'y en a pas. »

La chose avait suffisamment intéressé Albani pour l'amener à rechercher le champignon en question dans ses livres de référence.

« Regardez », fit-il d'une voix toute guillerette en désignant une fort belle planche de reproductions en couleurs représentant ledit cryptogame aux divers stades de son évolution : croissance, maturité, sporulation, dessiccation. « ... appelé superstitieusement Nourriture du Dieu », lut-il, et il lança une œillade malicieuse à Royland.

« Mais il n'y en avait pas dans la réserve.

— Peut-être y en a-t-il au sous-sol quelques-uns qui ne figurent pas au catalogue », fit le professeur que l'agacement finissait par gagner. « Nous n'avons pas assez de place pour tout mettre dans la surface d'exposition limitée dont nous disposons. Nous ne mettons en montre que les spécimens intéressants. »

Se maîtrisant pour faire bonne contenance, Royland soutira à Albani l'autorisation de visiter le sous-sol du musée. Profitant d'un moment de solitude, il arracha la planche en couleurs et rangea le livre.

Cette nuit-là, le Dr Kalten et lui montèrent sur une des innombrables tours du *Parteihof* pour fumer un ultime cigare. La lune à son plein était haute dans le ciel et, à sa lumière, le sol taraudé de cratères de ce qui avait été Chicago avait l'air d'une autre lune. Le sage et le disciple venu d'un autre temps étaient accoudés sur un rempart crénelé dominant de soixante mètres le lac Michigan.

« Edward, annonça Kalten. Je ferai demain ma communication devant l'académie des Sciences raciales de Chicago. »

Il y avait comme un défi dans ces paroles. Une dissonance.

« Je compte que vous serez dans la salle, poursuivit-il, et que vous viendrez à mon signal répondre aux quelques questions que je vous poserai et à celles que le public vous posera aussi si le temps le permet.

— J'aimerais que cette séance soit remise à plus tard.

— Je n'en doute pas.

— Que signifie ce ton inamical, docteur ? Je crois que je me suis montré tout à fait coopératif et que, grâce à moi, votre nom brillera éternellement dans les annales de la Science de la Race !

— Coopératif... oui. Sincère ? Je me le demande. Voyez-vous, Edward, une idée inquiétante m'est venue aujourd'hui. J'ai toujours trouvé amusant que le complot des Juifs qui tendait à précipiter le révérend Pully dans l'avenir ait raté. » Il sortit quelque chose de sa poche : un petit pistolet qu'il braqua négligemment sur Royland.

« Or, aujourd'hui, j'ai commencé à me demander pourquoi ils ont agi ainsi. Pourquoi ne l'ont-ils pas simplement assassiné, comme ils ont assassiné des milliers d'Aryens ? Pourquoi n'ont-ils pas fait disparaître son corps dans un de leurs crématoires clandestins en s'arrangeant pour que les journaux qu'ils contrôlent ne soufflent mot de cette disparition ?

« Autre chose : le sang des sept vierges nordiques. Ce n'était pas là chose facile à trouver. Il est aisé de s'imaginer les Nordiques patrouillant dans leurs précieuses enclaves d'humanité, scrutant les visages de tous les passants, repérant qui portait les stigmates de la race inférieure et filant ceux qui se montraient les plus précautionneux, de peur que, regard ou contact "accidentel" dans une rue encombrée, aucun attentat à la pureté de la race ne fût commis. Néanmoins, le crime fut perpétré : votre présence l'atteste. Sans doute a-t-il coûté très cher. Sans doute a-t-on fait appel à des mercenaires slaves et nègres pour enlever les vierges et ces sicaires stipendiés ont dû périr nombreux sous la colère nordique.

« Et cela uniquement pour réduire au silence une voix isolée, qui criait dans le désert ? Je n'en crois rien. Ce que je crois, Edward Royland (ou quel que soit votre véritable nom), c'est que, juif vous-mêmes, vous êtes l'émissaire de l'arrogance juive ; que la juiverie

d'antan vous a dépêché dans l'avenir pour porter son salut à ce qu'elle imaginait follement être la juiverie triomphale d'aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, demain, l'interrogatoire public auquel vous serez soumis sera conduit par mon ami le Dr Hertzbrener dont je vous ai déjà parlé. Si vous avez des petits secrets, ils ne resteront pas secrets bien longtemps. Non, non ! N'avancez pas, sinon je tire et je vous fracasse le genou. »

Mais Royland avança quand même. Kalten appuya sur la détente et le physicien eut l'impression qu'on lui assenait un terrible coup de masse sur la jambe. Négligent la douleur, il empoigna le docteur Kalten et le précipita dans le lac. Alors, il s'écroula. La souffrance était intolérable. Son tibia gauche était sérieusement fêlé, sinon fracassé. Toutefois, il saignait peu. Cela viendrait peut-être plus tard. Une chose était certaine : il n'avait pas à craindre que la détonation et le cri de Kalten ne missent le château en émoi. Ce genre de bruit était coutumier dans le quartier médical.

Il se traîna comme il le put jusqu'à l'appartement de Kalten, se laissa tomber au fond d'un fauteuil à proximité duquel se trouvait la sonnette et jeta une couverture sur ses genoux. Alors, il appela le planton :

« Allez chercher une gouttière de jambe et de quoi faire du plâtre, je vous prie », ordonna-t-il à l'homme avec le plus grand calme. « Le Dr Kalten a eu une idée intéressante qu'il désire expérimenter. »

Il regretta de ne pas avoir également demandé une seringue et de la morphine. Mais non. C'était préférable. La morphine risquerait d'affecter le processus de distorsion temporelle.

Lorsque le planton revint, il le remercia et lui dit qu'il pouvait disposer de sa nuit.

Il faillit hurler en retirant sa chaussure. Il coupa la jambe de son pantalon. La gaze était arrivée à temps car la plaie se mettait à saigner d'abondance. Mais la compression paraissait devoir interrompre l'hémorragie. Il bricola un vague plâtre de marche. Sa jambe s'engourdissait. C'était une bonne chose. Il était probable que l'appareil avait coincé un nerf central, ce qui déterminait la paralysie permanente du membre d'ici une semaine. Mais quelle importance ?

Il fit quelques pas maladroits. En s'appuyant sur une rampe assez solide, il serait capable de descendre un escalier, mais pas de le monter. Parfait : il allait au sous-sol.

Il s'y rendit en vouant à tous les diables ces nazis médiévaux et leur pièce montée de château. La chance lui sourit : arrivé en bas, il tomba sur une douzaine de S.S. complètement ivres qui s'étaient installés dans un coin à l'abri des foudres de leur commandant. À la vue de Royland, ils se mirent à verser sentimentalement des larmes sur la patte folle du pauvre copain du toubib. Ils le portèrent pendant

trois kilomètres de corridors sinueux jusqu'à la salle où il voulait se rendre et démolirent la serrure à coups de revolver. « Si vous avez besoin de la moindre des choses, faites signe à la Compagnie K, docteur, dirent-ils en partant. Y a pas mieux comme types dans tout Chicago. Tenez, ce brave Bruno ici présent, eh bien, il est capable d'arracher le bras d'un tire-au-flanc rien qu'avec ses mains nues. Comme vous vous arrachez un pilon de poulet, docteur. Parole ! Vous voulez pas qu'on vous trouve un gus pour vous montrer ? »

Finalement, Royland réussit à se débarrasser de son escorte. Il alluma et commença ses recherches. À présent, sa jambe était glacée et le lancinait. Après avoir fouillé parmi les spécimens non classés pendant des heures – c'était tout au moins l'impression qu'il avait – il découvrit une caisse expédiée de Jalasca qu'il parvint à ouvrir en en martelant le coin sur le sol bétonné. Elle éclata et des sachets de matière plastique transparente s'en échappèrent alors. L'un d'eau renfermait quelque chose de noir et de racorni. Il n'eut même pas besoin de comparer l'échantillon avec la planche en couleurs qu'il avait glissée dans sa poche. Il déchira l'enveloppe et en versa le contenu dans sa bouche.

Peut-être était-il indispensable qu'un Hopi dansât et chantât sa mélopée, peut-être pas. Peut-être fallait-il être calme, tout en étant cafardeux et avoir derrière soi une dure journée de travail passée à jongler avec ces équations différentielles qui se rapprochaient du mode de pensée hopi ? Peut-être fallait-il simplement se concentrer avec furie sur ce que l'on souhaitait. Précédemment, ç'avait été sur la Bombe que convergeait sa haine. Ç'avait été la Bombe qu'il voulait fuir ; c'était à un monde sans la Bombe qu'allaient ses vœux. Eh bien, il était servi !

Il avait la langue épaisse. Les boules de feu commençaient à danser autour de lui, les cercles, les cercles...

13.

« J'ai eu si peur », murmurait Charles Miller Nahataspe.

Royland était allongé sur le sol de la hutte. Sa jambe était intacte mais lui faisait affreusement mal. À demi endormi, il tâta ses côtes : maintenant, il n'était plus efflanqué. Il était simplement mince.

« Vous avez essayé de me ramener ? balbutia-t-il.

— Oui. Vous étiez de l'autre côté ?

— Oui. Bon Dieu, laissez-moi dormir ! »

Il roula lourdement sur lui-même et sombra dans une inconscience totale.

Quand il se réveilla, il faisait encore nuit. La douleur s'était enfuie. D'une voix très basse, Nahataspe fredonnait un chant de guérison. Voyant que Royland avait les yeux ouverts, il s'interrompit.

« À présent, vous savez ce que c'est que la médecine casse-ciel.

— Mieux que personne. Quelle heure est-il ?

— Minuit !

— Alors, il faut que je reparte. »

Les deux hommes échangèrent une poignée de main en se regardant dans les yeux.

Le moteur de la jeep se mit en marche au quart de tour ; quatre heures (ou, peut-être, deux mois) plus tôt, Royland s'était inquiété de l'état de la batterie. Il s'engagea sur la route. Il savait d'avance ce qui allait se passer. Il n'attendrait pas le matin : d'ici là, il pouvait être tué par une météorite, piqué par un scorpion caché dans son lit... Il irait directement chez Rotschmidt et, en dépit des protestations de Mme Rotschmidt, il le réveillerait pour lui rendre compte des résultats de la Phase 56c, pour lui dire : Nous avons la Bombe.

Nous avons maintenant un symbole pour les Japonais, quelque chose qui pourra les faire capituler, qui les obligera à capituler.

Rotschmidt ferait probablement un peu de philosophie ; à propos de la Bombe, il dirait probablement : « Est-ce que nous agissons jamais de façon responsable ? Savons-nous jamais ce que seront les conséquences de nos décisions ? »

Et Royland devrait s'efforcer d'éviter de répondre de sa voix la plus tranchante : « Oui. Cette fois, nous le savons ! Et comment ! »

*La composition de ce livre
a été effectuée par P.F.C. à Dole,
l'impression et le brochage
par l'imprimerie Bussière
à Saint-Amand-Montrond
Achevé d'imprimer en octobre 1984.
N° d'éditeur : 1858. N° d'impression : 2061.
Dépôt légal : octobre 1984.*

[1] En français dans le texte

[2] Deutsches Neues Büro.